

Tendre Tendresse

PETITES ANNONCES

Saint-Adrien-d'Irlande, 15 janvier

Mon nom est Tendresse et je suis âgée de 25 ans.
Cherche un correspondant d'environ mon âge
pour pouvoir entendre à distance et sur une base régulière
une voix amicale, par le détour de missives,
afin d'échanger des opinions, des idées et des pensées.
Serez-vous l'élu ?

Noël Laflamme



Table des matières

PARTIE I

CHAPITRE 1	11
CHAPITRE 2	12
CHAPITRE 3	14
CHAPITRE 4	16
CHAPITRE 5	19
CHAPITRE 6	22
CHAPITRE 7	28
CHAPITRE 8	30

PARTIE II

CHAPITRE 9	32
CHAPITRE 10	34
CHAPITRE 11	37
CHAPITRE 12	39
CHAPITRE 13	40
CHAPITRE 14	41
CHAPITRE 15	42
CHAPITRE 16	43

PARTIE III

CHAPITRE 17	45
CHAPITRE 18	47
CHAPITRE 19	48
CHAPITRE 20	49
CHAPITRE 21	50
CHAPITRE 22	51

CHAPITRE 23	52
CHAPITRE 24	54
CHAPITRE 25	55
CHAPITRE 26	56
CHAPITRE 27	57
CHAPITRE 28	58
CHAPITRE 29	59
CHAPITRE 30	60
CHAPITRE 31	61
CHAPITRE 32	63
CHAPITRE 33	64
CHAPITRE 34	69
CHAPITRE 35	70
CHAPITRE 36	77
CHAPITRE 37	78
CHAPITRE 38	79

PARTIE IV

CHAPITRE 39	81
CHAPITRE 40	86
CHAPITRE 41	87
CHAPITRE 42	98
CHAPITRE 43	99
CHAPITRE 44	104

CHAPITRE 45	105
CHAPITRE 46	106
CHAPITRE 47	108

PARTIE V

CHAPITRE 48	109
CHAPITRE 49	110
CHAPITRE 50	111
CHAPITRE 51	112
CHAPITRE 52	113
CHAPITRE 53	116
CHAPITRE 54	118
CHAPITRE 55	119
CHAPITRE 56	120
CHAPITRE 57	121
CHAPITRE 58	122
CHAPITRE 59	136

PARTIE VI

CHAPITRE 60	137
CHAPITRE 61	139
CHAPITRE 62	141
CHAPITRE 63	143
CHAPITRE 64	145
CHAPITRE 65	146
CHAPITRE 66	147
Du même auteur	148

Tendre Tendresse

Noël Laflamme



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : *Tendre Tendresse* / Noël Laflamme.

Noms : Laflamme, Noël 1950- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210071079 | Canadiana (livre numérique)
20210071087 | ISBN 9782925178248 (couverture souple) | ISBN 9782925178255 (PDF)
| ISBN 9782925178262 (EPUB)

Classification : LCC PS8623.A357945 T46 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Shawn Foster

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Noël Laflamme, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, février 2022

À feu ma mère, ALINE CARRIER
À feu mon père, DELPHIS LAFLAMME

À ma sororie et à ma fratrie :

Pauline

Anna

Rhéo

Noëlla

Raymond

Réjeanne

Marc

Louida

Nelson (feu)

Yvan

Daniel

Colombe

PARTIE I

CHAPITRE 1

Sherbrooke, 15 janvier. Chère Tendresse, je suis certain que vous recevez beaucoup de lettres en réponse à votre petite annonce parue dans le journal La Tribune. L'idée « d'entendre » à distance et sur une base régulière une voix amicale, par le détour de missives, me plaît beaucoup à moi aussi. Je ne sais pas si vous entendez correspondre avec plusieurs épistoliers à la fois, mais quoi qu'il en soit, j'aimerais bien, moi, échanger des opinions, des idées et des pensées avec vous. Si j'ai la chance de figurer parmi vos « élus », dites-moi si vous préférez que l'on se tutoie ; après tout, nous sommes jeunes tous les deux. Vous avez 25 ans, précisez-vous dans votre message, et moi, j'en ai 26.

J'ai mis un certain temps à découvrir, sur la carte routière du Québec, où se cache la municipalité de Saint-Adrien-d'Irlande. Je trouve que c'est un beau nom. J'espère avoir la chance de vous lire « amicalement » bientôt. - Tendre.

CHAPITRE 2

Saint-Adrien-d'Irlande, 5 février. Cher Tendre, je viens de faire une longue marche sur la rue enneigée. L'air froid et l'exercice physique m'ont ragaillardie. En sortant du village, j'ai suivi la route du rang sept pour me rendre à l'ancienne maison de mes parents ; c'est également celle où je suis née et que j'ai habitée jusqu'au mitan de mon adolescence. Il régnait là un calme parfait, et la neige y était d'une blancheur aveuglante.

On en a, cette année, de la neige ! On a en effet un de ces hivers qu'on n'espérait plus revoir ; ou qu'on craignait de revoir, c'est selon. Je me sentais si bien, dehors, tout à l'heure, que j'ai eu la témérité de me rendre jusqu'au bois en longeant le ruisseau. Il s'agit en fait d'une forêt qui se trouve à une assez bonne distance au sud de la maison paternelle. Le ruisseau - « ruisseau », c'est beaucoup dire puisque le petit cours d'eau a évidemment complètement disparu sous la neige - coule à travers un grand champ, et j'étais comme dans un désert blanc. J'en serais revenue aveugle si je n'avais pas eu la prudence de chausser mes lunettes de soleil avant de partir.

Et je pensais à vous. Vous voyez, je vous parle comme si on s'était déjà échangé plusieurs lettres. C'est que je suis contente que vous ayez accepté d'être mon correspondant. J'ai reçu quatre lettres à la suite de la parution de ma petite annonce dans le journal, incluant la vôtre, dont le ton simple m'a plu d'emblée. Et non, je n'ai pas l'intention de m'éparpiller entre plusieurs « épistoliers », comme vous dites ; ce serait manquer de tact, il me semble.

En espérant que ça ne vous donnera pas la fausse idée que je suis une jeune fille « vieux jeu », je préfère que l'on continue de se vouvoyer. Du reste, je suis sensible au fait que vous ayez eu la délicatesse de penser à me demander mon avis là-dessus. Par ailleurs, je précisais dans ma petite annonce que je voulais converser « à distance », et pour qu'il ne se glisse pas de malentendus entre nous, je précise d'entrée de jeu que cette « distance » doit s'entendre aussi comme une certaine réserve dans le ton, que je préférerais pas trop familier. Si jamais l'emploi du vouvoiement vous pèse trop, eh bien, on en discutera.

Après mes études à l'Université Laval, j'ai choisi de revenir habiter avec ma mère dans mon village natal. C'était le printemps dernier. Je n'ai ni frère ni soeur, et mon père est mort il y a cinq ans.

Je vous écris assise à la table de la cuisine. Par la fenêtre, je vois d'énormes bancs de neige étincelants de lumière. D'ici, je n'aperçois pas le clocher de notre petite église, que je ne fréquente plus, mais elle n'est pas loin. Je n'y mets plus les pieds qu'une fois par année, soit à l'occasion de la messe de minuit ; pour faire plaisir à ma mère.

Écrivez-moi, ne serait-ce que pour me laisser savoir que vous choisissiez de ne pas poursuivre cette correspondance. Si tel est le cas, je ne vous en voudrai pas. Cependant, je ne peux m'empêcher de vous signaler qu'il vaut mieux ne pas me juger sur la lecture d'une seule lettre ; ni même de deux. En tout état de cause, si vous optez pour plonger dans cette petite aventure épistolaire, n'en mettez pas trop dans votre prochaine lettre : je préférerais vous découvrir à petites doses ; d'ailleurs, on a tout notre temps, non ? - Tendresse.

CHAPITRE 3

Sherbrooke, 13 février. Chère Tendresse, ma main tremble un peu. Ça m'émeut de m'engager dans cette « aventure épistolaire » avec vous, et ça m'émeut également d'entendre votre voix. La lecture de votre lettre m'a mis de bonne humeur. Vous savez, des fois, je me dis que mon tempérament a un fond plutôt atrabilaire, et c'est ainsi que je nageais dans la mélancolie depuis quelques jours. Votre lettre fut non seulement une opportune diversion, mais encore, un réel réconfort. D'ailleurs, je ne l'attendais plus, figurez-vous, résigné que j'étais à l'hypothèse que vous aviez jeté votre dévolu sur un autre correspondant. Et puis, voilà que votre missive arrive. Du coup, les nuages qui couvraient la région sherbrookoise depuis quelques jours se sont dissipés, et le soleil s'est mis à briller à nouveau ; du coup encore, les nues épaisses qui couvraient mon cœur se sont évanouies à leur tour...

C'est fou, mais sachez que votre lettre m'a fait presque autant peur qu'elle m'a réjoui, et que j'ai mis quelques jours à oser me mettre à la rédaction de cette réponse. Quelque chose en moi, de quelque manière, fait que je me considère plus ou moins comme indigne d'être le destinataire de vos épîtres... (Comme vous le voyez, j'en ai déjà dit pas mal de moi. Trop ?).

Vous semblez affectionner l'exercice physique. C'est mon cas, en tout cas. J'aime les sports d'hiver, et, quand j'en fais, je m'y donne à fond. J'ai au demeurant tendance à prolonger mon exercice, quel qu'il soit, jusqu'à épuisement de mes forces. Mais plus que la neige, moi, c'est l'eau qui m'attire. Pas celle des piscines, cependant. L'été, j'aime me baigner dans les lacs, surtout dans les rivières aux eaux fraîches et tumultueuses. Plonger dans des eaux mouvantes, vivantes et vivifiantes, du haut d'un rocher, ça me grise, et c'est pour moi un revigorant incomparable.

Vous avez étudié à l'Université Laval ; dites-moi en quoi. Moi, j'ai obtenu un bac en littérature française, il y a maintenant plus d'un an, à l'Université de Sherbrooke. Pour le moment, j'ai deux petits boulots : je suis aide-serveur dans un resto deux ou trois soirs par semaine et j'écris une chronique hebdomadaire sur les livres dans le journal La Tribune.

Vous savez, j'ai vite compris que vous aviez raison relativement à la question du vouvoiement. Je me suis rendu compte que c'est le « vous » qui, de toute façon, venait tout naturellement au bout de mon

stylo lorsque, assis, j'avais devant moi mon papier à lettres. C'est vrai que ça convient mieux. En tout cas, pour le moment, car il n'est pas à exclure que je finisse par voir les choses autrement si notre correspondance dure - un jour on voit les choses de telle manière, et on tend à croire qu'il en sera toujours ainsi, mais un autre jour, il arrive que ces mêmes choses ne nous apparaissent plus sous le même éclairage... - « on en rediscutera », comme vous dites.

C'est uniquement pour faire plaisir à votre mère, me dites-vous, que vous entrez à l'église une fois par année. Moi, comme je n'ai pas de mère, je n'y vais jamais... Je ne nie pas ce besoin inné que nous avons, nous, les humains, de réfléchir à l'existence éventuelle d'une transcendance, pour user d'un mot savant. Après tout, qui peut prétendre connaître les réponses à ces sempiternelles interrogations : « Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? » Et si l'on cherche des réponses à ces questions, c'est donc qu'on a le sentiment qu'elles existent sans doute quelque part, ces réponses. Quelque part ou chez quelqu'un, allez savoir. Mais peut-être, aussi, qu'elles n'existent pas, ces réponses, et que la sagesse consisterait à cesser tout bonnement de se les poser. Le problème avec les religions instituées, c'est qu'elles semblent toutes investir leurs forces et leurs énergies dans l'imposition de pratiques rituelles qui se transforment vite en automatismes, en gestes vides, en simagrées.

J'espère que ces réflexions un peu graves ne vous ennuiant pas trop. En terminant, je sens le besoin de vous retourner un conseil que vous m'avez adressé dans votre lettre : il vaut mieux ne pas me juger sur la lecture de deux ou trois lettres.

J'ai hâte de vous relire ; vous voyez, je suis déjà en manque de vous. - Tendre.

CHAPITRE 4

Saint-Adrien-d'Irlande, 21 février. Cher Tendre, je vais suivre votre conseil, et le mien, puis m'efforcer de ne pas vous jauger à partir de votre dernière lettre... Car c'est à votre tour de « me faire peur » quand je vous vois ébaucher, à partir des quelques bribes de renseignements que vous possédez sur moi, une sorte d'image d'Épinal censée me représenter. De grâce, ne me hissez pas sur un piédestal, et cessez de vous considérer comme « indigne » d'être le destinataire de mes lettres qui ne sont pas des épîtres canoniques ni des oracles ! Cessez d'imaginer que j'ai des pouvoirs surnaturels comme celui de gouverner les nuages et le soleil ! Ne vous rendez-vous pas compte que ces hyperboles ne peuvent que me desservir à moyen terme ? Car dorénavant, vous m'interdisez, en quelque sorte, le droit à l'erreur. Je vous demande donc : de quel droit ? Si vous souhaitez que je ressemble à cette pieuse et irréaliste effigie que vous avez étourdiment sculptée en pensant à moi, je vais être obligée de raccourcir mes lettres afin de vous celer tous ceux de mes gestes et toutes celles de mes pensées qui risqueraient d'entacher le beau marbre pur, blanc et lisse de votre oeuvre fantaisiste.

Bon, Tendresse, calme-toi, calme-toi... Ça y est, je me suis calmée. Vous voyez, mon cher Tendre, vous n'avez qu'à embrasser d'un seul regard tout ce que je viens de vous écrire pour vous rendre compte que je ne corresponds pas au modèle épuré que vous semblez avoir façonné pour me dépeindre. Je suis en effet un tantinet soupe au lait. Mais comme je suis également franche, je ne vais pas jeter ces feuilles au panier pour recommencer ma lettre dans le but de cacher cette part de moi que je n'aime pas trop. Et je vous encourage de votre côté à ne pas hésiter à dire ce que vous pensez du ton de cette première partie de ma lettre. C'est grâce à l'œil de l'autre, à la fois critique et bienveillant, que l'on réussit à arrondir les arêtes trop vives de son caractère ou, à tout le moins, de ses manières et de son comportement.

Comme vous, j'aime l'eau. Mais à l'encontre de ce que vous faites, et en cela, j'ai sans doute tort, je vais rarement me baigner dans les lacs et les rivières. Je trouve l'eau toujours trop froide. Existe-t-il, au Québec, des eaux naturelles qui ne soient pas glacées, même en plein cœur de l'été ? Existe-t-il une saison secrète, au Québec, durant laquelle nos plans d'eau et nos rivières se réchauffent suffisamment

pour permettre aux mortelles comme moi de s'y baigner à l'aise ? Poser la question, c'est y... Et voilà pourquoi je me rabats sur les piscines. À l'Université Laval, j'allais régulièrement me détendre à celle du Pavillon de l'éducation physique et des sports.

C'est avec un bac en traduction que je suis sortie de l'université. Je trouvais un peu déprimant, à vrai dire, le grand campus de mon institution du savoir; qui me paraissait désertique et trop vaste. En revanche, j'ai accueilli avec faveur tout ce qui était relié à l'animation culturelle et aux activités extrascolaires. J'ai pu entendre là un tas de conférenciers intéressants, dont plusieurs écrivaines et écrivains; Marie-Claire Blais, par exemple. J'ai aussi pratiqué des sports d'équipe. Enfin, j'ai vu un très grand nombre de films, dont plusieurs qui ne prenaient pas l'affiche dans les grandes salles de cinéma de la capitale, presque toutes réquisitionnées, elles, hélas! - et c'est un scandale qui perdure encore maintenant - par les grosses sociétés de productions cinématographiques étatsuniennes, qui ne sont même pas foutues de nous offrir en priorité les bons films parmi ceux qui sont, malgré tout, réalisés aux États-Unis.

Vous m'apprenez - et vous le faites comme ça en passant, comme si ça n'avait pas grand importance - que vous tenez une chronique littéraire dans le journal La Tribune. C'est une nouvelle qui m'intéresse beaucoup. Depuis combien de temps avez-vous cette responsabilité ? Et surtout, dites-moi quel jour votre article paraît. Je ne manquerai pas de me procurer La Tribune ce jour-là. Vous y rédigez une critique des derniers romans publiés, peut-être ?

J'imagine que c'est dans un grand restaurant que vous travaillez comme aide-serveur. Vous faites ça combien d'heures par semaine ? Vos deux boulots combinés vous permettent-ils de gagner suffisamment de sous pour vivre convenablement ? (Vous n'êtes pas obligé, évidemment, de répondre aux questions que vous jugez trop indiscretes). Moi, j'ai décroché quelques petits contrats de traduction. Je peux travailler peinairement à la maison, et il me reste beaucoup de temps libre. Au sortir de l'université, j'ai envoyé mon C.V. à plusieurs endroits dans l'espoir d'obtenir un emploi à temps plein ; on ne requiert mes services nulle part « pour le moment », me dit-on. Et il est heureux qu'il en soit ainsi, car justement, « pour le moment » mon travail de traductrice à la pige me convient parfaitement. Mais le goût de repartir en voyage va sûrement finir par me rattraper, et alors, là, je devrai trouver le moyen d'entasser écu sur écu.

Vous m'apprenez que vous n'avez pas de mère ; votre père est donc vivant. A-t-il un emploi ? Avez-vous des rapports cordiaux ?

Mon opinion sur la religion rejoint la vôtre. Je me considère comme agnostique. En tout cas, si Dieu existe vraiment, et si par définition il est un être parfait, donc infiniment juste et bon, eh bien, il a des comptes à nous rendre, n'est-ce pas ? Il fait trop souvent tomber ses malheurs du côté des Justes, je trouve. « Les voies de Dieu sont impénétrables », est-il écrit ; à la fin, tout va finir par s'expliquer, prétend-on. Mais moi, j'aimerais bien comprendre et pénétrer les « voies de Dieu » dans ma présente vie, hic et nunc, et non pas dans un hypothétique Au-delà.

Êtes-vous déjà allé patiner sur le canal Rideau à Ottawa ? L'hiver dernier, j'y suis allée avec des amies de l'université. On avait un pied-à-terre dans la capitale, ce qui nous a permis d'y rester trois jours. Quelle belle sensation on éprouve quand on glisse en patins sur une large bande glacée rectiligne et longue de plusieurs kilomètres ! Ça me fait me sentir forte d'avancer comme ça à toute vitesse et de défier les lois de la gravité. Sur patins, mes jambes deviennent toutes-puissantes, et j'ai alors le sentiment qu'ainsi, je pourrais aller au bout du monde, ayant l'impression d'être emportée dans les airs sur un tapis magique. Je rêve souvent, d'ailleurs, que je pars à pied, et que chaussée de bottes de sept lieues, je fais le tour du monde.

J'ai trop aisément donné cours à ma faconde, aujourd'hui. Au plaisir de vous lire. - Tendresse.

CHAPITRE 5

Sherbrooke, 1^{er} mars. Bonjour, Tendresse. Sachez que j'aime que vous soyez prolixe. J'aime entendre votre voix. Car je l'entends, votre voix, vous savez. Et je me compte veinard de pouvoir l'entendre régulièrement. C'est plutôt rare que je lise les « petites annonces » dans un journal. Mais depuis quelque temps, je me disais que mon appartement, vu son exigüité, devrait me coûter moins cher. Aussi, de temps en temps je jette un coup d'œil sur la liste des appartements à louer ; distraitemment, il faut dire, car l'emplacement de mon petit immeuble me convient. Il est entouré de verdure, et Mme Féline, notre concierge - en fait, la gérante -, est fort affable. La dernière fois, après avoir consulté la liste des appartements à louer, j'ai débordé sur d'autres sections du journal. C'est ainsi que je suis tombé sur votre petite annonce. Imaginez ! Mon appartement aurait eu une surface de plancher de quelques mètres carrés supplémentaires, et j'aurais alors été privé du plaisir de tailler régulièrement de jolies bavettes avec vous !

Oui, je le reconnais, j'ai succombé à la tentation de vous idéaliser un peu, et vous avez bien fait de me rappeler à l'ordre. Je ne vous cacherai pas, cependant, que mon palpitant s'est mis à me cogner fort sous mes côtes quand j'ai lu la première partie de votre lettre, tant j'étais peiné. Non pas peiné de me faire tancer, mais de découvrir tout à coup que j'avais pu vous causer du chagrin. C'est que, voyez-vous, je n'ai pas l'habitude de parler de moi et de mes sentiments. J'oserais même dire que je n'ai pas beaucoup l'habitude de parler tout court. Seule Mme Féline, bonne pâte humaine s'il en est, réussit à m'arracher des confidences. Quand il m'arrive de prendre langue avec quelqu'un, je n'ai pas toujours conscience du poids ou de la portée de mes paroles. Mais j'apprendrai. Avec vous, je suis à la bonne école. Ha ! Ha ! Ha !

Il m'apparaît évident que vous êtes une personne sociable. Vous avez su profiter des activités culturelles offertes à votre université, et vous n'hésitez pas, vous, à pratiquer des sports d'équipe (je suis curieux de savoir lesquels). Moi, à mon université, j'ai aussi profité des activités culturelles, mais j'ai évité de m'engager dans tout sport d'équipe. L'hiver, je pratique la raquette et le ski de randonnée ; l'été, comme vous savez, c'est la natation - et l'eau froide ne me rebute pas. Il m'arrive aussi de faire du camping, en solo, bien sûr, et je passe

ainsi des jours dans la nature à batifoler dans l'eau, à lire des romans et à méditer sous les étoiles.

Ma chronique littéraire hebdomadaire à La Tribune paraît dans le numéro du samedi, et je la signe du pseudonyme « L'homme-qui-aime-lire ». Le responsable du cahier culturel du journal a été l'un de mes profs lors de ma première année à l'université. Sans lui, il n'est pas sûr que j'aurais obtenu la chance d'avoir une chronique bien à moi dans un journal dont le tirage est relativement important. Je « fais mon papier » chaque semaine, comme ça, depuis maintenant trois mois. C'est tout neuf, comme vous voyez. C'est une chance parce qu'on me laisse carte blanche. Il s'agit toujours de faire un compte rendu de romans, et d'en faire une critique dans un article pas trop long, ce qui m'oblige et m'habitue à être succinct. Ce qui me plaît surtout, c'est que je peux aussi bien parler d'un roman fraîchement arrivé dans les librairies que d'un roman publié il y a plusieurs années ; d'un roman québécois ou d'un roman en provenance de n'importe quel autre pays de la Francophonie. Ça m'a sorti de la déprime, car après l'obtention de mon diplôme universitaire, à force de ne rien faire de valorisant pendant plusieurs mois, j'avais perdu confiance en moi, et je me disais qu'ON ne voulait pas de moi, que j'étais inutile... Les encouragements de mon patron ont agi comme un baume sur mon âme éraflée.

Quant à mon travail d'aide-serveur, eh bien, c'est au restaurant « L'Estrie » que je bosse, un resto assez chic, en effet. J'y travaille les jeudi et vendredi, de six heures du soir à deux heures du matin. De temps en temps, on me demande de boulonner aussi le samedi. Le salaire de mes deux emplois combinés, ce n'est pas le Pérou, mais mes besoins pécuniaires sont plutôt modestes.

Vous, vous avez sans doute voyagé ; à l'extérieur du Québec, je veux dire, puisque vous parlez de votre envie de « repartir » en voyage. Êtes-vous allée en Europe ? J'aimerais bien, moi, visiter au moins la France ; Paris, en particulier, où tant d'écrivaines et d'écrivains fameux ont vécu. Quant à moi, j'ai fait plusieurs courts voyages, tous au Québec, et presque toujours, c'était pour découvrir quelques eaux tourbillonnantes neuves où pouvoir m'immerger et plonger depuis des tremplins de plus en plus haut perchés. J'ai le rêve fou d'aller un jour à Acapulco pour plonger avec les anges de la mort mexicains, à La Quebrada ; ces prodigieux acrobates, comme vous le savez sans doute, se lancent dans le vide du haut de cette falaise, perchoir qui se trouve

à trente-cinq mètres d'altitude. Sans être positivement sûr, je crois qu'ils doivent compter avec la marée pour s'assurer que la profondeur de l'eau est suffisante dans la petite crique d'en bas... (Il m'arrive de rêver aussi que je plonge dans l'une des chutes du Niagara...).

Je n'ai pas connu mon père, pas plus que ma mère. De lui je ne sais rien. Il aurait quitté ma mère quand il a appris qu'elle était enceinte; de lui. Ma mère est morte quand j'avais trois ans. D'elle, il me reste le souvenir vague d'un visage flou ovale, bordé de cheveux noirs - mais je crois qu'il s'agit là d'un souvenir que je me suis fabriqué subséquemment. Un jour, on m'a remis un secrétaire bancal à la peinture écaillée, dont on m'a assuré qu'il avait appartenu à l'auteure de mes jours. Je l'ai gardé précieusement, parce que c'est le seul lien qui me relie à mon passé; c'est un peu ma bouée de sauvetage, celle qui me permet de rester à flot dans une société pour laquelle je ne me sens nulle attache. Je ne m'étais jamais servi de ce vieux secrétaire avant le quinze janvier dernier, jour où je vous ai écrit ma toute première babillarde en réponse à votre providentielle petite annonce dans *La Tribune*.

Je vous envie de pouvoir faire, vous, un retour aux sources simplement en faisant une balade à pied dans le chemin du rang sept de Saint-Adrien-d'Irlande jusqu'à l'ancienne maison de vos parents, laquelle, de surcroît, est celle où vous avez vécu votre enfance. À côté de votre maison paternelle, mon petit secrétaire déglingué maternel ne fait pas le poids. Ha ! Ha ! Ha !

Je ne suis jamais allé au canal Rideau, à Ottawa. J'ignorais même qu'on y aménageait une patinoire l'hiver. Vous en parlez si bien que vous me donnez le goût de m'acheter des patins.

Il vous arrive de faire le tour du monde en bottes de sept lieues. Moi, je le fais grâce à Internet. Êtes-vous branchée à l'Internet ? De temps à autre, j'éprouve un besoin irrépressible de rompre mon isolement et de me brancher sur le monde; alors j'use et abuse de ce prodigieux outil qu'est un ordi, et de cet omnipotent réseau informatique qu'est Internet, sur lequel je navigue pendant des heures et des heures, sans m'accorder de pause pour manger ou pour dormir. Une fois ma rage assouvie, je n'y touche plus pendant des semaines... C'est tout de même impressionnant, non, cette technique qui nous permet de communiquer en temps réel avec des humains habitant n'importe quel pays de la planète ? Village planétaire, comme dit l'autre. - Tendre.

CHAPITRE 6

Saint-Adrien-d'Irlande, 12 mars. Cher Tendre, j'ai attendu que samedi vienne avant de répondre à votre lettre, parce que je voulais d'abord lire votre chronique dans La Tribune. Ce que vous écrivez sur ce livre La Lagune de Claude Delarue est très convaincant. Votre objectif de donner le goût de lire de bons livres est parfaitement atteint, je trouve, par votre dernier « papier » ; je veux absolument lire ce roman, dont vous parlez avec un enthousiasme fort communicatif. Par ailleurs, avez-vous lu le livre « Ainsi soit-elle ! » de Benoîte Groult ? Il ne s'agit pas d'un roman, mais bien d'un essai ; féministe. Un livre décapant, encore d'actualité - hélas ! -, bien qu'il ait été écrit il y a pas mal de temps déjà. J'espère, cher Tendre, que le terme « féminisme » ne vous rebute pas. Je sais qu'il n'agréé pas à bien des hommes, non plus qu'à pas mal de femmes. Pour ma part, je n'attache aucune connotation péjorative à ce terme. Qu'y aurait-il, en effet, de dépréciatif dans la manifestation d'un intérêt pour le respect de l'être humain, qu'il soit homme ou femme ? Dans la volonté d'instaurer une égalité de droits entre les deux sexes ? Moi, j'affirme que le féminisme ressortit tout simplement à la volonté de combattre l'injustice.

Il y a trois ou quatre jours, alors que je venais de mettre la dernière main à un texte assez ardu (à traduire), je suis sortie pour aller me détendre en faisant une longue promenade dehors, malgré le mauvais temps. Officiellement, le printemps va commencer dans un peu plus d'une semaine, mais, pour l'instant, on se croirait en plein cœur de l'hiver. La tempête qui soufflait avec rage sur les petites maisons du village, heureusement toutes bien chauffées, voire surchauffées (ma mère a eu souvent froid dans son enfance au cours des longues nuits d'hiver, alors que la maison était chauffée au bois, et c'est ce qui explique la surchauffe, aujourd'hui, dans notre maison actuelle), me ramenait à la mémoire ces formidables tempêtes d'hiver de mon enfance qui remémoraient à tout le monde, on aurait dit, que si elle le désirait, dame Nature pouvait égruger en quelques bourrasques ces fragiles abris faits de mains d'humains. Malgré les exhortations de maman qui me dit souvent : « Mais pourquoi courir après la fatigue et se donner de la misère quand elle vient déjà bien trop souvent d'elle-même ? », je me suis jetée dans la tempête.

Les grosses lames de neige qui barraient le chemin venaient tout juste d'être pulvérisées par le chasse-neige sur l'un des côtés de la route, ce qui me permettait d'avancer sans trop de peine, d'autant plus que j'avais le vent dans le dos. La poudrerie, un peu insultée qu'on ait démolie « sa belle ouvrage » par l'intervention du gros éperon d'acier du camion de la voirie, travaillait déjà à reconstruire derrière elle ses ondins de poudre blanche glacée. Lors d'embellies, les érables dénudés que j'apercevais sur ma droite avaient un air piteux et pathétique, en apparence si mal protégés du froid qu'ils sont. Pourtant, chaque printemps ils renaissent bel et bien, tels des phénix. Je voyais la sombre petite masse de l'humble cabane à sucre qui, chaque année, reprend du service au moment de la partie de sucre de Saint-Adrien-d'Irlande, partie qu'on appelait « Fête à tire » quand j'étais enfant. Presque vis-à-vis, en retrait, de l'autre côté de la route, il y a la grotte (dédiée à la Vierge Marie), dont on bouche l'ouverture au début de l'hiver afin de préserver tout ce qui se trouve à l'intérieur des outrages du froid, de la neige et de la glace.

Après une quinzaine de minutes de marche, j'ai pris sur la gauche le chemin du rang huit, et je me suis rendue jusqu'à l'emplacement où se dressait jadis la maison des Malenfant sur le flanc d'une petite montagne au faîte boisé, et où il m'arrivait d'aller glisser en traîne sauvage quand j'avais treize ou quatorze ans. Cette maison, qui abritait une famille d'une bonne douzaine d'enfants, se trouvait à peu près vis-à-vis de la nôtre, que j'entrevois par instants, un rang plus au sud, quand il se produisait une éclaircie. Le pacage de notre terre s'étirait jusque-là où je me trouvais, soit jusqu'à la route qui passe devant l'ancien emplacement de la vieille maison des Malenfant.

Un jour, je ne sais plus quel âge j'avais, j'ai appris que cette famille déménageait au village. C'était déjà en soi une grosse nouvelle. Mais ce que je n'arrivais pas à croire, c'était la rumeur selon laquelle elle allait littéralement emporter sa maison avec elle ! À la manière d'une tortue, pour ainsi dire. Voir si ça se pouvait ! Une maison n'est pas un meuble que l'on peut transbahuter d'un endroit à l'autre, que je me disais. Et pourtant, l'impensable, pour ne pas dire l'impossible s'est produit : la maison tout entière a bel et bien été transportée au village sur une remorque à plateau tirée par un tracteur ; à la vitesse d'un escargot, certes. Au préalable, il avait fallu couper des fils électriques à plus d'un endroit du trajet emprunté par cet inaccoutumé migrateur sur roues.

Le soir était déjà tombé quand je suis rentrée toute transie à la maison.

Le ballon-volant et le ballon-panier, voilà les sports d'équipe que je pratiquais quand j'étais étudiante. Ma mère me dit que c'est ça qui a façonné mes jambes fortes. Ça me manque un peu, ces sports collectifs, je dois dire. L'été prochain, le comité des loisirs de Saint-Adrien-d'Irlande prévoit agrandir le modeste terrain de jeux du village et l'on pourra dorénavant y jouer au ballon-volant. J'ai l'intention d'en profiter.

J'ai fait deux voyages outre-mer. Un été, après ma deuxième année à l'université, j'ai visité Paris pendant trois semaines avec deux copines. Je suis certaine que ça vous plairait autant que ça nous a plu. Quand j'ai obtenu mon diplôme, en compagnie d'une des filles qui avaient été du voyage à Paris, je me suis payé un luxe : l'Égypte, rien de moins, que j'ai sillonnée pendant trois mois. Le billet d'avion nous avait coûté cher, bien sûr ; en revanche, là-bas, tout était bon marché : la bouffe, le gîte et le transport. Ce premier contact avec le monde musulman n'a pas manqué de nous sonner un peu. Au Caire et à Alexandrie, par exemple, on voit beaucoup de femmes habillées à l'occidentale, mais aussi, bon nombre de femmes voilées. Et quand je dis « voilées », je veux dire voilées de la tête aux pieds. Le voile de certaines ne comporte même pas de fente devant les yeux. Cela fait qu'elles doivent se contenter de « voir » à travers les mailles !

On avait beau avoir déjà vu ce genre de femmes à la télévision, de les croiser en chair et en os sur les trottoirs, ça désarçonne. On se disait : mais comment une société en arrive-t-elle à marginaliser de la sorte tout un pan de sa population ? Faut-il que la religion islamique soit foncièrement viciée à la base pour qu'un peuple tienne ainsi les femmes en esclavage ? La vue de ces femmes voilées nous a plongées dans une humeur morose, pour dire la chose euphémiquement. Les hommes fréquentent des cafés qui leur sont strictement réservés, et où ils peuvent se détendre, jouer aux dominos, bavarder, regarder la télé et fumer le narguilé (il semblerait, d'ailleurs, que tous les hommes s'adonnent à ce voluptueux vice). Évidemment, il n'y a aucun café réservé aux femmes. Par-dessus le marché, il paraît que l'on continue, là-bas, de pratiquer l'excision sur les fillettes. J'ai des frissons chaque fois que j'y pense. Si je me fie à ce que j'ai trouvé à la bibliothèque, nombreux sont les pays où cette pratique barbare a encore cours. Parmi la liste, il y a : Arabie saoudite, territoire des Afars et

des Issas, Côte d'Ivoire, Zaïre, Guinée, Haute-Volta, Jordanie, Kenya, Libye, Soudan, Somalie, Syrie, Tchad et Yémen.

En ce pays des pyramides, l'emprise de la religion sur les gens et le pouvoir de ses mollahs sont inouïs. Sinon, comment expliquer que dans ce pays, on trouve naturel et acceptable que des muezzins installent de puissants haut-parleurs sur le minaret des mosquées et ailleurs - lesquelles mosquées pullulent autant, sinon davantage que les églises catholiques chez nous -, et que l'on y tonitruie un appel à la prière à quatre heures et demie du matin, non sans briser sans vergogne le sommeil de la population ? Imaginez ... Il n'est jamais possible de passer une seule nuit tranquille de toute l'année... Les gens devraient avoir le droit et la liberté de prier leur Dieu quand ils le veulent, il me semble, non à des moments choisis par un fonctionnaire religieux, et surtout, pas cinq fois par jour.

On a pourtant rencontré des gens fort sympathiques et chaleureux dans ce pays si riche en histoire. Tout de même, on se rendait compte, en parlant avec celles qui comprenaient l'anglais, à quel point les préceptes de leur religion encarcanaient leur façon de voir, et que, d'une certaine manière, les gens n'arrivent plus à penser par eux-mêmes, comme si la pratique obligatoire de la religion leur avait fait subir un lavage de cerveau en bonne et due forme.

C'est à Siwa, une oasis égyptienne du désert libyque, côté ouest du Nil et à cent cinquante kilomètres de la frontière libyenne, que nous avons passé les plus beaux moments de notre séjour dans le pays de Cléopâtre. L'esprit des lieux est magique ; les Siwis, à peu près tous Berbères, sont accueillants, malgré la rigidité de leurs coutumes. Ma compagne de voyage et moi nous sommes pliées de bonne grâce à l'obligation qui nous était faite de ne point dénuder nos jambes et nos bras... Siwa, à trois cents kilomètres au sud de la Méditerranée, est un microcosme, un monde à part, une petite planète exotique pour les Occidentaux. Là, on range sa montre et l'on n'obéit plus qu'au jeu des ombres et de la lumière orchestré par la courbe de la boule de feu qui se meut dans le firmament. Une fois qu'on a pris le tempo oasisien, on trouve tout naturel de devoir attendre une demi-heure avant qu'on nous serve le repas commandé à la terrasse d'un modeste resto ; on ne s'étonne plus que le serveur n'ait jamais suffisamment d'argent pour remettre la monnaie et qu'il doive aller changer votre billet de dix ou vingt livres au magasin du coin ; on ne se lasse pas de voir passer des charrettes tirées par un âne. Ces dernières constituent d'ailleurs le

principal moyen de transport dans le centre de l'oasis ; on ne se surprend plus de devoir partager chacun de nos repas avec les mouches (mais à cela, on n'arrive pas à s'habituer), et on trouve toujours que les enfants ont le bras trop lourd avec le bâton dont ils se servent pour faire avancer leur âne ou le punir.

Ici, la grande majorité des hommes portent une galabeya (ou jellabiya) blanche. Les femmes, quant à elles, sortent peu. De temps en temps, on en voit deux ou trois assises en tailleur dans une charrette. Chaudement vêtues, on ne voit souvent que leurs yeux. De même, elles ont l'air de s'excuser d'avoir osé sortir de leur cloître. La palmeraie est partout autour de nous, et le sable est bien sûr omniprésent. Il s'infiltre dans tous les interstices des demeures et dans tous vos orifices. Et vous avez le choix entre une excursion diurne ou nocturne dans le désert, en jeep, une balade à bicyclette vers la Fantasy Island ou vers une colline rocheuse. Ou encore, vous pouvez vous contenter d'escalader le piton qui se dresse en plein centre de l'agglomération, où nombre de Siwis vivent dans des habitations troglodytiques. Cette éminence, peut-être créée par une poussée volcanique, est parsemée de modestes vestiges d'une ancienne forteresse. Il arrive que l'éther magique qui maintient Siwa dans une bulle invisible ait des effets pervers sur des cerveaux fragiles, comme sur celui de cette Sandra (nom prédestiné), jeune Allemande qui, un bon soir, laisse savoir qu'elle part à pied, le lendemain, dans le but de se rendre seule à l'oasis de Baharya, à quelque 420 kilomètres plus à l'est ; entre les deux oasis, le désert...

Parce que je connaissais un peu la pauvre fille pour avoir bavardé avec elle à deux ou trois reprises, et pour l'avoir eue comme partenaire lors d'une partie de jacquet, le gérant de l'hôtel m'a priée de l'aider à dissuader la jeune femme de son projet insensé. Nous nous sommes retrouvés au poste de police, figurez-vous... Elle, le gérant de l'hôtel - qui refusait d'avoir une morte sur la conscience -, le responsable du petit centre d'information touristique (à qui Sandra avait demandé des précisions sur la piste reliant les deux oasis), le chef de la police locale et moi. Notre échange de vues fut laborieux, en partie parce que les arguments de tout le monde n'avaient pas de prise sur l'obstination de Sandra, en partie parce que la discussion se tenait en anglais et en arabe, et que le chef de police ne parlait que sa langue maternelle, tandis que Sandra n'avait qu'une connaissance rudimentaire de l'anglais. C'est le responsable du centre d'informa-

tion touristique qui jouait le rôle d'interprète. Sandra a finalement renoncé à son projet ; en lieu et place, elle a pris le bus de sept heures, le lendemain matin, pour se rendre à Marsa Matrouh, d'où elle devait se rendre à Alexandrie. Je ne sais pas si elle a emporté les dix bouteilles d'eau et toute la bouffe dont elle avait fait provision pour sa folle randonnée pédestre dans le désert.

Si ma copine et moi sommes restées trois semaines à Siwa, c'est aussi parce que Salama, le jeune gérant de notre hôtel, avait un charme fou. Malgré la chaleur, il portait constamment une lourde galabeya bleu foncé. Son anglais, appris sur le tas à force de côtoyer les touristes, était bancal. Pourtant, malgré ce handicap, il réussissait parfaitement à se faire comprendre. Son charisme vous envoûtait, l'attention qu'il portait à ses interlocuteurs était totale, et il était toujours là, prodigue de son temps.

Oh ! Mais je me rends compte que je suis en train de vous écrire non pas une lettre, mais un roman... Il faut croire que mon voyage en Égypte a laissé une nette empreinte sur mon âme. C'est la première fois que j'en reparle, d'ailleurs, depuis l'année dernière.

Quant à votre rêve à vous, celui d'aller risquer vos os à La Quebrada, eh bien... ne vous en déplaie, il me remémore un peu celui de ma Sandra à Siwa... Oui, j'ai l'Internet, mais c'est un outil qui ne me passionne pas, pour vous dire la vérité. Il y a trop de publicité, l'écran est un fouillis la plupart du temps et ça me prend trop de temps à trouver ce que je cherche... Vengez-vous de ma trop longue babillarde, comme vous dites, en m'en écrivant une aussi longue. - Tendresse.

CHAPITRE 7

Sherbrooke, 18 mars. Chère Tendresse, ce matin, j'ai reconduit le caniche de Mme Féline chez elle. Depuis quelque temps, il s'échappe de son logement, monte au premier étage, et vient gratter à ma porte. Depuis le temps que j'habite là, il me reconnaît ; surtout que, de temps en temps, sa maîtresse me confie la responsabilité de lui faire faire sa promenade quotidienne. Le chien et le chat de cette dernière s'entendent comme... chat et chat. Ou comme chien et chien. Ils s'aiment comme deux frères, quoi. Mme Féline m'a offert une tisane, puis, comme d'habitude et sans en avoir l'air, elle m'a tiré les vers du nez. Elle va finir par savoir à peu près tout de moi, ma logeuse, sauf que j'ai une correspondante. Je ne sais pas, mais ça me plaît assez l'idée de garder « clandestines » nos rencontres épistolaires. Ha ! Ha ! Ha !

Je suis fourbu, ce soir. J'ai fait du ski de randonnée à Rock Forest, et j'imaginai que je coupais à travers champs dans la campagne de Saint-Adrien-d'Irlande. Vous étiez avec moi. Dans un premier temps, on s'est rendu au pied de la colline où se trouvait jadis la maison des Malenfant, et de là, on a piqué à travers le pacage ayant appartenu à votre père, puis on s'est arrêté près de votre ancienne maison paternelle, le temps de souffler un peu. Après quoi, on a longé le chemin du rang sept jusqu'au village...

Comment est votre mère, chère Tendresse ? Je veux dire : qui est-elle ? A-t-elle exercé une profession ? A-t-elle des loisirs ?

*Je suis fier de vous avoir inoculé le désir de lire *La Lagune* de Claude Delarue. Sans conteste, ce roman vaut le détour. Et vous, de votre côté, vous avez piqué ma curiosité en me parlant du livre *Ainsi soit-elle* de Benoîte Groult. J'ai l'impression, chère Tendresse, que vous avez une bonne longueur d'avance sur moi dans bien des domaines. Il me semble encore que vous fassiez preuve d'une maturité d'esprit qui dépasse celle de la majorité des personnes de 25 ans. J'ai tellement à apprendre de vous. J'aimerais avoir votre assurance, votre enthousiasme ; en un mot, votre équilibre. Et vous connaissez Paris, vous, vernie que vous êtes.*

Et vous avez séjourné, vous, dans le pays des pharaons et des pyramides. Au fait, vous n'avez rien dit sur les pyramides. Vous ont-elles impressionnée ? On peut vraiment pénétrer à l'intérieur ? Je me

suis dit, en lisant les pages que vous avez écrites sur votre séjour là-bas, que vous pourriez tenir une chronique voyage dans un magazine. Je ne connais absolument rien du monde musulman, mais il me semble que votre oasis de Siwa pourrait très bien me convenir. Et vous avez aussi parlé d'une Fantasy Island : faut-il en déduire qu'il y aurait là de l'eau ? De l'eau où je pourrais m'ébrouer ? Je trouve que votre copine et vous avez eu du cran. Deux jeunes femmes qui voyagent seules en pays arabe et musulman pendant trois mois...

Ça m'agréerait que vous me racontiez des souvenirs de votre enfance. Ci-joint, une photo récente de moi. Comme post-scriptum, une suggestion de lecture : Prochain épisode d'Hubert Aquin. - Tendre.

CHAPITRE 8

Saint-Adrien-d'Irlande, 16 avril. Cher Tendre, j'ai mis du temps à vous répondre. C'est que j'ai été absente de Saint-Adrien-d'Irlande pendant deux semaines. Je suis allée passer un examen de traduction à Montréal; si j'ai une bonne note, je pourrai devenir membre de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec. Ça pourrait m'ouvrir des portes. J'en ai profité pour visiter une copine qui habite Laval; celle, justement, avec qui j'ai fait le voyage en Égypte. J'étais chez elle quand elle a reçu un appel téléphonique d'une autre de nos amies, qui souhaitait nous inviter à passer quelques jours à Ottawa. Nous avons accepté son offre.

*J'ai trouvé le roman *La Lagune* de Claude Delarue à la bibliothèque. Vous aviez bien raison. Quelle richesse de vocabulaire et, surtout, quelle force poétique dans cette prose! Et quel monde étrange l'auteur a su créer! Et encore, quels personnages!*

Je continue de lire assidûment vos chroniques. La Tribune doit considérer qu'elle a beaucoup de chance de vous compter parmi ses chroniqueurs. J'ai oublié de vous demander, la dernière fois, si votre Mme Féline a vraiment l'air d'une chatte (ou d'une lionne) pour porter un tel sobriquet; en tout cas, j'imagine que ce n'est pas son vrai nom.

J'ai rêvé de vous la nuit dernière; je me souviens seulement que nous patinions ensemble sur la longue patinoire du canal Rideau à Ottawa. En fait, je pense à vous plus souvent que je n'ai osé vous le dire jusqu'ici dans mes bafouillardes. Je n'ai pas cette belle spontanéité que je reconnais chez vous. J'aime afficher une certaine assurance devant les autres, mais ça ne m'empêche pas d'être par moments hésitante, dans le doute, peu sûre de moi. Je suis sans doute un être plus complexe que vous, et vous me semblez beaucoup plus transparent que je puisse l'être, moi. Peut-être que je crains d'être moins aimée par les autres si je laisse voir mes faiblesses, mon côté fragile... Je me fais peur à moi-même, peut-être. Et je me fais... Je manque sans doute de courage, et, pour ne pas me retrouver seule avec moi-même, je m'arrange toujours pour être avec d'autres. L'idée de partir seule en voyage, par exemple, ne me viendrait pas à l'esprit, et je pratique des sports d'équipe...

Ma mère ? me demandez-vous. Eh bien, elle a 59 ans, ma mère. C'est une femme bonne comme du pain. C'est d'elle que je tiens le goût d'écrire des « épistoles », comme elle dit de mes lettres. Quand elle était jeune, elle adorait la marche. Elle a longtemps travaillé comme secrétaire pour une compagnie de mines d'amiante à Thetford Mines. Elle en veut au destin, qui lui a enlevé l'usage de ses deux jambes il y a cinq ans.

Mon enfance à moi ? Plutôt heureuse. Mes souvenirs de jeunesse sont une courtépointe de grands espaces : d'un ruisseau plein d'écrevisses, de patineurs et de salamandres ; de bûchettes en bois dans le poêle ; de groseilles vertes, de framboises, de fraises des champs ; de pissenlits, dont je transformais les tiges pour en faire des colliers et des bracelets ; de piquants de cheval, ces chardons en boule dont je faisais des paillassons ; de pommettes vertes qui me donnaient mal au ventre ; de gomme d'épinette ; de gros orages l'été ; de grosses tempêtes de neige l'hiver ; d'un homme engagé et de cousins plus âgés que moi qui, de temps en temps, venaient aider mon père à exécuter les travaux de la ferme ; de vaches qui aiment les marguerites et les attrapent avec leur longue langue rouge ; d'une cave sombre où, les jours d'hiver, ronflait une fournaise qui me faisait penser à un dragon ; de poutines aux fraises ; de sirop de cerises sauvages ; de sapins de Noël...

Je vous imaginai avec un beau visage, mais bien différent de celui que je vois sur la photo que vous m'avez envoyée. J'aurais préféré, pour être honnête avec vous, ami Tendre, que vous ne me l'envoyiez pas. Pourquoi ? Je ne sais trop. Je ne veux pas trop m'engager, je crois bien ; d'une certaine manière, je veux rester incognito... Vous escomptiez sûrement que j'allais vous rendre la pareille, et donc, vous envoyer une photo de moi à mon tour. Je n'en ferai rien. Ne vous en offusquez pas. Ça n'a pas grande importance. Mais pour ne pas vous laisser complètement sur votre faim, eh bien, sachez que j'ai des cheveux châtain, que je porte très longs, que j'ai le nez droit, les yeux verts et les lèvres pleines. Et puis, tiens, je vous donne ma taille : 1,69 m. - Tendresse.

Partie II

CHAPITRE 9

Sherbrooke, 22 avril. Chère Tendresse, c'est fou toutes ces pensées qui m'ont travaillé l'esprit au cours de ces longs jours passés à attendre votre « épistole ». Lui est-il arrivé quelque chose ? que je me demandais. L'ai-je blessée par quelque parole étourdie dans ma dernière bavarde ? C'en est-il fini de notre échange épistolaire ? Je n'entendrai donc plus jamais sa douce voix ? Quel soulagement ce fut de mettre enfin la main sur une autre lettre de vous ! Et histoire de savourer ce pur et simple plaisir d'avoir reçu votre missive, je me suis donné comme défi de... ne pas vous lire avant le jour suivant ! N'allez-vous pas me trouver un peu dingo ?

Le plaisir d'entendre votre voix à nouveau s'additionne à celui de jouir de l'arrivée du printemps ; il est en retard d'un mois, mais il est enfin là.

Est-ce que la patinoire du canal Rideau a entretemps fondu ?

Merci à vous et à Benoîte Groult de m'avoir ouvert les yeux sur une réalité que j'étais loin de saisir dans toute son ampleur : celle de la discrimination honteuse que les hommes continuent, hélas ! de maintenir à l'égard des femmes. J'ai lu Ainsi soit-elle ! tout d'un trait, ce qui m'a fait me coucher à trois heures du matin une nuit de la semaine dernière. Je n'en croyais pas mes yeux de lire toutes ces bêtises que commettent les hommes envers les femmes. Et je trouve que Groult a une fort belle plume, par-dessus le marché, ce qui ne gâte rien. Vous avez raison, c'est un livre très fort qu'elle a écrit là, Benoîte Groult. Voilà un essai dont la lecture devrait être obligatoire dans tous les cégeps.

C'est dans votre toute première épistole, sauf erreur, que vous m'appreniez que vous êtes enfant unique, et que votre père est mort il y a cinq ans. Vous m'apprenez maintenant qu'il y a également cinq ans, votre mère perdait l'usage de ses deux jambes. Ces deux drames sont-ils survenus au même moment ? Et votre mère, quelle sorte de moral affiche-t-elle cinq ans après ces événements ?

Je souhaite que vous réussissiez à devenir membre de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec. Et voyez comme je

suis égoïste... Je ne peux pas m'empêcher de faire le raisonnement suivant : si ma Tendresse devient membre de cette association, elle décrochera sans doute un emploi à temps plein ; or, si c'est le cas, ne risquerais-je pas, moi, de ne plus entendre sa voix aussi souvent ?

Le vrai nom de Mme Féline est Yvonne Tremblay. C'est effectivement parce qu'elle ressemble à une chatte qu'on la surnomme ainsi. Elle est bougrement bien conservée pour une femme de cinquante ans. Elle grimpe les escaliers avec une souplesse féline, justement. Son mari travaille pour Hydro-Québec, et il visite sans cesse les différents barrages ou chantiers de notre célèbre société d'État, de sorte qu'il n'est pas souvent chez lui. Mme Féline rechigne à l'idée de s'acheter une maison, comme il le lui propose. Elle prétend que son chat et son caniche se sentiraient dépayés... Il est vrai que leur logement est vaste, bien éclairé, et que les bruits de la circulation automobile ne l'atteignent pas. Leur fils de 25 ans, marié, habite Brossard. La cadette fréquente l'Université de Sherbrooke et demeure dans une résidence universitaire. Elle s'ennuie un peu de ses enfants, Mme Féline, je crois bien (et moins de son mari, ai-je pu comprendre), et me considère peu ou prou comme son propre fils.

Il vous arrive de rêver de moi, et plutôt en bien. Voilà une nouvelle qui flatte mon ego. Je vous sais gré, par ailleurs, d'avoir bien voulu me confier que vous vous sentez parfois hésitante et même fragile. Ça me rapproche encore davantage de vous.

J'aurais aimé avoir eu ne serait-ce qu'une parcelle de l'enfance qui fut la vôtre. Je vous emprunterais bien quelques écrevisses, quelques poignées de framboises, quelques colliers de pissenlit, une vache mâchouillant une gerbe de marguerites, un dragon tapi dans la cave...

Et votre adolescence ? Comment fut-elle ?

Je le sentais que je commettais un impair en vous faisant parvenir une photo de moi que vous n'aviez nullement sollicitée, mais je ne sais pas trop ce qui m'a poussé à le faire quand même... J'aime vos longs cheveux châtons qui sentent bon, votre nez droit comme votre caractère, vos yeux verts comme la mer émeraude, et vos lèvres ourlées couleur fraise des champs. - Tendre

CHAPITRE 10

Saint-Adrien-d'Irlande, 4 mai. Cher Tendre, vous me demandez si je vous trouve dingo. Il y a trois ou quatre semaines, je vous aurais sans doute répondu oui... Ha ! Ha ! Ha ! C'est-à-dire que j'aurais eu tendance à vous considérer comme trop prompt à dramatiser, à imaginer le pire, trop émotionnel... Mais je me rends compte, maintenant, que ces pensées sont ingrates. J'ai péché en pensée, comme disait monsieur le curé quand j'étais petite. Ha ! Ha ! Ha ! Vous me dites en somme que vous êtes très attaché à moi... Je serais bien folle de m'en offusquer. Je ne sais pas trop pourquoi je ne suis pas arrivée d'emblée à comprendre que vous avez beaucoup d'affection pour moi. J'ai mes contradictions, et c'est sans doute à cela, entre autres, que je pensais lorsque je vous ai demandé d'éviter de m'installer sur un piédestal. Je constate à présent qu'il est bon, qu'il est réconfortant de connaître quelqu'un tel que vous, sur qui on a le sentiment de pouvoir compter.

De temps à autre, n'est-ce pas, on a besoin de pouvoir s'appuyer contre une épaule amicale. Avec vous, j'apprends à relâcher mes défenses ; oui, c'est ça, j'apprends à baisser la garde, à me détendre, à ne plus être en représentation, car je me rends compte, je vous avoue, que je soigne plus au moins consciemment l'image que je projette sur les autres. J'aime bien à ce que les gens me voient toujours sous mon meilleur jour, un peu comme si, par exemple, je me souciais d'éviter de me montrer de côté à mon interlocuteur parce que mon profil me déplaît. À vous, j'ai fini par le comprendre, je peux laisser voir mon mauvais profil sans me sentir pour autant diminuée ; en un mot, avec vous, je peux être sereinement moi-même. J'en pousse un soupir de soulagement telle une comédienne derrière les rideaux qui viennent de se fermer pour l'entracte : elle a réussi à jouer convenablement son rôle, et sans avoir eu de trous de mémoire ; elle peut se détendre enfin, enlever son masque et redevenir elle-même avant d'affronter à nouveau le public tout à l'heure.

Cette correspondance que j'entretiens avec vous, vous le voyez, est une occasion d'apprendre à me connaître moi-même, et ça, c'est précieux. Vous pouvez donc constater que j'ai besoin de vous. Voilà qui devrait vous rassurer sur ma détermination à poursuivre notre échange épistolaire ; si je décroche un emploi à temps plein, ça ne m'empêchera pas de vous écrire régulièrement.

Cette fois, à Ottawa, je n'ai pas patiné sur le canal Rideau. La chaleur printanière avait commencé à emporter la glace de la patinoire.

*Si vous n'avez pas encore lu *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, et si vous acceptez d'y consacrer pas mal de temps - le livre comporte deux grosses briques -, vous en tireriez grand profit. Pas jeune, mais encore d'actualité, à mon avis, cet essai. L'auteure existentialiste dresse une grande fresque de la condition féminine à travers les époques. Je dirais que le livre *Ainsi soit-elle!* de Benoîte Groult, trouve son assise dans cet ouvrage.*

Il est exact que c'est lors de l'accident qui a coûté la vie à mon père que ma mère a eu les jambes brisées à jamais. Je vous raconterai les détails de cette histoire avant longtemps. Je préfère ne pas vous en parler maintenant. Ces événements ont beau remonter à cinq ans, il n'en demeure pas moins que cette tragédie me remue encore profondément chaque fois que je l'évoque. Je peux cependant vous dire que ma mère a fini par reprendre goût à la vie, et que son moral est plutôt bon.

J'ai eu une adolescence ni plus facile ni plus difficile que celle de bien d'autres jeunes filles, mais mon enfance a été si joyeuse que, en comparaison, mon adolescence me semble terne et même, déprimante à certains moments, en particulier à cause de ma relation conflictuelle avec mon père. Je me souviens d'avoir eu honte, et c'est encore un peu le cas maintenant, d'avoir éprouvé un sentiment de soulagement lorsqu'il est mort... Je n'ai jamais osé discuter de cela avec ma mère, mais je continue à me demander ce qu'elle a pu réellement ressentir, elle, quand son mari est décédé. Je sais toutefois qu'elle a beaucoup aimé mon père, et ce, pendant plusieurs années. L'intérêt que vous me portez m'oblige, et c'est heureux, à démêler les sentiments que j'éprouve pour ma mère, et je me dis que c'est un peu effarant de constater combien rarement il nous arrive, à ma mère et à moi, d'échanger nos pensées intimes. Sans en avoir l'air, un peu hypocritement, je dirais, nous avons convenu tacitement de ne pas nous immiscer l'une l'autre dans nos pensées respectives les plus secrètes. Le résultat est que je me demande aujourd'hui si ma mère n'est pas une étrangère pour moi. Je crois que la réciprocité n'est pas vraie, mais je me trompe peut-être.

Quelques fois, je me dis qu'il serait bon d'être une solitaire; je veux dire de pouvoir me sentir bien dans la solitude. Comme vous, non? Peut-être la solitude vous pèse-t-elle davantage que ce que j'en

ai compris... J'ai la prétention de vous connaître déjà pas mal, mais je me méprends peut-être encore une fois sur votre compte. En effet, si je ne connais pas ma propre mère... D'ailleurs, est-il réaliste de penser pouvoir vraiment connaître quelqu'un grâce à un simple échange épistolaire ? En revanche, la présence physique de l'autre permet-elle vraiment de mieux le connaître, ou bien est-ce le contraire ? On dit parfois de la parole qu'elle est un obstacle à la communication, qu'elle est un écran davantage qu'une ouverture ; on parlerait pour « ne pas dire », en somme. En serait-il de même pour la présence physique de deux personnes ? Le fait d'être près l'un de l'autre aurait-il pour conséquences de brouiller les messages qu'on s'envoie, de nous distraire de l'essentiel ?

Il me tarde de vous lire. - Tendresse.

CHAPITRE 11

Sherbrooke, 11 mai. Chère Tendresse, vous m'avez écrit là une épistole très touchante. Quand je vous ai lue, j'ai ressenti un impérieux besoin de vous prendre dans mes bras... J'ai encore assez de forces au fond de moi, vous savez, pour étreindre quelqu'un sur mon cœur... Il est des jours, cependant, pour être honnête, où j'ai peur de vous ; il en est d'autres où j'ai confiance en moi, et ces jours-là, je ne vous crains plus. Des fois, je me dis que je préfère une Tendresse sûre d'elle-même, alors que d'autres fois, j'ai le sentiment que ma dilection va pour une Tendresse qui doute... Des fois - et ça, c'est curieux puisque j'ai la passion des livres -, je voudrais laisser tomber ma chronique à La Tribune et travailler cinq jours par semaine comme aide-serveur ; des fois, je voudrais ne plus travailler au restaurant, et tenir une chronique quotidienne à La Tribune... Je veux être à la fois près de vous et loin de vous. Des fois, je me dis que notre relation épistolaire est mon salut, alors que d'autres fois, pardonnez-moi, je me dis que cette correspondance que j'entretiens avec vous - voyez comme c'est bizarre - sera ma perte... Tout autour de moi brille d'un autre éclat depuis que je vous connais ; et pourtant, parfois, je sens que je me possède de moins en moins, que je m'échappe à moi-même...

Je crois que j'ai besoin de changer d'air. De prendre du recul, de prendre du champ. J'ai fort mauvais appétit depuis une semaine. Ironiquement, mes migraines me sont revenues à peu près en même temps que l'arrivée du printemps. Vous voyez que ma présumée spontanéité, que ma transparence, comme vous dites, a parfois des ratés. Car je ne vous ai pas encore confié que je souffre de céphalées. J'avais un peu honte de vous l'avouer. C'est fou, mais c'est comme ça. L'idée que l'on puisse me prendre en flagrant délit de faiblesse ou de vulnérabilité m'insupporte. Je craignais de baisser dans votre estime si je vous révélais que je suis un grand consommateur d'aspirines et autres comprimés plus forts, ainsi que de marijuana. Il faut que vous sachiez, en effet, que je n'arrive pas à écrire mes chroniques sur les livres sans m'être préalablement mis en condition avec de la marie-jeanne... C'est en effet lorsque j'ai le crâne plein de brouillard que je suis le plus lucide... Ha ! Ha ! Ha ! Moi aussi, vous le constatez, j'ai tendance à soigner mon image. Je me fais de la mousse au sujet du « qu'en-dira-t-on » ; ou serait-ce plutôt du « qu'en dira-t-elle » ?

*Chère tendresse, vous êtes à la fois si près et si loin de moi !
Comme post-scriptum, une suggestion de lecture : Le libraire, un classique de Gérard Bessette. - Tendre.*

CHAPITRE 12

Saint-Adrien-d'Irlande, 19 mai. Ô mon cher Tendre ! Comme on aime tous deux à rendre compliquées des choses simples ! (Choses « simples », manière de parler). Ne vous en voulez point de ne pas m'avoir parlé plus tôt de vos migraines, de vos comprimés, de votre marie-jeanne. Ne vous avais-je pas moi-même recommandé dès le départ de ne pas tout me dire d'un seul souffle ? Il vaut mieux prendre le temps de bien digérer, de bien assimiler tout ce que l'on s'apprend l'un à l'autre... Vous me rendriez infiniment triste si vous cessiez de m'écrire, car moi aussi, j'aime entendre votre voix. Si celle-ci s'éteint, un vide apparaîtra autour de moi. Ressaisissez-vous, je vous prie, mon Tendre. - Tendresse.

CHAPITRE 13

Sherbrooke, 25 mai. Chère Tendresse, vous avez bien fait de me secouer les épaules. Je vais déjà mieux.

Connaissez-vous Victor Hugo ? Je veux dire, avez-vous beaucoup fréquenté cet auteur, prolifique s'il en est, et plus grand que nature ? Si vous sentez que vous le connaissez peu, et si vous voulez le connaître mieux, il y a un petit livre (modeste par le nombre de pages en comparaison avec le Deuxième sexe de la de Beauvoir) qu'il vous plaira de lire, je vous le certifie. Cet essai fut « commis » par un Québécois, il y a un certain temps déjà, et je le tiens pour l'un des livres qui m'ont donné le plus grand plaisir dans ma vie de lecteur. Je veux parler de Pour saluer Victor Hugo de Victor-Lévy Beaulieu. Croyez-moi, quand Victor salue Victor, ça produit un petit chef-d'œuvre.

Dans l'une de vos récentes épistoles, vous m'écrivez que vous êtes parfois tentée de croire « qu'il ferait bon d'être solitaire », et vous ajoutez : « comme vous ». Vous savez dorénavant, grâce à ma dernière babillarde, ce qu'il en est, dans mon cas, des « bienfaits » de la solitude... Mon mal de vivre s'évanouirait peut-être si j'arrivais à ne plus me retrancher derrière ma carapace d'être sensible. Mais pas facile d'en être sûr, d'autant plus que, règle générale, la solitude ne me pèse pas du tout. À moins qu'il s'agisse là d'une fausse impression...

Quoi qu'il en soit, les dernières lignes de votre ultime missive ont eu un grand effet sur moi. En m'affirmant que vous tenez véritablement à entendre encore ma voix, c'est un peu une bouée de sauvetage que vous m'avez lancée, à moi dont l'embarcation a chaviré. Par ailleurs, je ne suis pas sans m'apercevoir, vu l'état de dépendance dans lequel je me retrouve plus ou moins face à vous, que nos rapports risquent de souffrir de quelque déséquilibre. Notre relation serait plus... plus saine si j'étais aussi autonome que vous.

Bon, je me tais. J'en ai assez dit pour cette fois. Comme post-scriptum, une suggestion de lecture : Chronique du Plateau-Mont-Royal de Michel Tremblay. - Tendre.

CHAPITRE 14

Saint-Adrien-d'Irlande, 31 mai. Cher Tendre, vous avez peut-être oublié que je suis soupe au lait. Qu'est-ce qui vous a pris de vous imaginer qu'il y avait d'un côté : moi, être autonome qui ne souffrirait d'aucune « dépendance », et de l'autre, vous, être non autonome ? Mais enfin, mon Tendre ami, je croyais que vous m'aviez bien lue, puisque vous faites référence à ce que je vous ai écrit relativement au fait que si votre voix venait à s'éteindre, je ressentirais un grand vide autour de moi. Mais voilà que dans la phrase d'après, vous dites, pardonnez-moi, des sottises. Vous vous contredisez en affirmant que moi, en somme, je me suffirais à moi-même, que je n'aurais pas besoin de vous... La réalité, telle que moi je la vois, cher Tendre, c'est que nous avons tout simplement besoin l'un de l'autre. N'existe-t-il pas une sorte de dépendance, dans l'amitié, qui soit saine, positive ? Une dépendance qui soit nécessairement mutuelle ? Il me semble bien que oui. - Tendresse.

CHAPITRE 15

Saint-Adrien-d'Irlande, 18 juin. Mon ami Tendre, pourquoi n'avez-vous pas encore répondu à ma dernière lettre ? Vous ne m'avez pas habituée à me faire languir de la sorte. Je suis jalouse de votre patron au journal La Tribune puisqu'à lui, vous continuez de fournir une chronique hebdomadaire... Alors, c'est à mon tour de me demander si j'ai été trop rude avec vous dans ma dernière lettre. Si c'est le cas, je m'en excuse. Rassurez-moi, je vous en prie. Écrivez-moi, ne serait-ce que pour me dire que vous ne voulez plus m'écrire pour le moment, et que, je l'espère, ce n'est que partie remise. Je vous embrasse. - Tendre.

CHAPITRE 16

Sherbrooke, 24 juin. Ma chère amie Tendresse, ce n'est pas à vous de vous excuser, mais à moi. J'ai voulu changer d'air, et je suis allé passer trois semaines en Abitibi. Je n'ai pas de manières, je sais, j'aurais dû vous prévenir. Mais le fait est que je ne me suis pas averti moi-même... Quand je me suis couché, ce jour-là, soit celui où je vous ai posté ma dernière bafouillarde, je me suis souvenu de cette petite retraite dans le bois, au pays des mines d'or, au bord d'un petit lac très profond. Il y a là un gros bec rocheux qui s'avance au-dessus de l'eau. Il forme trois tremplins superposés en gradins, comme pour satisfaire toutes les catégories de plongeurs, qu'ils soient débutants, intermédiaires ou expérimentés. Il y a aussi là une hutte pourvue d'un lit, et de... moustiques, bien entendu.

Pour parer à des éventualités de ce genre, je veux dire pour les périodes où je ressens un irrépressible besoin de faire une fugue, j'ai toujours en réserve au moins deux chroniques fin prêtes pour La Tribune. Le jour précédant mon départ, j'en ai pondu une troisième en vitesse, et j'ai posté le tout à mon patron. Désolé encore une fois. Et j'ose vous dire le plaisir que ça m'a fait, en même temps que le remords que j'ai éprouvé, en découvrant, à mon retour, non pas une, mais deux épistoles de vous... À croire que le crime est payant. Ha ! Ha ! Ha ! Vous le constatez, ma retraite abitibienne m'a remis quelque peu d'aplomb.

Figurez-vous qu'avant de partir, j'ai eu le réflexe, à tout hasard, de balancer dans mon sac à dos le deuxième sexe de Simone, manière de parler ! Hi ! Hi ! Hi ! Bien m'en prit, car si je n'ai pas ouvert le livre au cours des deux premières semaines, le goût de le lire m'est venu au cours de la dernière. J'ai alors passé des heures passionnantes en compagnie de la de Beauvoir. Elle a fait ses devoirs, la Simone, il n'y a pas à dire. Un ouvrage qu'elle a confectionné avec une patience de bénédictine. Elle a dû passer des heures et des heures durant une, deux ou trois années à consulter des tas et des tas de bouquins et de revues ; il faut se rappeler que c'était avant l'invention de l'Internet.

N'est-ce pas que c'est un objet merveilleux qu'un livre ? C'est en effet bien souvent le condensé d'une somme de travail extraordinaire qu'on nous offre sur un plateau d'argent, pour ainsi dire. Et moi, je n'ai plus qu'à m'en repaître peinairement, qu'à le déguster, bour-

geoisement acagnardé dans un moelleux fauteuil. Je me gave de toutes ces richesses et de toute cette nourriture céleste que d'autres ont pris la peine d'aller recueillir aux quatre coins du monde (je n'aborderai pas ici la question de la cherté des livres neufs afin de ne point ternir le lyrisme de ma thèse... Hi ! Hi ! Hi !).

Dites-moi que vous me pardonnez, amie Tendresse. Bonne fête nationale. Comme post-scriptum, une suggestion de lecture : Salammô de Gustave Flaubert. - Votre Tendre.

PARTIE III

CHAPITRE 17

Saint-Adrien-d'Irlande, 28 juin. Mon cher Tendre, vous voilà enfin ! Je ne vous cacherai pas que je vous en ai voulu, mais je suis si heureuse de vous savoir là, là et de bon poil, que je vous pardonne. Je me suis remémoré ces paroles que vous m'avez dites la fois que j'avais mis du temps à répondre à votre lettre, et c'est à mon tour de vous confier que « c'est fou le nombre de pensées inquiètes qui me sont venues à l'esprit pendant ces longs jours d'attente ». On est quitte.

Jusqu'à ce jour, pas une de vos chroniques à La Tribune ne m'a ennuyée, vous savez. Je vais tenter de mettre la main sur ce Périple d'Arnold Mandel, dont vous avez si bien parlé dans votre avant-dernière chronique. Vous l'avez bien expliqué : le lecteur reçoit de l'auteur une nourriture substantielle qu'il n'aurait pas eu le temps ni l'énergie d'aller quérir lui-même ; or, moi, je n'ai plus de soucis à me faire quant au choix de mes lectures. Chaque semaine, grâce à votre chronique, je reçois comme un cadeau des suggestions de livres tous plus intéressants les uns que les autres. Et vous avez bien raison de ne vous intéresser qu'aux ouvrages qui vous ont plu. Mieux vaut concentrer ses énergies à faire connaître en priorité, il me semble, les romans ou les essais de qualité (je sais bien qu'un livre qui vous a déplu peut plaire à quelqu'un d'autre ; je dis à mon tour que je laisse cette question entre parenthèses. « Ça risquerait d'affaiblir ma thèse » Hi ! Hi ! Hi !).

Ah ! J'allais oublier : j'ai lu le livre de Victor-Lévy Beaulieu, Pour saluer Victor Hugo. J'en sors un peu honteuse d'avoir accordé si peu d'importance à ce grand monsieur Hugo. Et c'est un rusé que ce VLB. Sans s'embarrasser d'un ordre chronologique, il réussit à faire le tour de son personnage d'une main tellement sûre ! Et c'est manifestement parce que monsieur Beaulieu possède, comme on dit, son sujet. Il le possède, est possédé par lui, et la lectrice sort de sa lecture possédée à son tour.

Vous m'avez souhaité bonne fête nationale. Je n'ai pas envie, ici, de m'embarquer longuement dans notre chère « question nationale ». Mais j'aimerais néanmoins vous dire ceci : je vous ai parlé, il

y a peu, d'un type positif de dépendance dans l'amitié. N'êtes-vous pas d'accord avec moi pour considérer que le type de dépendance dans laquelle se complait notre presque-pays n'a rien de positif? (Excusez-moi d'avoir l'air de vouloir orienter votre réponse...)

C'est l'été. C'est une saison qui pourrait nous rapprocher, il me semble.

P.-S.- Je prends bien note de toutes les suggestions de lecture que vous me faites dans vos post-scriptum. - Votre Tendresse.

CHAPITRE 18

Sherbrooke, 5 juillet. Amie Tendresse, vous êtes bien bonne ; non seulement de me pardonner, mais encore, d'être heureuse de me savoir là. Je crois que je ne vous mérite pas.

Si ce n'est pas déjà fait, vous pourriez lire Les grands-pères de ce même VLB. Un livre qui ne laisse pas indifférent.

Je n'aurais pas dû vous souhaiter bonne fête nationale. Je n'arrive pas moi-même à m'intéresser à la « question nationale » québécoise. Je suis un type blasé, on pourrait dire.

C'est l'été, oui, mais je ne vois pas la différence d'avec la saison d'avant. J'ai des migraines, et il pleut sur mon cœur, comme disait l'autre. Comme post-scriptum, une autre suggestion de lecture : Le Torrent d'Anne Hébert. - Tendre.

CHAPITRE 19

Saint-Adrien-d'Irlande, 10 juillet. Ami Tendre, vous m'avez privée de ma chronique préférée à La Tribune. Avez-vous été malade ?

Et pourquoi, mon ami, revenez-vous là-dessus ? Je veux dire, sur cette folle idée que vous ne me méritez pas ? Je croyais que cette question était réglée. Je vais finir par croire que vous vous répétez cela comme un mantra dans le but de vous convaincre vous-même...

Hier, pendant que je cueillais des fraises des champs, j'ai pensé qu'il aurait été bon de vous voir à mes côtés. Avez-vous cueilli souvent des fraises des champs dans votre vie ?

J'espère pouvoir vous lire doublement bientôt : à La Tribune et dans votre lettre. - Tendresse.

CHAPITRE 20

Sherbrooke, 20 juillet. Ma belle Tendresse, c'est simplement par souci de franchise que je suis revenu « là-dessus » (je ne vous mérite pas). Mais j'ai le cerveau enfumé, et je ne sais plus... Mes papilles gustatives ne différencient plus un aliment d'un autre, ni même un bon livre d'un mauvais... Il y a deux semaines, ou un peu plus, pour la première fois, je n'ai pas réussi à pondre ma chronique à temps. Elle a paru la semaine d'après, et vous l'avez sans doute lue. Mais je n'ai plus de chroniques en réserve, et je n'arrive plus à en écrire... Le soleil brille, mais il fait tempête dedans ma tête.

J'aimerais m'étendre à côté de vous dans un champ de fraises. En tant que post-scriptum, comme à mon habitude, une suggestion de lecture : Chants de Maldoror de Lautréamont (si vous avez le cœur bien accroché). - Tendre.

CHAPITRE 21

Saint-Adrien-d'Irlande, 25 juillet. Mon Tendre ami, donnez-moi la main. Marchons côte à côte le long du ruisseau de mon enfance. Voyez comme il s'agrandit, ici, tout à coup, jusqu'à former une piscine naturelle, où l'eau est limpide et fraîche. Elle nous convient à nous deux : à moi qui aime les piscines, et à vous qui aimez les eaux naturelles. Mais abstenez-vous d'y plonger, car elle est peu profonde. Continuons notre marche en direction du bois. Oh ! Regardez ces restes de racines... Jadis, un grand orme se dressait ici, m'a raconté ma mère. Et ne trouvez-vous pas qu'il fait plus frais, ici ? On dirait que l'ombre de l'orme est toujours là, comme si on se trouvait sous une ramure fantôme. Et là, voyez comme le ruisseau s'est creusé une étroite gorge. Il serait facile d'y obstruer le passage de l'eau. Vous auriez alors un bassin d'eau assez profond pour plonger. Nous marchons là où j'ai marché l'hiver dernier, vous vous souvenez ? Je vous avais écrit que j'avais longé un petit cours d'eau jusqu'au bois. C'était ici. Pénétrons dans le bois. Quelle paix il règne sous cet enchevêtrement de ramures, n'est-ce pas ?

J'aime cette forêt aux essences si variées, où se mélangent sans vergogne feuillus et conifères. Ramassons quelques cocottes ; c'est ainsi qu'on appelait les pommes de pin quand j'étais petite. C'est joliment fait, ces cônes-là, hein ? La nature est artiste. Oh ! On vient de faire déguerpir un lièvre, vous avez vu ? Il y a aussi des perdrix, ici, vous savez ? Avez-vous déjà, par inadvertance, fait lever une perdrix dans un sous-bois ? Ce formidable bruit d'ailes qu'elle fait résonne alors comme une explosion, et vous pétrifie ! Arrêtons-nous ici, vous voulez bien ? Mes jambes crient repos. Cette mousse fournie et drue, une vraie moquette. Étendez-vous tout auprès de moi et donnez-moi votre main... Comme on est bien ! Écoutez ! Vous comprenez ce que chante cet oiseau ? Non ? Je sais, moi. Il chante : « La soupe est prête prête prête prête prête prête... » Ah ! vous riez. J'étais certaine que vous ne me croiriez pas. Ha ! Ha ! Ha ! Mais je suis bavarde comme une pie ! Bon, je me tais. Sommeillons un peu. - Tendresse.

CHAPITRE 22

Saint-Adrien-d'Irlande, 8 août. Ami Tendre, ne me laissez pas seule comme ça, je vous en prie. Je peux comprendre que vous n'ayez pas trop envie d'écrire, mais faites-moi signe, tout de même ; c'est tout ce que je vous demande, un simple petit signe. Juste pour que je sache que... que vous êtes là. - Votre amie, Tendresse.

CHAPITRE 23

Sherbrooke. 15 août. Chère fidèle Tendresse ; oui, je suis là, comme vous le voyez. Et si vous saviez comme je suis content que vous, vous soyez toujours là ! Je vous demande encore une fois de bien vouloir m'excuser. Je me sens beaucoup mieux, maintenant. Je me suis reposé.

Vous avez peut-être remarqué ma nouvelle adresse au coin de l'enveloppe. Eh oui, j'ai déménagé ! (Je vais récrire mon adresse à la fin de ma lettre pour être sûr que vous l'ayez bel et bien ; on ne sait jamais, l'enveloppe pourrait vous arriver maculée, et, comme par un fait exprès, juste au coin de l'enveloppe où j'ai écrit mes nouvelles coordonnées). Un peu sur un coup de tête, ce déménagement. Pour le meilleur ou pour le pire. Mon nouvel appartement est aussi grand (lire : aussi petit) que l'ancien, et il me coûte moins cher ; je vais ainsi me priver de toutes les prévenances de Mme Féline (parfois, elle en mettait trop, pour dire vrai), et j'ai bafouillé un peu en voulant justifier auprès d'elle ma décision de quitter son immeuble. J'avais besoin de changer de décor (j'espère que je n'aurai pas changé un vingt-cinq cents pour un trente sous). Le premier appartement disponible que j'ai visité, eh bien, ça a été le bon. Je l'ai pris sur-le-champ.

Cet aménagement dans un nouveau logis n'explique pas à lui seul, évidemment, mon long silence. Figurez-vous donc que j'ai fait un faux pas dans l'escalier, alors que j'y hissais un petit bureau. Du coup, je me suis luxé l'épaule droite et me suis blessé à la main (aussi à la droite). Paradoxalement, c'est cet accident qui est la cause de ce que j'appelle ma petite renaissance. Je m'explique : j'ai dû me rendre au service d'urgence de l'hôpital. Là, je suis tombé sur une infirmière bonne vivante, aussi habile que Mme Féline dans l'art de soutirer des confidences à ses interlocuteurs (elle a découvert que j'étais l'auteur des chroniques sur les livres à La Tribune, et m'a appris, du même souffle, qu'elles lui plaisaient). Elle a eu vite fait de comprendre que j'étais plus amoché au moral qu'au physique ; aussi, a-t-elle eu l'intelligence de me remémorer l'existence de l'abbaye bénédictine de Saint-Benoît-du-Lac, en Estrie. J'y suis allé, figurez-vous, et j'y ai fait ce qui ressemble à une cure de silence, et de la méditation. C'est ce qui explique que je me sente renaître.

Continuez-vous de profiter de l'été, Tendresse? Je me souviens que le comité des loisirs de Saint-Adrien-d'Irlande devait aménager un terrain de ballon-volant, dans le village; est-ce chose faite? Votre travail de traductrice à la pige vous convient-il toujours? Comment va votre mère? Je vous embrasse. - Tendrement.

CHAPITRE 24

Saint-Adrien-d'Irlande, 19 août. Cher Tendre ami, votre lettre m'est enfin parvenue ! Et comme c'est beau de vous voir tout gaillard ! Ne soyez pas surpris si un jour je vous apprends que je suis allée à mon tour me rapiécer le moral à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. Il m'arrive, à moi aussi, de ressentir le besoin de faire ce genre de retraite.

Ainsi donc, vous vous êtes bêtement blessé au cours de votre déménagement. Si au moins ç'a avait été à votre bras et votre main gauches. Votre main est-elle blessée gravement ? De toute évidence, vous n'arriviez pas à écrire normalement au moment de rédiger cette lettre, car je ne reconnais qu'à demi votre écriture. Que vous a dit le médecin ? Que votre main et votre épaule vont rapidement guérir, j'espère.

Donc, vous êtes maintenant installé dans un nouveau logement. Il est vrai qu'un changement de décor influe sur le moral. Est-ce dans un quartier tranquille ? Et vos voisins ? Au fait, avez-vous dû louer un camion pour déménager vos pénates ? Je suis certaine que votre départ a fait beaucoup de peine à Mme Féline. Je parie d'ailleurs qu'elle va vous manquer.

C'est tout à votre honneur de vous être souvenu de l'intention du comité des loisirs de Saint-Adrien-d'Irlande d'aménager un terrain de ballon-volant. L'affaire est faite depuis deux semaines, en effet. J'ai pu jouer quatre ou cinq fois, déjà. C'est à deux pas de notre maison. Et c'est grâce à la pratique de ce sport que j'ai réussi à vous oublier un peu ; j'étais inquiète et pensais à vous jour et nuit.

Cet été, mon travail de traductrice à la pige m'occupe plus que je ne l'aurais cru. Je reçois des textes à traduire assez régulièrement ; de trois sources différentes. Si j'étais assurée d'en recevoir autant toute l'année durant, je cesserais de lorgner du côté d'un éventuel emploi permanent.

Ma mère va bien. Elle profite du beau temps, et va souvent dehors. Elle prend grand plaisir à suivre mes parties de ballon-volant. Je vous embrasse. - Tendresse.

CHAPITRE 25

Sherbrooke, 24 août. Ma bonne Tendresse, je suis content que votre mère aille bien, et que vous soyez satisfaite de votre travail de traductrice à la pige.

Je n'ai pour ainsi dire jamais joué au ballon-volant, moi. J'aimerais vous voir jouer, entre autres raisons pour observer quel air vous arborez quand vous m'oubliez. Hi ! Hi ! Hi !

Heureusement, mes voisins ont l'air discrets. J'habite l'étage unique d'une maison à logements dont le rez-de-chaussée est occupé par les propriétaires ; leurs enfants sont grands et ont quitté le nid familial. L'étage est divisé en quatre logements, respectivement occupés par un veuf, un jeune couple, un étudiant et votre serviteur. Le terrain de la maison n'est pas isolé des rues avoisinantes par un rideau d'arbres et de haies comme c'était le cas à mon ancien immeuble ; en revanche, ici, la circulation automobile est peu dense. C'est mon patron à La Tribune, voyez-vous, qui m'a aidé à transporter toutes mes possessions matérielles ici. Mon nouveau quartier n'est pas loin de l'autre, et comme j'ai peu de meubles, deux voyages en voiture familiale ont suffi pour accomplir le travail.

Le médecin m'a assuré que mon épaule redeviendra telle qu'elle était avant l'accident (je dois cependant faire mon deuil de tout projet d'aller plonger et nager dans des rivières cet été). Les doigts de ma main devraient bientôt retrouver toute leur souplesse, sauf l'index qui risque de garder une certaine raideur pour un bon bout de temps, ce qui m'agace un peu, évidemment, parce que ça m'empêche d'écrire à mon aise. J'ai promis à Mme Féline d'aller la voir de temps en temps, et la preuve que je me porte bien, c'est que j'y vais justement cet après-midi, et que je m'y rends avec un réel plaisir. - Votre nouveau Tendre.

CHAPITRE 26

Saint-Adrien-d'Irlande, 29 août. Cher nouveau Tendre, il me plairait assez d'être à vos côtés ces temps-ci.

Vous êtes empêché de plonger pour un bon moment dans vos rivières secrètes, me racontez-vous ? Eh bien, à la bonne heure ! Vous savez que je me sens un peu inquiète quand je vous sais parti risquer vos os dans quelques sombres et traîtresses eaux coulant dans des endroits sauvages et inhabités. Ma mère vous demanderait probablement : « Mais pourquoi donc se donner de la misère comme ça ? »

La dernière fois, j'ai oublié de m'enquérir de ce qu'il advient de vos emplois. Et, dites-moi, ami Tendre, quand pourrais-je relire une chronique de vous dans La Tribune ? (Vous n'y avez assurément pas songé, mais vous êtes en train de me faire faire d'inutiles dépenses. J'achète en effet La Tribune expressément pour vous lire, mais votre chronique n'y est plus ! Ha ! Ha ! Ha !) Vous n'êtes probablement pas en mesure de travailler à votre restaurant, et, si c'est le cas, les sous vont finir par vous manquer.

Vous faites bien de revoir Mme Féline de temps en temps. Je suis contente pour elle. À bientôt. - Votre amie Tendresse.

CHAPITRE 27

Sherbrooke, 4 septembre. Amie Tendresse, la nuit dernière, j'ai rêvé que tous deux nous chaussons des bottes de sept lieues, et que nous faisons le tour du monde ensemble. Quand je me suis réveillé, j'ai allongé le bras pour caresser la soie de vos longs cheveux châ-tains, j'ai fait le geste de glisser mon doigt sur l'ourlet de vos lèvres gonflées de désir, puis j'ai fixé mon regard sur vos paupières dans l'espoir que vous les soulèveriez pour me permettre d'apercevoir vos beaux yeux verts...

À quelques reprises, déjà, j'ai pensé vous parler d'un souhait mien qui m'habite depuis très longtemps, mais chaque fois, je me suis retenu, comme si je craignais que d'en parler trop tôt pût empêcher qu'il ne se concrétise un jour. J'ai beaucoup pensé à cela à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, et maintenant ma décision est prise. Je me lance dans l'excitante aventure de l'écriture d'un roman ! Suis-je assez téméraire ? Je laisse donc mon emploi de chroniqueur à La Tribune. Mon patron, ou plutôt, mon « ex-patron », me dit que ça le désole beaucoup, mais en même temps, il m'encourage sincèrement à mener à terme ce projet dans lequel je veux m'investir. J'ai de la chance de connaître ce bonhomme. Il a ses entrées à une maison d'édition et m'assure que mon manuscrit y sera lu avec beaucoup d'attention, et que, si la qualité y est, il y sera vraisemblablement publié. Alors, mon Tendre, que je me suis dit, bosse dur et livre la marchandise ! Relativement à mon boulot au restaurant, eh bien, dès que mon épaule sera guérie, je vais reprendre le collier. Le gérant m'a assuré qu'on me redonnerait ma place dès que je serai rétabli ; c'est chouette de sa part. Alternier un exercice physique et un exercice intellectuel me plairait assez. Je vous embrasse bien fort. - Votre Tendre ami.

CHAPITRE 28

Saint-Adrien-d'Irlande, 9 septembre. Mon Tendre ami, comme vous faites beau à voir ces temps-ci ! Et quelle bonne décision vous avez prise de vous lancer dans l'écriture d'un roman ! Je vous trouve courageux, car il me semble qu'il faut du cœur pour se risquer dans un dessein pareil. Je devine les heures et les heures de travail et de réflexion en solitaire, les énergies et les doutes que ça peut exiger. C'est qu'un tel projet ne peut pas se réaliser en criant lapin. Il faut y mettre du temps, beaucoup de temps, n'est-ce pas ? Et ça prend du souffle, c'est un voyage au long cours. J'espère que vous m'accepterez comme passagère, mon Tendre capitaine, sur votre bateau battant neuf. Je saurai me faire discrète, tout en gardant les yeux bien ouverts afin de contempler les rivages que vous longerez, les îles que vous aborderez, les mers que vous traverserez. Et si, par déveine, des pirates à mine patibulaire, à jambe de bois, à perroquet sur l'épaule et à bandeau noir sur un œil vous attaquaient, eh bien, je vous aiderai de mon sabre effilé à les couper en deux de pied en cap ! Hi ! Hi ! Hi ! Comme je suis veuve de vos chroniques à La Tribune, il faut me consoler en me laissant monter sur le bateau de votre succès. - Tendresse, votre passagère (permanente).

CHAPITRE 29

Sherbrooke, 15 septembre. Chère Tendresse passagère et permanente, à lire votre dernière lettre, on est en droit de se demander si le roman dont il est question ne devrait pas être écrit par vous plutôt que par moi !

J'ai décidé de dresser un plan aussi détaillé que possible avant de commencer la rédaction de mon roman. Je suis trop peu sûr de mes moyens pour lancer ma barque dans des eaux non balisées. Je pourrais vous tenir au courant du progrès de la rédaction de mon histoire, oui, si vous y tenez. D'ailleurs, vos commentaires ne pourront que m'être utiles, voire précieux. Si j'avais une écriture bien lisible lorsque j'écris pour moi, je pourrais vous envoyer de temps à autre la photocopie d'un échantillon de ce que j'aurai réussi à pondre (quand j'écris une lettre, j'adopte mon écriture du dimanche, mais quand j'écris pour moi, j'ai une écriture de semaine plutôt indéchiffrable par quelqu'un d'autre que moi ; mon plan, encore inachevé, en est un bon exemple. Vous n'arriveriez pas à en décrypter la moitié ; que dis-je, le quart. Bien sûr, j'ai un ordinateur et une imprimante dont je me servais pour mes chroniques à La Tribune. Mais j'ai toujours fait mon premier jet à la main. Je n'arrive pas à composer mon ouvrage directement au clavier de mon ordinateur ; de toute manière, pour le moment, ça me serait laborieux d'écrire à un clavier, à cause de mon index encore trop raide. Je crois que j'ai tort de vous parler de mon roman comme si j'étais sûr d'avoir de l'inspiration à volonté. Il y a risque que je vende la peau de l'ours avant que de l'avoir occis.

Entendez-vous les sanglots longs des violons de l'automne ? Mijotez-vous quelque projet de voyage ? Avez-vous lu Les souffrances du jeune Werther de Goethe ? Mine de rien, cette histoire vous envoie. - Tendre.

CHAPITRE 30

Saint-Adrien-d'Irlande, 21 septembre. Cher Tendre, j'entends effectivement les sanglots longs des violons de l'automne (je n'étais pas sûre de quel poème et de quel auteur il s'agissait ; à la bibliothèque, j'ai découvert qu'il a été écrit par Verlaine, et que ça vient de Romances sans paroles : « Les sanglots longs des violons de l'automne Blessent mon cœur d'une langueur monotone Quelle est cette langueur Qui pénètre dans mon cœur ? » J'ai le cafard, ces jours-ci, mon cher Tendre. Ma mère n'est pas de très bonne humeur, elle non plus (quand elle était jeune, elle aimait faire de longues marches, précisément à la saison des feuilles mortes. Je me demande si elle ne pense pas à ça, ces temps-ci ? Vous voyez qu'on ne se parle pas plus qu'il ne le faut, elle et moi. Pourtant, pour le savoir, je n'aurais qu'à lui poser la question... Mais je n'aime pas aborder un sujet qui la ramène à son accident.

Je me disais, en lisant votre lettre, que je ne détesterais pas m'asseoir auprès de vous, juste pour vous regarder écrire votre roman... Ou encore, je me vois assise sur le pont du navire et lire les pages de votre ouvrage au fur et à mesure que vous les écrivez, vous, le capitaine en quartier libre ; vous faites une pause de temps à autre, vous venez déguster une tisane avec moi, et vous écoutez attentivement mes commentaires sur ce que je viens de lire...

Mon ami Tendre, qu'allons-nous faire de nous deux ? Est-il sage de poursuivre « à distance » notre voyage en tandem ?

J'ai peu de textes à traduire, ces temps-ci ; heureusement, car je n'ai pas le cœur à l'ouvrage.

Avez-vous commencé à rédiger le premier chapitre de votre histoire ? En sera-ce une d'amour ? Je vous embrasse fort. - Votre Tendresse.

CHAPITRE 31

Sherbrooke, 27 septembre. Ma bien-aimée Tendresse, comme vous le constatez en jetant un coup d'œil sur le texte ci-joint, j'ai réussi à taper les premiers paragraphes de ce qui, je l'espère, deviendra un véritable roman. Le travail a été moins pénible que je ne le craignais, une fois écrites les premières lignes. Bonne lecture (j'espère), et suite au prochain numéro (re-j'espère). Votre Tendre.

LE CLOCHARD MARXISTE QUI SE PRENAIT POUR UN CRABE - OÙ ÉTAIT-CE UN CRABE QUI SE PRENAIT POUR UN CLOCHARD MARXISTE ?

Le clochard marxiste s'engagea dans l'escalier, moitié à reculons et moitié de côté. Il s'empêtra dans le pan mille fois ravaudé de son céleste manteau, tomba cul par-dessus tête, puis déboula jusqu'en bas. Dans la culbute, une bonne partie de ses effets personnels s'échappèrent des deux grandes poches marsupiales de son grand vêtement râpé, puis derrière lui dégringolèrent et s'épandirent sur les degrés les uns, sur le sol les autres. Grommelant, il se mit en frais de recueillir ses précieux biens : un téléphone noir à cadran, une sucette à la fraise, un mélodica, un lance-pierres, un dessous féminin, une énorme clé des champs, un parapluie de Cherbourg, un jeu de petites clés polyglottes (anglaise, française, hollandaise, arabe...), une brosse à dents, une boule de cristal, dans laquelle on peut voir des flocons de neige tomber au ralenti sur des montagnes suisses, un gros réveille-matin, un tire-bouchon, une araignée de mer en plastique, un bout de chandelle, un bout de ficelle, un mini-panier de crabes...

Il s'arrêta un moment, puis se mit à considérer d'un œil songeur tous ces objets hétéroclites qui lui restaient encore à récupérer. Avait-il vraiment besoin de tout cela ? On en emporte toujours trop en voyage ; du reste, n'avait-il pas décidé de n'emporter avec lui qu'un paquetage minimal ? Sa chute dans l'escalier n'avait peut-être pas été un succès total (comme disait l'Oskar, qui ne voulait pas grandir, dans le film : Le Tambour), mais pour lui, elle représentait un signe du destin. Il engloba dans son regard l'ensemble de son avoir morcelé, puis se concentra sur le seul objet, qui tout bien pesé, lui tenait vraiment à cœur : sa carte routière flambant neuve de l'Égypte, qu'il enfourna

prestement dans l'une de ses poches. Il se releva, vérifia qu'il avait bien récupéré ses clés, et secoua les pans de son manteau pour en faire tomber la céleste poussière qui y adhéraït. En cinq enjambées, il atteignit ensuite la porte, qu'il poussa résolument, et se retrouva sur le trottoir.

CHAPITRE 32

Saint-Adrien-d'Irlande, 3 octobre. Chère Tendre, en lisant les premières lignes de votre histoire, j'ai été désarçonnée. Je m'attendais, il est vrai, à une histoire plus... conventionnelle. Mais, bon signe pour vous, je suis curieuse de lire la suite, et de recevoir le prochain numéro. - Votre Tendresse.

CHAPITRE 33

Sherbrooke, 14 octobre. Bonjour, Tendresse, j'espère que vous n'avez pas d'objection à ce que, provisoirement, je vous envoie ma lettre dactylographiée sur les mêmes feuilles contenant des échantillons de mon roman.

Le clochard marxiste avança de biais sur le trottoir. Une fois à la hauteur de la fourgonnette japonaise bleue, il alla se planter devant la portière du côté du chauffeur. Il enfouit une main dans l'une de ses poches marsupiales, puis exhiba son jeu de clés polyglottes. Il tenta ensuite vainement d'insérer tour à tour dans la serrure de la portière sa clé anglaise, sa clé française, sa clé hollandaise, sa clé arabe... Exaspéré, il farfouilla à nouveau dans sa poche, puis en exhuma un maillet de métal ; mais avant de fracasser la vitre, à tout hasard il mit la main sur la poignée de la portière, puis tira. Celle-ci s'ouvrit gracieusement. La mine réjouie, il se hissa sur le siège du conducteur. Il ne trouva pas le volant à son goût, le jugeant trop gros. Il l'enleva, tout simplement, le posa sur le siège du passager, et de sa poche, extirpa son volant passe-partout, rétractable, qu'il installa à la place de l'original. Satisfait, il reprit son jeu de clés ; il mit un bon moment avant de trouver la japonaise. Au moment de l'insérer dans le démarreur, il constata que l'orifice était déjà occupé par une clé. À la bonne heure ! Il la tourna, et le moteur obéit aussitôt. Et fouette, cocher !

L'autoroute déroulait bien rectiligne devant lui son ruban gris-bleu chauffé à blanc par un implacable soleil. À intervalles irréguliers, il apercevait sur l'asphalte de grandes plaques mouillées, mais son véhicule avait beau avaler kilomètre sur kilomètre de route, ses roues continuaient de rouler sur une surface aussi sèche que l'archisèche chemise de l'archiduchesse. Des mirages. Il se réjouissait que la fourgonnette fût équipée d'un système de climatisation. Il alluma la radio, puis joignit d'emblée sa voix à celle du chanteur...

... et son petit prince
Sont venus chez moi
Pour me serrer la pince...

Il considéra ses propres pinces qui tenaient le volant. Distrait, il avait oublié de les remiser et de remettre ses mains... Il remédia à la chose sur-le-champ, sans ralentir l'allure de son bolide.

... puisque c'est comme ça
Nous reviendrons jeudi.
Jeudi matin, le roi...

Il vit un premier panneau affichant le nom de la place où il s'était convaincu qu'il valait la peine de s'arrêter avant d'entreprendre son premier voyage outre-mer :

GROTTE DE SAINT-ADRIEN-D'IRLANDE : 200 km

Il était dans la bonne direction.

... nous reviendrons samedi.
Samedi matin le roi
Sa femme et son petit prince...

Il venait de dépasser le panneau indiquant GROTTE... : 100 km quand il décida de s'arrêter au premier restaurant qu'il verrait annoncé sur le bord de l'autoroute.

... Le petit prince à dit :
Puisque c'est comme ça
Nous reviendrons lundi.

Il gara sa voiture à côté d'un camion-remorque en face du restaurant. Il troqua ses mains contre ses pinces, car il se sentait un peu gauche avec ses mains quand il était dans le monde.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il à la serveuse.

Il souriait *a mari usque ad mare* (de la mer jusqu'à la mer ; en parlant du Canada : d'un océan à l'autre soit l'océan Atlantique et l'océan Pacifique), fier, on aurait dit, de montrer ses dents blanches parfaitement alignées. La serveuse portait un décolleté dont la profondeur était inversement proportionnelle à l'ampleur de son sourire.

– Appelez-moi madame, si vous voulez bien, suggéra-t-elle sèchement en lui remettant la carte du menu en même temps qu'elle déposait un verre d'eau sur la table. *Mademoiselle*, ça fait démodé, si vous voulez mon avis.

Elle fit quelques pas en direction du comptoir, puis se retourna pour ajouter, d'un air entendu :

– Et puis, je suis féministe.

– Excusez-moi, mademoi... madame. Pourriez-vous m'apporter tout de suite un bol ?

– Un bol ? Bol comme dans bol ?

La serveuse avait cessé de mâcher sa gomme, et ses sourcils se contractaient en points d'interrogation accidentés.

– Un bol de quoi ? insista-t-elle.

– Un bol vide. Et un autre verre d'eau, s'il vous plaît.

– Un bol vide, reprit la dame en écho. Vos désirs sont des *désordres*.

Il n'y avait pas l'air conditionné dans le restaurant. Il y avait en revanche des ventilateurs au plafond, ce qui ne manqua pas d'étonner le clochard céleste, car la chose était fort rare au pays. Les pales brassaient un air chaud chargé d'effluves aux parfums discordants. Il commençait déjà à transpirer. Il n'avait pas l'habitude de se départir de son inséparable manteau céleste toutes saisons, mais à la vue du bedonnant et néanmoins costaud chauffeur de camion, assis à deux tables de lui, à pince gauche, qui bâfrait en camisole, il décida de l'imiter. Il rangea d'abord son chapeau mou dans l'une de ses poches, puis se dévêtit. Comme il ne portait pas de chemise, il se retrouva lui aussi en gilet de corps blanc.

L'ayant regardé faire, le camionneur barbu lui adressa un large sourire d'intelligence en levant le bras devant lui à hauteur des yeux, les doigts repliés et le pouce en l'air. Ça voulait manifestement dire : « *Bien fait, mon frère !* » Des gouttes rouges s'échappèrent de la barbe du routier au physique de lutteur de foire, et tombèrent dans sa soupe. Du coup, le clochard marxiste se sentit obligé de lui adresser quelque signe amical de bon voisinage. Il pensa lever le pouce en l'air à son tour, mais se souvint qu'il avait rangé ses mains dans ses poches. Aussi se contenta-t-il de lui retourner un prudent sourire, accompagné d'un léger mouvement de tête affirmatif. L'autre s'en contenta manifestement fort bien, et renoua sereinement avec l'absorption de sa *sousoupe*.

–Merci, madem... madame.

Le clochard marxiste versa le nouveau verre d'eau dans le bol que la serveuse venait de lui apporter et tira de sa poche une mini-boîte en fer blanc, de laquelle il extirpa adroitement une pastille qu'il jeta machinalement dans l'eau. Toujours avec sa pince, il décrocha aisément ses deux dentiers de ses mâchoires, et les immergea dare-dare dans l'eau devenue verte. D'autres camionneurs s'amènèrent au restaurant, et choisirent de s'attabler dans un angle tout en croisées. Cloche Marx se concentra enfin sur le menu. Il tiqua un peu en constatant que les crustacés étaient la spécialité de la maison. Ses traits composèrent une furtive moue de dédain, puis il opta judicieusement pour un classique spaghetti à la viande.

–Comme boisson ? s'enquit la serveuse.

–Un verre de vin rouge, s'il vous plaît.

La dame affichait un visage fané, malgré qu'elle fût manifestement encore plutôt jeune. Le fard rose sur les joues, additionné au rouge violacé sur les lèvres épaisses délimitant une bouche démesurément grande, lui donnait un air pathétique de clown déchu. Cette grande bouche remémora vaguement au clochard marxiste une historiette de grenouilles. De grenouilles ou de sœurs (sœurs de cette sorte que les écoliers d'antan appelaient corneilles). Ah ! Les protagonistes étaient bien des sœurs puisqu'il était question d'un curé.

–Mère ! cria la sœur portière, tout excitée, monsieur le curé est là !

–Oh ! s'exclama Mère.

–Il dit que pour sa pénitence, l'évêque lui a ordonné de venir embrasser la sœur qui d'entre nous a la plus grande bouche, et...

–Pas croYABLE !

–... et aussi, celle qui a la plus petite bouche !

–Pas possible !

Pendant que le clochard marxiste dégustait son vin, il vit le routier - qui lui faisait penser à Brutus, le sempiternel ennemi de Popeye - enlever ses chaussures. Puisqu'il trouvait l'idée bonne, en un tourne-pince ses espadrilles noire et blanche à col bas furent délacées, puis ôtées. Après quoi, il posa ses pieds libérés sur le carrelage tiède. C'est à ce moment que la serveuse lui apporta son verre de rouge.

–Merci, madem... madame.

À Cloche Marx, lui vint la drôle d'envie de pincer les fesses de la serveuse bien en chair, mais il savait se conduire dans le monde et,

bien évidemment, n'en fit rien. Après avoir rincé ses prothèses dentaires et les avoir enfournées dans sa cavité buccale, il s'attaqua goulûment à son spaghetti.

Ma chère Tendresse, comment vous portez-vous ? Avez-vous beaucoup de textes à traduire ces temps-ci ? - Votre Tendre.

CHAPITRE 34

Saint-Adrien-d'Irlande, 20 octobre. Mon cher Tendre écrivain, là, vous m'avez accrochée. Où donc êtes-vous allé pêcher ce fou personnage de clochard marxiste qui se déplace à la manière d'un crabe ? Si l'imagination est la principale qualité d'un romancier, alors vous en êtes un, mon cher. Et vous êtes un peu retors d'intégrer dans votre folle histoire le nom de mon village natal. Ha ! Ha ! Ha ! Que lui réservez-vous donc, à mon hameau paisible ?

Depuis quelques semaines, je reçois pas mal de textes à traduire, dont quelques-uns qui me donnent beaucoup de fil à retordre.

Bien sûr que vous pouvez me dactylographier vos lettres sur les mêmes feuilles que le texte de votre roman. Ça me fera tout de même plaisir, le cas échéant, de lire à nouveau vos missives manuscrites. J'espère, mon cher écrivain, que vous vous ménagez des plages de repos entre l'écriture de vos chapitres ; ça vous aiderait, il me semble, à durer, à tenir le coup jusqu'au terme de votre entreprise.

Au plaisir de lire le prochain numéro. - Votre Tendresse et lectrice.

CHAPITRE 35

Sherbrooke, 9 novembre. Bonjour, Tendresse.

Le clochard marxiste fut content de retrouver l'air conditionné de sa fourgonnette japonaise. Il tourna le bouton de la radio...

... sa femme
Et son petit prince
Sont venus chez moi...

Pendant qu'il fredonnait les paroles de la chansonnette, il déroulait dans sa tête le film des événements encore tout frais qui s'étaient produits dans le restaurant...

– Êtes-vous exploitée, madem... madame ? qu'il avait tout à trac demandé à la serveuse.

– Quoi ?

– Vous considérez-vous comme une prolétaire exploitée ?... Vous ne saisissez pas ? Ce que je veux dire, au fond, c'est ceci : votre patron est-il humain ?

L'employée, qui venait de lui apporter son sixième verre d'eau, ne voyait pas le rapport.

– En d'autres termes, insista-t-il, votre patron vous remet-il rubis sur l'ongle la plus-value dont vous enrichissez le commerce, et qui vous revient de plein droit et en toute justice ?

– Un petit café, avec ça, mon beau ?

La dame extirpa de sa bouche incroyablement grande une grosse gomme à mâcher vidée de tout son suc, puis y enfourna deux autres boulettes roses à la croûte de sucre lisse comme la surface de boules de billard ; c'était de cette sorte de gomme à mâcher que les écoliers d'antan - ceux qui surnommaient « corneilles » les religieuses - pouvaient s'acheter à un sou l'unité.

– Serveuses de tous les pays, unissez-vous ! Voilà ce qu'il vous faut faire, made... madame, si vous voulez empêcher la société capitaliste de vous exploiter, car...

– Coudonc, bonhomme, serais-tu communiste, toé, par hasard ? Je croyais que cette race de monde était tombée en même temps que le mur de Berlin.

La serveuse avait élevé un peu le ton, et Armand - un camionneur râblé, mais d'une taille moins imposante que Brutus -, qui revenait de la toilette, s'approcha pour lui demander, tout en gardant son regard mauvais fixé sur Cloche Marx :

— Y te cause-t'y des problèmes, Armande, celui-là ?

Le hasard, le pur hasard, a ses raisons que la raison ne connaît pas : la serveuse s'appelait effectivement Armande. On n'y peut rien, c'est comme ça.

— Non, Armand, c'est juste qu'il est un peu trop... entiché d'Engels.

L'autre garda un moment la bouche entrouverte, alors qu'un cure-dent adhérait à sa lippe inférieure. Il exécuta une rotation complète sur lui-même pour poser sur la place un regard panoramique, avant de reporter sur Armande ses yeux globuleux, dont l'un jouait au billard et l'autre comptait les points :

— Il est où, N. Gueule ?

— Pas de problème, Armand, le bonhomme a définitivement déménagé en Ontario.

— Ah...

L'air perplexe, le macaque n'en retourna pas moins à sa table du coin, où discutaillaient ferme deux de ses congénères chauffeurs.

La réponse d'Armande faite à Armand encouragea Cloche Marx. Tout portait à croire que son interlocutrice avait des lettres, philosophiques sinon politiques. Aussi décida-t-il de reprendre son laïus là où on l'avait interrompu.

— ... car les serveuses d'un seul pays, et encore moins celles d'une seule ville, n'arriveront jamais à enrayer l'exploitation capitaliste. Il vous faut organiser le soulèvement si-mul-ta-né-ment dans tous les pays du monde. Bref, il vous faut...

Ce disant, il faisait des moulinets de ses deux bras à pinces pour mieux convaincre Armande, mais cette dernière, à l'instar du fou qui regarde l'index du sage quand celui-ci lui montre la lune, n'en avait que pour les pinces de son excentrique client, et n'enregistrait rien de son sermon, qui datait et qui sentait la boule à mites.

— ... Il vous faut une Internationale des serveuses, je vous dis. Et pour réussir, la Révolution doit être totale. Impérativement transnationale, c'est-à-dire œcuménique. Qu'en dites-vous, made... madame ?

Armande n'avait pas cessé de mâchonner sa pâtée de gomme, tout en gardant son regard désabusé braqué sur le ballet aérien exécuté

par les pinces de Cloche Marx. Au moment où il prononça le mot Révolution, sans n'avoir aucunement recherché le synchronisme, elle fit éclater avec un bruit d'explosion une grosse bulle de gomme.

— Je t'apporte tout de suite ta salade aux fruits, mon beau. Tu la trouveras meilleure que ta salade communiste.

Aussitôt dit aussitôt fait.

— Et votre mari ? demanda le céleste clochard quand la serveuse fut à nouveau près de lui.

Le visage d'Armande lui retourna deux points d'interrogation.

— Votre mari, votre époux, votre tendre époux, quoi ; votre compagnon, votre demi, votre mi, votre doux mi ? Non ? Votre... fiancé ? Votre amant, si vous voulez, ou votre ami de cœur, ça ne change rien à l'affaire. Non ? Votre petit ami, votre... euh... votre gros ami ? Votre compagnon de fait, votre conjoint ? Votre con tout court, peut-être ? Ha ! Ha ! Ha ! Excusez-moi, ça m'est venu tout seul.

Le visage de son interlocutrice restait d'airain.

— Votre partenaire, tiens, l' élu de votre cœur, votre... euh... votre choux, si vous voulez, votre... lapin, votre lapinot, votre nounours, votre toutou ? Ah ! Votre chéri, bien sûr, votre chéri, non ? Votre amour ! Mais oui ! Votre amour, votre amoureux, votre cavalier, votre chevalier, votre chevalier errant ? Servant ? Votre don Quichotte ? Votre Sancho Pança ? Votre étalon ? Votre bouc, votre boeuf, votre mouton, votre licorne, votre dindon, votre coq, votre porc, votre hippopotame, votre éléphant... en un mot : votre arche de Noé... ? Ah ! Je sais. Je comprends ceci : aux fins de notre discussion, appelons-le Gérard, vous voulez bien ? Oui-da ? Alors, made... madame, et Gérard ? Vous domine-t-il, votre Gérard, à l'instar du capitaliste qui ne cesse de faire suer le burnous à l'ouvrier ? Tout ça, c'est relié, ne vous y trompez pas. Il faut mettre fin à l'exploitation sous quelque forme qu'elle se dissimule. Vu ?

— J'en ai mis deux.

— Deux ?

— Deux boules de crème glacée. Ça te va, beau parleur ?

La femme lui montrait la grosse coupe en cristal, où l'amas de cubes de fruits bariolé était chapeauté de deux boules de crème glacée à demi fondues.

— Oh ! Oui, oui ! C'est parfait !

— Un thé, peut-être ?

— Oui, s'il vous plaît.

Armande alla quérir de ce pas ce produit commercial constitué par ces feuilles jeunes et ces bourgeons soumis à divers modes de traitement qui en déterminent la classe (thés noirs, verts) et triés en grades selon la taille, l'âge des feuilles et leur état (feuilles entières ou brisées). Thé de Ceylan, de Chine, des Indes ; thé fumé ; thés parfumés (à la bergamote, au jasmin) ; thé soluble ; usine à thé ; magasin, marchand de thé ; caisse, sachet de thé ; marque de thé ; bourse du thé. Le thé vert est séché et soumis à une légère torréfaction immédiatement après la cueillette. Le thé noir subit une fermentation en tas avant d'être séché, puis on le soumet à plusieurs reprises à un chauffage effectué sur des plaques métalliques (torréfaction poussée). Les thés semi-fermentés ou Oolong sont préparés dans le sud de la Chine et à Formose. Leur nom est dérivé de Ou-long, qui signifie dragon noir - dit le TLF (le Trésor de la langue française).

Après avoir posé la tasse de thé sur la table, la serveuse se pencha pour faire le total de l'addition. Il vint à l'idée de Cloche Marx que les deux boules blanches de crème glacée étaient des miniatures de celles, également laiteuses, qu'il entr'apercevait dans l'échancrure de la chemise d'Armande. Tout bien considéré, quand on faisait abstraction de son chef fripé (quand on le mettait entre parenthèses, comme aurait dit Husserl), Armande la pulpeuse n'était pas dépourvue d'attraits. Celle-ci finit par remarquer que son client la dévisageait trop bas et trop longtemps.

— Sale communiste de porc ! Tous pareils, vous êtes !

Et de lui jeter témérairement au visage l'eau qui restait dans le verre. Ahuri, Cloche Marx voulut se lever, mais ne réussit qu'à renverser sa chaise. Il tomba en même temps qu'elle sur le carrelage, ce qui produisit un bruit d'explosion pareil à celui d'une grosse bulle de gomme qui éclate. L'Armand était déjà devant lui, et derrière s'amenèrent ses deux comparses.

Ça serait-y que t'aurais insulté mon Armande, p'tit gars ? s'enquit le chauffeur en penchant son puissant buste au-dessus du céleste clochard encore étendu sur le sol.

L'homme entendait saisir Cloche Marx au collet, mais comme celui-ci était en camisole, il choisit judicieusement de lui empoigner le bras, qu'il serra dans ses puissantes serres. Ensuite, l'Armand chagrin aida à se remettre sur ses pattes le client qui venait vraisemblablement d'insulter son Narmande.

Cloche Marx ralentit sa fourgonnette. Un panneau routier arborant une flèche lui indiqua la sortie : GROTTES DE SAINT-ADRIEN-D'IRLANDE. Il l'emprunta. Peu après, un autre panneau annonçait que ladite grotte n'était plus qu'à 10 km. Sa radio était toujours allumée.

... puisque c'est comme ça
Nous reviendrons mercredi...

Ça l'avait toujours agacé de ne pas pouvoir chanter ces deux lignes-là sans devoir télescoper les syllabes, car il y en avait une en trop, de syllabe, là-dedans ; à cause du mot mercredi. Il en allait d'ailleurs de même, plus loin, avec le mot vendredi. Le nom des autres jours de la semaine, à deux syllabes sonores seulement, se coulait bien dans la mélodie : Nous reviendrons lundi, nous reviendrons mardi... ça entrait parfaitement dans la mesure ; mais Nous reviendrons mercredi, nous reviendrons vendredi, ça obligeait à débouler les syllabes laborieusement, ce que Cloche Marx trouvait disgracieux.

Voilà ! Il entrait dans le bucolique village de Saint-Adrien-d'Irlande.

...pour me serrer la pince...

Il éteignit le poste.

– Touchez pas à mon pote !

Voilà, textuellement, l'injonction menaçante (menaçante pour l'Armand, sans doute, mais ô combien douce aux oreilles de Cloche Marx !) que Brutus, ouais que le merveilleux et formidable Brutus, avait fait retentir dans la chaude atmosphère du restaurant, où les pales des ventilateurs brassaient des relents de rivages maritimes. Le pote en question, le poteau, c'était évidemment le céleste clochard.

Tels des chiens qui viennent d'apercevoir un os plus charnu que celui qu'ils sont en train de ronger, les trois zigotos qui faisaient cercle autour de Cloche Marx se désintéressèrent illico de lui pour porter toute leur vive attention sur le téméraire congénère qui venait de les interpeller d'un ton peu amène, et plein d'une assurance trop tranquille.

Armande, qui n'était pas née de la dernière couvée, alla se réfugier derrière le comptoir, alors que Cloche Marx retraissait jusqu'au mur mitoyen avec la salle de toilette. Il regretta de ne pas avoir pris le temps de ramasser son céleste manteau, qui gisait par terre sous sa chaise renversée. Ainsi, il aurait pu filer à l'anglaise sans demander son reste. En position verticale, il se sentait vulnérable quand il était sans son manteau.

Les trois Popeye cassèrent du bois sur le dos de Brutus, mais le géant s'en gaussait. Dire qu'il s'en gaussait est d'ailleurs, en l'espèce, un euphémisme : il s'en délectait et se bidonnait. Il leur fit leur affaire, à ses adversaires ; il les malmena rudement. Ceux-ci juraient tantôt de rage, tantôt de douleur. D'un seul bras, du geste auguste du semeur, Brutus envoya en effet valdinguer de belle façon l'un puis l'autre de ses opposants, qui atterrirent qui sur le carrelage et qui sur les tables. Ils se relevaient toujours, pourtant ; affaiblis, mais galvanisés par leur viril orgueil, ils s'élançaient derechef vers le géant musculeux, solidement planté, tel un chêne au milieu de la place.

Une fois, le Popeye Armand fut projeté jusque sur le comptoir, devant sa brave copine d'Armande, qui s'empressa de faire l'inventaire des tablettes derrière elle et sous le comptoir, dans l'espoir de trouver une boîte d'épinards. Elle cherchait toujours lorsque l'Armand, de peine et de misère, disloqué, les os moulus, reposa les pieds sur le sol, pour ensuite se diriger comme un zombie vers la tour infernale à deux pattes qu'était Brutus, dont le rire tonitruant et rabelaisien continuait d'emplir la pièce, et dont les bras-poutres tournoyaient dans les airs, avides, en manque d'os à broyer. L'Armand, tel un condamné à mort qui avance vers la potence en toute connaissance de cause, chemina, les bras pendants, jusques à sa perte.

D'une formidable taloche, Brutus l'étendit par terre après s'être débarrassé proprement d'un autre attaquant qui lui avait grimpé sur l'échine. Alors, il happa les pieds d'Armand, ce qui lui permit de faire tourner leur propriétaire tel un derviche tourneur au milieu d'un espace libre de tables juste assez grand pour lui permettre d'opérer son audacieuse manœuvre. Cette toupie virevoltante faucha les deux autres Popeye, qui, déjà amochés, avaient avancé leurs museaux trop près du tourbillon. Ensuite, Brutus balança sa capture haut dans les airs, desserra son étau au moment propice, puis laissa sa victime suivre la courbe de son karma. Cloche Marx eut juste le temps de se coucher par terre. Le projectile de chair et d'os donna lourdement

contre le mur fragile, qui céda sous l'impact, faisant qu'Armand se retrouva dans la salle d'eau, la tête dans la cuvette de la toilette, tel un adversaire de Bérurier dans un roman policier de San-Antonio. (alias Frédéric Dard).

Brutus, le souffle rapide, mais souriant et le corps parfaitement indemne, vint galamment porter son long manteau et ses espadrilles à Cloche Marx. Celui-ci s'empressa d'aller mettre la main sur l'addition, déposa l'argent requis sur le comptoir, puis marcha rondement jusqu'à la porte. Brutus le rattrapa avant qu'il ne traversât le seuil, et pendant qu'Armande tentait de réanimer son Armand près de la cuvette de la toilette, pendant que les deux autres éclopés, toujours étendus sur le parquet, manifestaient leur déception et leur rage avec force gémissements et jurons, et pendant encore que le cuisinier bigophonait quelque peu tardivement à la police, il enveloppa tendrement de ses bras monstrueux son protégé, Cloche Marx, puis lui susurra à l'oreille quelques secrètes et doucereuses paroles.

— Manque de pot, mon pote, rétorqua Cloche Marx à voix haute. Il ne faut pas y compter ; d'ailleurs, ce ne serait pas dans ton intérêt, car voici ce qui risquerait d'arriver à tes burettes.

Et alors, le céleste clochard entreprit de lui faire une brève, mais éloquente démonstration. Il tira vers lui une chaise en bois, posa sa pince ouverte contre l'un des barreaux, puis clic ! le sectionna d'un seul coup sec !

— Ma'asalama, qu'il ajouta en arabe en guise d'au revoir, avant de franchir le pas de la porte et de se rendre sans délai à sa fourgonnette.

Ça vous a amusé, j'espère, chère Tendresse. - Votre Tendre.

CHAPITRE 36

Saint-Adrien-d'Irlande, 15 novembre. Cher Tendre écrivain, je suis heureuse de faire cette croisière avec vous. Eh oui, la croisière s'amuse ! J'aime bien qu'on me fasse rigoler comme ça. Il y a un peu de San-Antonio dans votre écriture, en effet. Serez-vous capable de garder le même souffle tout au long de votre roman ? Je nous le souhaite.

La neige abondante tombée il y a deux semaines semble s'être installée à demeure. J'ai hâte de faire une longue promenade dans une grosse tempête blanche, tout comme j'ai hâte de lire la suite des aventures de Cloche Marx.

Au fait, votre épaule doit être maintenant complètement rétablie, non ? Je le souhaite, en tout cas. Et votre index ? J'espère qu'il reprend peu à peu de sa souplesse. - Votre Tendresse.

CHAPITRE 37

Sherbrooke, 23 novembre.

Bonjour, Tendresse. J'ai un peu honte de me présenter les mains vides devant ma lectrice préférée. J'ai manifestement fait preuve d'un excès de confiance en mes talents d'écrivain. Je suis en panne, en panne d'inspiration. Je croyais pouvoir laisser glisser et s'avancer mon bateau sur sa seule erre, mais il s'est arrêté net ; les moteurs ne grondent plus, et le vent tombé ne gonfle plus les voiles que je viens de hisser. Mon embarcation flotte, inerte, sur une mer d'huile. Vous avez vu plus clair en moi que je n'en ai été capable moi-même. Le souffle me manque déjà, après quelques chapitres seulement.

On annonce une tempête de neige qui doit commencer ce soir ; il vente déjà pas mal fort. Je vais suivre votre exemple et faire une longue marche dans la blanche tourmente. Je manque sans doute d'oxygène, moi qui ne suis presque pas sorti dehors depuis je ne sais plus combien de jours.

Faites-vous du patin ? Votre travail de traduction vous laisse-t-il le temps de lire des bouquins ?

Ah oui, mon épaule est complètement rétablie, merci ; quant à mon doigt, il conserve sa rigidité, mais je ne sens plus aucune douleur.
- Votre Tendre.

CHAPITRE 38

Saint-Adrien-d'Irlande, 28 novembre. Mon cher Tendre ami, je suis certaine qu'une panne d'inspiration pendant l'écriture d'un roman n'a rien que de naturelle pour n'importe quel écrivain. On ne peut pas, pour autant que je puisse en juger, écrire une histoire de quelque envergure sans éprouver des hésitations de temps en temps. Considérez plutôt que vos idées sont alors en incubation : votre faculté imaginative se sert de ce temps d'arrêt pour recharger les piles. D'ailleurs, après la pluie...-

Avez-vous marché dans la blanche tourmente comme vous vous proposiez de le faire la semaine dernière ? Moi, je l'ai fait. J'ai escaladé le flanc de la petite montagne, celle-là même où se trouve la GROTTES de Saint-Adrien-d'Irlande, que votre roman va sans aucun doute immortaliser pour la postérité... Le faîte de la montagne est boisé. Dans cette petite forêt, il se trouve une clairière où la neige s'accumule en un gros banc, et il m'a pris la fantaisie de me coucher de tout mon long au pied de la falaise blanche. Le dessus de cet imposant amas de neige formait comme une crête, et ça me faisait penser à une grosse vague déferlante qui se serait soudainement figée en plein élan.

J'étais à l'abri des bourrasques. J'ai éprouvé là un réel sentiment de bonheur. C'est vrai, je peux affirmer que je sais ce qu'est le bonheur grâce à cette expérience... C'est vraiment curieux, ce que j'ai ressenti ; c'est bien la première fois que je ressens quelque chose comme ça. Peut-être que ça se rapproche un peu de ces moments d'extase que peuvent expérimenter les mystiques... C'est fou, mais j'ai pensé aux pyramides ; à celles des pharaons, bien sûr, mais aussi à ces pyramides miniatures que certains adeptes des manières du Nouvel Âge suggèrent d'installer au-dessus de notre lit pour capter des ondes bienfaisantes... Et j'ai bien sûr pensé à vous ; je vous voyais marcher vous aussi au milieu des rafales.

Au cours de la dernière semaine, j'ai fait un peu de patin à la patinoire extérieure du village. C'est mieux que rien, mais la surface glacée est trop réduite (on n'a pas de canal Rideau, ici...). J'ai lu un livre très sérieux, écrit encore une fois par Simone de Beauvoir : Pour une morale de l'ambiguïté. Très intéressant. Je trouve qu'elle a le courage de ses convictions, cette femme.

J'espère avoir bientôt des nouvelles de Cloche Marx. Et d'autres de vous, bien sûr. - Votre Tendresse.

PARTIE IV

CHAPITRE 39

Sherbrooke, 13 décembre

Belle Tendresse.

Cloche Marx considéra la GROTTE avec étonnement. Ce n'était pas là la caverne naturelle qu'il avait escompté voir; il s'y trouvait tout de même deux espèces de masses stalagmitiques qu'un habile et nul doute pieux sculpteur local avait transformées. L'une en la Vierge-Marie, debout, infatigablement debout, et l'autre en Bernadette Soubirous, agenouillée au pied de la Sainte. En haut, sur le front de l'avancée du toit de la grotte, de grosses lettres blanches formant un demi-diadème proclamaient : TOUT À JÉSUS PAR MARIE.

Il aurait aimé pouvoir s'avancer sous la voûte tapissée de centaines de petites pierres plates, vraisemblablement figées dans un mortier, mais une balustrade l'en empêchait. À main gauche se dressait un autel où brûlait la flamme mobile de deux lampions. Une source d'eau claire jaillissait du roc sous les pieds de la Vierge, et formait un ruisseau qui coulait près de Bernadette.

La place était déserte, ce qui faisait l'affaire de Cloche Marx, car il lui fallait réfléchir à ce qu'il devait faire maintenant qu'il était arrivé là où il avait tenu à venir. C'est que le céleste clochard ne savait pas comment prier. Comment prie-t-on, en effet ? D'ailleurs, était-ce réellement pour prier qu'il était venu là ? Il recula de quelques pas pour prendre du champ, considéra le lieu, puis se demanda comment cette grotte avait pu se forger une réputation de porte-chance pour les gens qui sont à la veille d'entreprendre un long voyage.

Il en était là dans ses pensées lorsque des pas firent crisser le gravier derrière lui. Un homme aux cheveux gris passa près de lui, et s'approcha de la balustrade. Il resta planté là, l'air d'hésiter, puis se retourna pour venir auprès de Cloche Marx, lequel prit conscience, alors, qu'il avait oublié, avant de sortir du véhicule, de troquer ses mains contre ses pinces.

– C’est la première fois que je fais un voyage ailleurs qu’aux États-Unis, lui confia l’homme, tout simplement, sans sentir le besoin de souscrire aux salutations qu’il est d’usage de prononcer à l’intention de l’étranger qu’on aborde. Je vais en effet au Mexique, cette fois-ci.

– Ouais, je comprends, mentit Cloche Marx, qui se sentait obligé de dire quelque chose.

– Et vous, monsieur, vous allez où ?

– En Égypte.

– Oh ! En Égypte ! Alors, dans ce cas, vous avez très bien fait de venir à la grotte de Saint-Adrien-d’Irlande. C’est votre premier voyage au pays des pharaons ?

– Oui.

– Alors, vous aviez doublement raison de venir. Vous avez beaucoup voyagé dans votre vie, monsieur ?

– Non, ce sera la première fois.

– Oh ! La toute première fois ? Alors là, monsieur, il était essentiel que vous veniez à la grotte de Saint-Adrien-d’Irlande avant votre départ. È-SSEN-TIEL !

– Vous avez bien raison, répliqua Cloche Marx à tout hasard, mécontent de s’entendre dire n’importe quoi.

Alors, l’Adrienirlandois - car il habitait Saint-Adrien-d’Irlande - dodelina de la tête, se retourna, alla s’agenouiller à la balustrade, se signa, puis se consacra à sa pieuse petite affaire. Cloche Marx se déplaça discrètement de côté - il aimait se déplacer de la sorte - comme pour ne pas gêner le dévot ; mais en réalité, afin de mieux épier ses gestes d’orant.

La vesprée tombait. Des projecteurs s’allumèrent soudain, et lancèrent sur la grotte et ses abords d’agressifs rais de lumière rouge, jaune, bleue et verte. L’orant se signa mécaniquement, puis se leva.

– Bon voyage, monsieur, dit-il en passant près de Cloche Marx.

– Merci. À vous aussi.

Dans l’avion qui le propulsait à dix mille mètres dans les airs vers Le Caire, Cloche Marx eut tout le loisir pour repenser tranquillement à la manière dont il en était venu à consentir à faire ce voyage, ainsi qu’à la façon dont il s’y était préparé ; et il eut des doutes. Revoyant en souvenir la grotte de Saint-Adrien-d’Irlande, il se dit qu’il aurait mieux fait de museler, l’espace de quelques maigres minutes, ses convictions d’athée, et demander lui aussi, avant de quitter le Qué-

bec, et à l'exemple de l'homme aux cheveux gris qui se préparait à se rendre au Mexique, protection à la Vierge des voyageurs. Il y pensa à nouveau quand l'avion traversa une zone de turbulences, et que les secousses lui donnèrent un début de nausée.

Cloche Marx avait dû retirer toutes ses économies de la Caisse populaire pour s'offrir ce pèlerinage. C'est son brave homme de psychologue qui avait utilisé le terme pèlerinage, à connotation par trop religieuse, n'avait pu s'empêcher de se remémorer le céleste clochard.

— Alors, monsieur Marx, si l'idée de rencontrer un psychanalyste vous déplaît à ce point, je vous propose de tenter de vous défaire de votre propension à croire que vous n'êtes pas celui que vous êtes, et de vous défaire, par la même occasion, de votre mal de vivre en allant faire un pèlerinage, entre guillemets, loin d'ici, dans un endroit où vous serez privé des repères habituels de votre train-train quotidien aliénant. Je connais opportunément un endroit calme et quasi magique, dans mon pays d'origine, d'où reviennent transformés la plupart des voyageurs qui consentent à y séjourner pendant une période minimale d'un mois.

— En Égypte ?

— Vous l'avez dit. L'endroit s'appelle Siwa.

— Siwa.

L'avion frappa un trou d'air et perdit subitement une douzaine de mètres d'altitude, ce qui causa un début de panique chez les passagers. Sandra, la jeune Allemande (au nom prédestiné) qui dormait dans le fauteuil voisin du céleste clochard, émergea de son roupillon.

— On est déjà rendu ? demanda-t-elle en s'étirant le cou pour mieux voir à travers le hublot.

Elle avait emporté dans son sac un mini-jeu de jacquet, dont le mignon boîtier en maroquinerie était un véritable objet d'art. Elle proposa à son voisin québécois de jouer avec elle. Ce dernier ne connaissait pas le jeu, et donc, elle dut lui en expliquer patiemment les règles dans son anglais approximatif. Elle portait un petit fichu sur ses cheveux châains coupés courts. Cloche Marx se retenait de lui demander si elle s'était munie de ce petit foulard comme une concession préventive aux coutumes du pays où ils allaient tous les deux. La myopie avancée de la jeune Teutonne l'obligeait à porter des verres épais.

Le psychologue lui avait révélé que Siwa se trouvait en plein désert.

– Dans le désert ? avait répété Cloche Marx d'un ton qui en disait long sur l'inquiétude que ce vocable suscitait chez lui.

De son côté, le psychologue commençait à croire que son singulier client souffrait également de psittacisme. Pour une personne qui cherchait à se défaire de sa manie de se prendre à intervalles irréguliers pour un crabe - pour un crabe marxiste, plus précisément -, l'idée d'aller faire une retraite en plein désert lui parut d'emblée choquante, car il se sentait un crabe marin bien plus qu'un crabe terrestre. Mais peut-être valait-il mieux, en effet, regarder la vérité en face (et non pas de biais, comme il avait naturellement tendance à le faire, lui qui cheminait naturellement de biais), et de combattre le feu par le feu.

– Oui, dans le désert libyque. Rassurez-vous, je ne veux pas dire par là que vous iriez vivre comme un anachorète sur une dune chauffée par un soleil de feu. Siwa est une oasis.

– Ah ! Une oasis.

– Une oasis qui s'étire sur plus de soixante-dix kilomètres, et dont la largeur atteint une quinzaine de kilomètres. Elle est en bonne partie couverte par des palmeraies et des oliveraies.

Dans l'avion, Sandra avait tendance à passer d'un sujet à l'autre sans laisser le temps à son interlocuteur de saisir l'essence de ses propos. Cloche Marx pensa qu'elle était comme du sable qu'on n'arrive pas à retenir dans son poing fermé.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'on dit dans ton Guide du routard sur les risques d'aller visiter Louxor et Assouan ? interrogea-t-elle.

Après quelques bonnes années de grand calme sur le plan du terrorisme interne, le problème de la sécurité des touristes en Haute-Égypte avait récemment une fois de plus refait surface. Leurs guides respectifs fournissaient les mêmes renseignements à cet égard ; ils se les étaient échangés - de son côté, Sandra avait emporté un Lonely Planet - le temps de lire les pages consacrées à Siwa.

– J'ai aussi le plan d'aller à Siwa, confia la jeune femme. C'est un lieu de spirituel ressourcement. Je sais une copine qui est de là revenue comme autre personne. L'air qu'on respire là-bas, et encore plus la contemplation de la sable et de la désert rendent pur le mental.

Et elle accompagna ses dires d'un geste superflu de la main, pour montrer à son interlocuteur l'endroit de son anatomie où le mental a pignon sur rue. Puis, elle ajouta sur un ton de défi :

– Mais pas avant de balader moi quelque temps dans autres régions de l'Égypte. Les Frères musulmans font pas peur à moi.

- Ah. Ils ne vous font pas peur.
- Tu veux jouer autre partie de jacquet ?
- Je crois qu'on n'aura pas le temps.

Le psychologue de Cloche Marx lui avait précisé :

– Au cinquième siècle avant Jésus-Christ, Hérodote affirmait déjà que Siwa était fameuse pour ses oracles.

– Pour ses oracles.

– L'oasis compte une douzaine de milliers d'habitants.

– Une douzaine de milliers d'habitants ? Et il y a des hôtels bon marché ?

– Oh oui ! Dans le centre, il y en a de modestes et de moins modestes. Il est à craindre, d'ailleurs, que les promoteurs de tout acabit viennent bientôt troubler la quiétude qui caractérise encore l'oasis. Attendez voir, je crois que j'ai une carte de l'Égypte dans l'un ou l'autre de ces tiroirs.

C'est dans son deuxième avion, Bruxelles-Le Caire, que Cloche Marx avait rencontré Sandra. D'emblée, la jeune Allemande lui avait demandé :

– Tu permets moi de toucher tes pinces ?

– Oh ! Euh... si tu veux.

Elle les avait longuement palpées, puis les avait tenues dans ses mains ; d'abord l'une, puis l'autre, comme une mère réchauffant les menottes gelées de son enfant qui a joué trop longtemps dans la neige sans ses moufles. Elle n'avait posé aucune question. Elle avait seulement prononcé, pensive, cette phrase énigmatique :

– Ça doit être utile pour tuer serpents dans la désert.

Comme vous le voyez, ma chère Tendresse, le grimaud que je suis a repris du collier. Mais je dois vous avouer - d'ailleurs ça se voit (ou ça se lit) -, que mes idées ne se bousculent plus autant au portique, et que ça ne coule plus de source. Ciao. - Votre Tendre.

CHAPITRE 40

Saint-Adrien-d'Irlande, 25 décembre. Mon ami Tendre, je suis bien heureuse de recevoir enfin des nouvelles de Cloche Marx. Le déblocage s'est donc produit. Tenez bon et souvenez-vous qu'un bateau ne reste jamais longtemps dans le creux de la vague.

J'ai mis du temps à vous répondre parce que je suis allée passer quelques jours chez nos voisins les Canadiens (sic). Je suis retournée voir ma copine d'Ottawa, et je n'ai pas manqué, vous vous en doutez bien, d'aller patiner sur le canal Rideau. À quelques reprises, en croisant des patineurs, j'ai pensé vous avoir reconnu...

Votre Cloche Marx s'est assagi, je trouve. Je ne vous cache pas que je le préfère quand il est excessif et un peu fou. Mais il se peut qu'à le pratiquer davantage, je finisse par aimer également ce Cloche Marx moins exubérant. Chose certaine, j'ai hâte de le voir dans son oasis (je suppose, peut-être à tort, qu'il va effectivement l'atteindre), et j'espère qu'on reverra aussi ce personnage de Sandra que vous m'avez emprunté...

Vous avez sans doute noté la date à laquelle je vous écris cette lettre. Aussi, permettez-moi de vous souhaiter un joyeux Noël (bien que ces mots n'aient peut-être pas une grande signification pour vous ?). Il est neuf heures du matin. Je viens de terminer de déjeuner. Maman - et moi avec - est toute fébrile. On attend de la visite en fin d'après-midi, et ce soir on va réveillonner. On reçoit le frère de ma mère et sa femme, qui habitent Toronto, ainsi que sa sœur de Montréal; de mon côté, j'ai invité ma copine d'Ottawa. On va passer la journée d'aujourd'hui à faire la popote.

Est-ce que ce jour de Noël aura été un jour comme un autre pour vous ? Ces jours derniers, je me suis dit qu'il aurait sans doute été agréable qu'on se voie durant ce temps des fêtes...

Ne manquez pas de m'envoyer le prochain chapitre de votre roman, et veuillez ne pas trop tenir compte des commentaires que je me suis permis de faire sur le dernier échantillon que vous m'avez envoyé. - Votre Tendresse.

CHAPITRE 41

Sherbrooke, 15 janvier. Bonne amie Tendresse, chaque fois que je fais une longue pause dans l'écriture de mon récit, mon personnage de Cloche Marx s'évanouit rapidement ; à sa place m'apparaît un autre visage : le vôtre.

Pendant mon sommeil, Cloche Marx, Sandra et d'autres personnages, dont vous êtes, font une petite ronde dedans ma tête. J'aimerais vous voir de mes yeux, vous toucher de mes mains... Une rencontre entre nous serait-elle possible, amie Tendresse ? Est-ce souhaitable ? ou risqué ? Chose certaine, j'ai besoin de vous, amie Tendresse...

Le jour de Noël ne signifie pas grand-chose pour moi ; ou plutôt si, dans le sens que ça ne manque jamais de m'affecter. Ça me rappelle toujours que je suis en manque de quelque chose (et de vous, maintenant), qu'on m'a volé mon enfance... J'ai longtemps prétendu que le temps des fêtes me laissait tout à fait indifférent, mais je vois bien que je me complais parfois à m'abuser moi-même. J'aimerais tout vous dire, amie Tendresse... Il le faudrait. Il le faudra... J'ai peur de ce qui s'en vient... Et je sais que ça doit venir. Et je sais qu'il vaut sans doute mieux que cela vienne... Vous allez me dire que je divague, et vous aurez raison ; que je m'enfume le cerveau, et vous serez encore dans le vrai ; et que je divague parce que je m'enfume le cerveau, et vous aurez tort. Vous aurez tort et vous aurez raison. Les longs sanglots des violons de l'automne continuent de résonner en moi, et mon pays ce n'est pas l'hiver, mais le triste automne monotone, heureusement çà et là piqué d'oasis ensoleillées qui ont la forme de votre visage. Ne le toucherai-je jamais, ce doux visage qui respire jeunesse et équilibre ? Je me sens vieux, ce soir ; ah ! comme je me sens vieux ! amie Tendresse. Et qu'auriez-vous à faire d'un vieux ? Ha ! Ha ! Ha ! Je suis rabat-joie. Et je suis par-dessus tout ingrat de vous envoyer ces mots au lieu de les déchirer. Portez plutôt intérêt à ce qui suit, amie Tendresse, ça risque d'être moins larmoyant.

Quand il foula le sol du pays de Cléopâtre pour la première fois, Cloche Marx se sentit plus que jamais Crabe Marx. Et encore une fois, il regretta de ne pas avoir entrepris son voyage sous les auspices de la Vierge de la Grotte de Saint-Adrien-d'Irlande.

Le gros autocar dans lequel il monta à Marsa Matrouh faisait un bruit d'enfer. On aurait dit que le moteur avait été arraché aux entrailles du véhicule, puis posé, tout sanguinolent, entre les deux rangées de passagers. Cloche Marx avait les oreilles pleines de sons assommants, une sorte d'amalgame de gémissements et de grincements de dents qui auraient été captés par des micros ultrasensibles avant d'être répercutés par des haut-parleurs hyperpuissants, de plaintes poussées et produites par des condamnés au feu perpétuel dans la lugubre demeure de Lucifer, à quoi se seraient ajoutés les cris suffocants d'un troupeau d'ânes et de phoques confondus...

Ce monstre de métal empli de lamentations inquiétantes, assaillonnées par-ci par-là de bouffées de rire méphistophélique, fila en direction du sud-ouest, à l'assaut du désert libyque aux sables à la fois terreux et dorés. Un film vidéo fut présenté aux passagers, tous autochtones, hormis un couple de touristes et le céleste clochard marxiste qui se prenait pour un crabe, à moins qu'il ne s'agît d'un crabe marxiste qui se prenait pour un céleste clochard... L'image sur l'écran des deux moniteurs était floue, et le film étatsunien, d'une rare violence, était sous-titré en arabe. La climatisation était si efficace que Cloche Marx gelait malgré son long manteau, stoppé en moult endroits, et son chapeau mou. Il fouilla dans ses poches, et trouva rapidement ce qu'il cherchait : une tuque, qu'il s'empressa de troquer contre son chapeau mou. À la manière du Petit Prince, il s'enroula ensuite une écharpe de laine autour du cou.

Sandra et lui s'étaient séparés à leur arrivée au Caire. Elle avait préféré manger là-bas, à un restaurant de l'aérogare, avant de se rendre dans le centre de la mégapole. Cloche Marx ne fit aucune remarque sur son choix, mais n'en pensa pas moins que son désir et son envie de becqueter étaient un peu singuliers, vu qu'ils venaient de bouffer un gros repas dans l'avion. En tout cas, lui, il lui tardait de se dénicher un pied-à-terre dans le centre de la capitale du pays du fameux Nil.

À l'encontre de Sandra, Cloche Marx ne portait sur ses épaules qu'un tout petit havresac ; en revanche, les formidables poches de son céleste manteau lui servaient de besaces. Elles n'étaient qu'à demi pleines, mais, évidemment, leur contenu lui avait quelque peu compliqué la vie au moment de passer sous l'arche des détecteurs de métal des trois aéroports par où il était passé.

Dès qu'il mit les pieds hors de l'autocar qui depuis l'aéroport l'avait mené jusqu'au centre de la capitale, un quidam l'aborda.

–Hello ! How are you ?

–Euh... Fine, thank you.

Le jeune Arabe était habillé à l'occidentale. Il était manifestement fort heureux de voir Cloche Marx, qui pensa que celui-ci arrivait peut-être aussi de l'aéroport, qu'il était du même voyage, et qu'il l'y avait vu.

–Where are you from ?

–Canada.

–Canada ! Canada Dry ! Ha ! Ha ! Ha ! Canada ! That's a nice country ! Welcome ! Welcome to Egypt !

L'autre insista pour amener le Canadien à un hôtel qui possédait, à ses dires, au moins trois qualités : d'abord, il n'était pas loin d'où ils se trouvaient en ce moment ; ensuite, il était *confortablissime* ; enfin, il était très bon marché. Pour se débarrasser de l'importun, Cloche Marx, qui se sentait en ce moment passablement Crabe, pinça fortement le poignet du rabatteur de clients d'hôtels, qui poussa un cri de douleur et troussa son sac et ses quilles sans demander son reste.

Cloche Marx s'orienta à l'aide du petit plan du centre-ville fourni par son *Guide du routard*. Il avait parcouru quelques dizaines de mètres à peine lorsqu'un Cairote en jalabiya s'approcha de lui.

–Hello ! How are you

–Fine, thank you.

–Where are you from ?

–Canada.

–Canada ! Canada Dry ! Ha ! Ha ! Ha ! Canada ! That's a nice country ! Welcome ! Welcome to Egypt !

Cloche Marx, à force, finit par convaincre celui qui aspirait à devenir son cicérone qu'il pouvait et désirait ardemment se rendre en solo à son hôtel.

«Bon, voyons voir, maintenant... Le Nil se trouve sur ma gauche, et le Mogamma est derrière moi...»

Il allait devoir revenir à ce Mogamma, pansu édifice s'il en est, pour y faire tamponner son passeport. Mais d'abord, il tenait à régler la question du gîte, car il éprouvait une folle envie de prendre une douche.

Cloué au sol par le soleil, il chaussa ses verres fumés. Il considéra cette énorme place qu'est El Tahrir, et fut découragé de constater qu'il allait devoir traverser trois larges avenues contiguës pour se rendre à la rue Talaat Harb, et que dans chacune coulait un flot de voi-

tures et de bus bruyants qui semblait ne jamais vouloir s'interrompre. Cloche Marx descendit sur le caniveau, guettant la moindre embellie salubre dans la dense circulation, d'où émergeait une cacophonie de bruits assourdissants dominés par le son des avertisseurs. Il suait à grosses gouttes. Mollement, il finit par se convaincre que si les Cairotes réussissaient à traverser les artères de la capitale malgré le flot ininterrompu de véhicules, il devrait pouvoir le faire. Il surveilla attentivement les gens téméraires qui osaient fendre le flot de voitures en zigzaguant, les uns seuls, les autres par grappes de deux, trois ou quatre. C'était de la folie, finit-il par admettre. Il ne voulait pas mourir dès son arrivée en Égypte, ou du moins pas avant d'avoir vu Siwa.

– Hello ! Come with me !

Un Arabe souriant, l'air heureux comme un enfant légitime, détendu comme s'il se trouvait enveloppé dans le calme bucolique d'un jardin botanique, le happa par le bras. Sur un coup de tête, Cloche Marx décida d'accepter son aide. En trois secondes, ils atteignirent un premier terre-plein, où ils firent halte. Son Samaritain lui cria par-dessus le vacarme de la circulation :

– Where are you from ?

– Canada !

– Canada ! Canada Dry ! Ha ! Ha ! Ha !

Avec assurance et autorité, l'Arabe l'entraîna de nouveau au milieu de l'enfer de klaxons et de la pollution d'oxyde de carbone. Ils arrivèrent sains et saufs à un deuxième terre-plein. Ouf !

– You are from Canada ! That's a beautiful country, Canada !

Ils risquèrent leur vie pour la troisième fois, et une fois de plus Allah était avec eux, puisqu'ils échappèrent miraculeusement à la grande Faucheuse.

– Welcome, my friend ! Welcome to Egypt !

L'autocar fit une halte dans le désert, à mi-chemin entre Marsa Matrouh et Siwa. Un petit bâtiment, sombre et délabré, arborait une énorme affiche de *Coca-Cola*. C'était un restaurant. Derrière, l'édicule aux murs de ciment et au toit de tôle qui abritait deux toilettes turques était rempli du vrombissement d'innombrables mouches, ainsi que de l'odeur nauséabonde d'excréments humains qui ne pouvaient être évacués, faute d'eau dans les réservoirs. Un peu plus loin sur la route se dressaient des baraques militaires. À perte de vue, dans toutes les directions se répandait le plat désert jaune mi-terreux mi-sablonneux, brûlé par un soleil de plomb.

Au moment de repartir, le chauffeur décida (simple caprice ?) de remplacer la cassette du film, dont les passagers avaient vu la première moitié, par une autre qui contenait l'enregistrement d'une pièce de théâtre égyptienne. L'image y était aussi floue que celle du film.

De place en place, Cloche Marx commença à apercevoir des dromadaires, puis d'étranges formations rocheuses que le soleil déclinant peignait en rose, en ocre et en rouge. Il vit ensuite force soldats armés avec, en arrière-plan, une rangée de chars d'assaut empoussiérés et à demi camouflés par de sèches broussailles. Des taches vertes apparurent enfin à l'horizon. La palmeraie. C'était signe qu'ils arrivaient à l'oasis de Siwa, sise à trois cents kilomètres au sud de la mer Méditerranée.

Arrivé à la hauteur de la place Talaat Harb, toujours au centre du Caire, le céleste clochard s'était résolu à changer ses plans et à ne pas se rendre jusqu'à la rue du 26 juillet. Il était fourbu. Le long voyage en avion, l'énervement dû aux bruits insupportables et incessants de la circulation, la crainte de ne pas réussir à s'orienter, le choc culturel qui le travaillait en sourdine, et, par-dessus tout, cette chaleur maudite qui le faisait fondre, tout ça lui commandait de louer sagement une piaule dans le premier hôtel au tarif abordable venu. Il aurait bien le temps, par la suite, de se rendre à la rue du 26 juillet où, il l'avait noté dans son guide, se regroupaient plusieurs adresses d'hôtels bon marché.

Il trouva trop chers le premier, puis le deuxième, puis le troisième hôtel où il se présenta. Ces établissements logeaient aux sixième, huitième et septième étages de leurs immeubles respectifs. L'un d'eux avait un ascenseur en dérangement, les deux autres en avaient un fonctionnel, mais poussif, poussiéreux, démodé et bigrement intimidant.

– Hello, my friend !

L'Arabe lui tendait la main. Sur le trottoir, près d'eux, passèrent deux femmes voilées de pied en cap ; c'étaient les quatrième et cinquième que voyait Cloche Marx depuis son arrivée dans le centre du Caire. Il s'y attendait, bien sûr, à voir des musulmanes affublées de la sorte, car son *Guide du routard* en parlait. Mais d'en voir comme ça, de tout près, en chair et en os (ou plutôt en voiles et en pelures d'oignon), ça lui donna un grand choc. En ce vingt et unième siècle, comment pouvait-on faire subir ce genre de violence à des êtres humains ? Il s'imaginait, lui, voilé de la sorte, ses yeux ne pouvant voir devant lui qu'à travers les mailles d'un tissu ! Accoutré de si malcommode manière, jamais qu'il n'aurait osé tenter de traverser la rue ! Manifes-

tement, il était le seul à trouver la chose insolite et à se retourner, mais furtivement, au passage de ces femmes fantômes qu'on emprisonnait sous de sombres camisolos de force.

Cloche Marx tendit sa pince à l'Arabe, qui resta un moment pantois à la vue de cette drôle de prothèse. Il finit néanmoins par la serrer.

– How are you ?

– Very tired.

– Where are you from ?

– Québec.

– Québec ? Québec ?

– Canada.

– Oh ! Canada ! Canada Dry ! Ha ! Ha ! Ha ! That's a nice country, Canada ! My brother lives in Canada. Welcome ! Welcome to Egypt ! Are you looking for a cheap hotel ?

– Yes.

– Come with me, my friend ! Come with me ! I know a cheap hotel, clean, not far from here.

L'Arabe le prit d'autor par le bras. Cloche Marx décida de se laisser faire, mais uniquement pour cette fois. Il était presque aussi difficile d'avancer sur les trottoirs que dans la rue, mais le risque d'y laisser sa vie était sensiblement moins grand ; y déambulait une foule compacte de piétons, dont plusieurs étaient vêtus à l'occidentale. De jeunes filles portaient un voile sur la tête, mais gardaient leur visage découvert. Le trottoir, assez large, était cependant partout obstrué par des étals de fortune débordant de marchandises minutieusement, habilement et parfois artistiquement disposées. Cloche Marx et son guide, pressurés par la cohue, ne progressaient que par à-coups et rarement côte à côte. Le guide cairote se frayait un passage tout en tenant son touriste québécois par la pince. Pour tous ces piétons, le céleste manteau rabiboché de Cloche Marx était aussi exotique que les voiles des musulmanes pour l'étranger.

Ils faillirent se faire renverser par une voiture quand ils traversèrent la rue, mais ces sortes de *faillites* se produisaient chaque minute par dizaines dans les rues de la mégalopole égyptienne, et seuls les touristes s'en formalisaient. Les deux marcheurs s'engagèrent dans un cul-de-sac, puis s'arrêtèrent devant une grande ouverture sombre où gisaient planches et dalles de ciment sur un petit désert de sable extrafin. Une enseigne proclamait GRESHAM. On y lisait en carac-

tères plus petits : RESTAURANT, mais pas : HOTEL. *Et si le guide lui tendait un traquenard ? Et si...*

Le céleste clochard posa machinalement l'une de ses pinces sur la pochette de sa ceinture de voyage contenant son passeport et son fric. Dans l'ascenseur déglingué, son guide pressa sur le bouton numéroté trois...

L'oasis de Siwa lui agréa d'emblée. Le calme de la place était presque irréel. Les voitures, bouffeuses de piétons, brillaient par leur absence, remplacées par des bicyclettes et, surtout, par des charrettes tirées par des ânes. Ici, on ne lui demandait pas constamment : *Where are you from ?* et on ne lui souhaitait pas : *Welcome !* En revanche, les sourires de tout le monde, l'amabilité des commerçants, le *Hello* joyeux des enfants... tout laissait très bien entendre que vous étiez les bienvenus. Rien à vendre, ici, personne n'a l'idée de tendre des appâts aux visiteurs. L'on vous offre la paix, la fraternité simple, et des paysages lunaires émouvants dressés sur les abords d'une reconfortante palmeraie. Cloche Marx n'entendait plus résonner à ses oreilles, comme au Caire : *I have a shop* (ou *My brother* ou *My cousin* ou *My uncle has a shop*). *Come and see. Just to look.* Et dans cette oasis, Cloche Marx commença déjà à se relaxer, à se sentir à nouveau davantage Cloche que Crabe.

Le populaire *Youssef Hotel*, un nid sympathique de routards, était presque plein ; il ne restait plus qu'une seule chambre à trois lits, que Cloche Marx accepta de partager avec un Sud-Coréen. Dans deux jours, il *pourrait* s'installer dans sa propre chambre, lui expliqua Salama, le gérant. Celui-ci, pur produit de Siwa, d'aussi belle renommée que ses dattes et ses olives, prit la peine de conduire son nouveau client sur le toit du modeste immeuble pour lui offrir une vue panoramique du cœur du hameau et de la palmeraie. Il lui montra les chemins qu'il pouvait emprunter pour faire des balades dans les environs de la plantation de palmiers-dattiers. Il avait le port digne, Salama, bien au chaud dans sa sempiternelle et épaisse jalabiya bleu foncé, avec ses cheveux noirs et crépus, ses yeux noirs intelligents et sans malice, son teint bistre, son calme olympien, et sa voix voilée caractéristique que de loin, on pouvait aisément confondre avec celle d'une femme.

Il avait appris l'anglais sur le tas, en frayant avec des touristes venus des quatre coins du monde, et qui tenaient à loger de préférence au Youssef Hotel, dont il était le gérant depuis six ans. Sa réputation d'homme intègre, spartiate, d'employé qui ne s'octroyait jamais

de vacances, bon jusqu'à la bonasserie (un jour, contera-t-il à Cloche Marx lorsqu'ils se seront connus davantage, un touriste prétendit effrontément avoir payé les deux premières nuits, alors que ce n'était positivement pas le cas. *Qu'as-tu fait? Rien, car quoi faire?* La fin de l'histoire, c'est qu'au bout de son séjour d'une semaine, ledit touriste lui paya toutes ses nuits de sa propre initiative, y compris les deux premières...), son accueil chaleureux et, enfin, son habitude de ne jamais compter son temps; tout cela avait fait en sorte que son nom figurait dorénavant dans le *Guide du routard*, dans le *Lonely Planet*, ainsi que dans d'autres guides de voyage. Il se trouva même un cinéaste britannique qui fit le voyage depuis sa fière Albion jusqu'à l'oasis de Siwa pour capter sur pellicule une tranche de vie du réputé personnage.

Son anglais, à Salama, restait déficient, mais il compensait astucieusement ce handicap en maniant avec grande adresse le bagage restreint de mots qu'il connaissait, au besoin en prenant pédagogiquement le temps de reformuler sa phrase pour s'assurer que son message avait passé. Il avait l'œil ouvert, et le bon. C'était encore un jaugeur d'âmes incomparable, un fin psychologue. S'il lui arrivait de dire: *This man no good. I don't like him*, l'on pouvait être sûr que l'homme incriminé était un individu malhonnête. Ou à tout le moins un imbécile.

Sur le toit du Youssef Hotel, Salama indiqua à Cloche Marx où se trouvaient les sites les plus intéressants.

— Là, le temple de l'oracle Alexandre-le-Grand. Là, la source de Cléopâtre. Là, l'ancienne forteresse de Shali. Là, Gebel el-Matwa, la montagne de la mort. Là, l'île Fatnas. Là, la tombe de Sidi Sliman. Là, la piste menant à l'oasis de Bahariya...

— Combien de kilomètres d'ici à l'oasis de Bahariya?

— 420 kilomètres.

Au Caire, Cloche Marx avait finalement loué une chambre à l'hôtel Gresham. Son cicérone qui l'y avait conduit par la pince l'avait laissé à la réception en lui souhaitant un bon séjour au Caire, sans même avoir tenté de lui soutirer quelques écus en échange de ses services. Il l'avait bel et bien conduit à un hôtel à prix raisonnable, et qui ne tenait pas du coupe-gorge. Dans les environs, un nombre incroyable d'imposants immeubles offraient, de l'extérieur, un aspect de décrépitude avancée: façades et murs couverts de poussière et de suie, et dont la pierre arborait plein de fissures, voire des lézardes. L'intérieur était à l'avenant. Si les vieilles moquettes élimées des couloirs de l'hô-

tel Gresham connaissaient assez souvent les caresses du balai, elles n'avaient probablement jamais senti leurs poils se faire chatouiller par la bouche avide d'un aspirateur. La poignée de porte de la chambre de Cloche Marx lui resta dans la pince le matin du deuxième jour. Le troisième jour, le tuyau sous le robinet se détacha, et l'eau recouvrit rapidement une bonne partie du parquet de bois. Le fauteuil, toujours recouvert de sa housse protectrice transparente, comme au sortir de la manufacture, gardait bien humides les fesses de son occupant. Une armée de mouches lui courait dessus dès le lever du soleil.

Au centre d'information touristique du Caire, on indiqua au Québécois le numéro des bus municipaux qui le conduiraient jusqu'au site des pyramides pour une bouchée de pain, ce qui lui éviterait de faire la course en taxi à un prix exorbitant. On les prenait à la place El Tahrir, ces bus. Cloche Marx en profita pour faire d'une pierre deux coups en passant d'abord par le Mogamma, où il fit tamponner son passeport, ce que tout étranger était impérativement tenu de faire dans les sept jours suivant son arrivée dans la mégapole. L'intérieur de l'immeuble était une véritable ruche kafkaïenne, qui logeait en son sein des centaines de soldats armés, une légion de plantons et des centaines d'employés à l'abri derrière des centaines de guichets vitrés.

Ce ne fut pas une sinécure que de trouver le bon bus menant aux pyramides. Il ne s'agissait pas, en réalité, d'un bus faisant expressément la navette entre le centre du Caire et le site des pyramides, mais d'un bus régulier conduisant à la ville de banlieue à l'orée de laquelle se dressent les fameuses pyramides. Cloche Marx mit un temps fou à traverser les rues hasardeuses depuis le Mogamma jusqu'à l'arrêt des bus pourtant pas loin. D'ailleurs, le mot *arrêt* convient vraiment mal en l'espèce, puisque les bus ne s'arrêtent pas, mais ralentissent ; il faut donc descendre ou monter, pendant que le véhicule est en mouvement. Les portes restent ouvertes en permanence, et des grappes de voyageurs y sont agglutinées.

—Hello! How are you?

—Fine.

—Where are you from?

—Canada.

—Oh! Canada! Canada Dry! Ha! Ha! Ha! Canada is a nice country! My cousin lives in Canada. Welcome! Welcome to Egypt!

Au bureau d'information touristique, on lui avait fourni trois numéros de bus qui passaient tout près du site des pyramides, mais on

avait omis de lui mentionner que le numéro des bus urbains n'apparaît qu'en caractères arabes. Du moins, celui qu'on affichait sur le pare-brise... Le jeune Arabe dont le cousin habitait Toronto se débrouillait pas mal en anglais, et le hasard faisant bien les choses, il allait lui aussi à deux pas de l'entrée du site des pyramides, de sorte qu'il allait pouvoir indiquer à l'étranger le meilleur *arrêt* où descendre.

Il parla à ce dernier pendant tout le trajet, presque sans jamais lui lâcher la pince, au sujet de laquelle il ne tarissait d'ailleurs pas de questions. Ils descendirent un peu au-delà de l'entrée du site des célèbres monuments, car, chemin faisant, le jeune Arabe avait convaincu son crabe de touriste que, primo, vu la vaste étendue sablonneuse séparant les nombreux monuments à visiter sur le site, il valait la peine de faire la visite à dos de dromadaire ; secundo, qu'il allait économiser une somme d'argent non négligeable en louant sa monture à l'extérieur du site plutôt qu'à l'intérieur. Cloche Marx, qui avait accepté d'aller vérifier avec son jeune guide ce qu'il lui en coûterait de louer un dromadaire, au reste davantage pour faire plaisir à son accompagnateur que par véritable envie, eut fort à faire par la suite pour quitter diplomatiquement la petite boutique où l'oncle du jeune Arabe ne ménagea ni sa peine ni son thé pour convaincre le touriste de louer l'une de ses montures, au moins un cheval à défaut d'un mammifère à bosse. Ça coûtait trop cher, à la vérité, et Cloche Marx comprit de toute façon qu'il préférerait faire la visite à pied.

À l'air libre enfin. La boutique était plus éloignée de l'entrée du site qu'il ne l'avait cru. Aussi, dut-il marcher un long moment, accablé par le trop chaud soleil, avant de se présenter au guichet, porté par des jambes de coton. Il acheta son billet, puis se dirigea vers la fosse du sphinx. Un employé du site le fit asseoir presque de force sur une chaise, en plein soleil, car il tenait absolument à lui faire son petit *laïus* informatif, à titre absolument gracieux, répéta-t-il, avant de le laisser entamer sa randonnée pédestre. Cloche Marx l'avertit qu'il n'avait pas d'argent pour se payer un guide.

—Mais non, mais non, rassurez-vous. Je suis un employé du gouvernement, et ça fait partie de mon boulot.

Après lui avoir fait jouer la cassette du *Where are you from ?...* il lui fournit des renseignements sur chacune des pyramides et sur le sphinx, les mêmes que Cloche Marx avait déjà dans son *Guide du routard*, bien entendu. Le topo du bonhomme enfin achevé, le touriste québécois put enfin disposer de lui-même.

– Merci, monsieur, et bonne journée.

– Mon ami, pour m’aider à me payer un repas... quémenda l’employé en tendant la main. Donnez ce que vous voulez, ne serait-ce qu’une livre.

Il chanta encore au visiteur qu’il avait six enfants à charge, et patatipatali et patatatipatala. De mauvais gré, Cloche Marx céda et lui refila une livre, montant qui, manifestement, n’agréa pas trop au bonhomme. Enfin, suant sang et eau, le Québécois à pincettes se rapprocha des colossaux monuments pharaoniques, vieux de quelques millénaires. Chaque dix mètres, peu ou prou, il se retrouvait devant l’obligation de répéter *Non, merci* aux nombreux loueurs de dromadaires et de chevaux.

Le trajet en train, du Caire jusqu’à Alexandrie, première étape de son voyage vers l’oasis de Siwa, avait été fort agréable. La chambre la moins chère qu’il trouva dans la deuxième plus grande ville du pays, c’est-à-dire dans cette ville construite par Alexandre le Grand en 331 avant notre ère, était juchée au septième et dernier étage d’un autre immeuble poussiéreux et décrépit, mais sis au bord de la mer Méditerranée. Il conservait un charme suranné, du moins par son aspect extérieur (et à la condition de ne point l’examiner de trop près). Peu de mouches dans la chambre ; mais des moustiques, malheureusement. L’ascenseur étant hors d’usage, Cloche Marx devait se taper 121 marches - il les avait rigoureusement comptées - plusieurs fois par jour. Au Caire, il avait bu régulièrement du jus de mangue ; ici, à Alexandrie, il se délecta de jus de canne à sucre, tandis qu’à Marsa Matrouh et à Siwa, il allait prendre l’habitude de boire respectivement du jus de *doum* (sucré et de couleur marron) et du jus de citron.

Portez-vous bien, ma chère Tendresse. - Votre Tendre.

CHAPITRE 42

Saint-Adrien-d'Irlande, 21 janvier. Mon cher ami Tendre, votre dernière lettre porte la date du 15 janvier. Peut-être ne vous en êtes-vous pas rendu compte, mais votre toute première lettre, la première missive que vous m'avez fait parvenir, porte exactement cette date : le 15 janvier. C'est donc dire que notre correspondance dure depuis maintenant un an ! Il faudrait célébrer ça, non ?

Votre lettre, mon cher, ne laisse pas que de me rendre songeuse. Tant de points de suspension ! Je n'arrive pas à lire entre les lignes. Mais de grâce, prenez sur vous, mon ami ! On ne peut être vieux quand on a entre vingt et trente ans. Et pourquoi, au juste, auriez-vous peur de l'avenir ? Et de moi ? Enfin, que dois-je penser de ce : Il faudrait tout vous dire... ?

Je vous propose, moi, de prendre le taureau par les cornes : primo, allez faire une longue balade dans le prochain blizzard qui s'abattra sur Sherbrooke ; secundo, je propose que nous nous rencontrions. Car, enfin, n'est-ce pas ce que nous désirons tous les deux ? Qu'en dites-vous, ami Tendre ? - Votre fidèle Tendresse.

CHAPITRE 43

Sherbrooke, 29 janvier. Chère fidèle et bonne amie Tendresse, votre lettre m'a fait du bien ; vos réprimandes m'ont été salutaires. Comme vous me l'aviez suggéré, la semaine dernière, j'ai fait une longue marche dans une rafale de neige. Le vent froid a balayé toute la fumée qui m'engourdissait le cerveau. Tout m'est devenu plus clair, et l'avenir ne m'apparaît plus aussi menaçant. Et j'accepte votre proposition : rencontrons-nous.

Cloche Marx logeait donc à l'*Hôtel Youssef* depuis une semaine, dans l'oasis égyptienne de Siwa. La veille, la lune lui était apparue fort grosse. Il l'avait contemplée depuis la terrasse aménagée sur le toit de l'hôtel. Encore trois jours, et elle serait pleine. À onze heures du soir, avant de se coucher, il alla à son balcon pour contempler le ciel. L'astre de la nuit n'était pas visible. Pourtant, il voyait les étoiles qui cloutaient la totalité de la voûte du ciel. Il n'apercevait nulle trace de nuage qui pût voiler la lune. Était-ce que par ces contrées désertiques, le satellite de la terre se déplaçait plus vite qu'ailleurs ? Elle devait se trouver hors de son champ visuel, juste derrière le toit sur sa gauche, rationalisa-t-il. Or, la veille encore, elle en était fort éloignée. Pour en avoir le cœur net, il monta sur le toit. La lune n'était visible nulle part dans le ciel... Ça alors...

— Certaines nuits, la lune quitter le ciel de Siwa.

Voilà ce que Salama lui avait raconté en souriant la semaine précédente. Il avait ajouté d'un air énigmatique :

— La lune ne pas avoir même effet sur tous les voyageurs...

Le lendemain matin, Cloche Marx lui parla de la disparition de la lune. Salama dit simplement :

— Je sais.

Ce soir-là, la lune avait repris son poste de guet dans le ciel, et Cloche Marx put la contempler tout à son aise depuis son balcon. C'est précisément le jour de la pleine lune que Sandra arriva à l'*Hôtel Youssef*.

— Ah ! Quelle belle surprise ! fit Cloche Marx en apercevant celle qu'il avait rencontrée dans l'avion Bruxelles-Le Caire.

Sandra se borna à lui adresser un vague sourire, et resta parfaitement coite. Elle était assise sur le canapé de la réception et fumait

une cigarette tout en lisant les commentaires, tous élogieux, griffonnés dans le livre d'or par moult voyageurs concernant leur séjour à Siwa et à l'*Hôtel Youssef*.

– Es-tu allée en Haute-Égypte ? voulut savoir Cloche Marx.

– Je suis allée ça et là, répondit évasivement la jeune femme sans quitter le livre d'or des yeux, avant d'ajouter après un moment : c'est le jour de la pleine lune.

– C'est vrai.

– Un jour bon pour prendre des décisions importantes.

Ce soir-là, ils se retrouvèrent tous les deux à la terrasse du restaurant Alexander, là où, au moment de payer, ce n'est pas le client qui demande *Combien ça fait ?* mais bien l'employé ! Et jamais celui-ci ne met en doute le montant que vous lui indiquez. Cloche Marx était arrivé avant Sandra ; quand cette dernière y amena sa bouille à son tour, elle ne manqua pas de le voir, mais choisit néanmoins de s'asseoir à la table voisine. Quand elle eut fini de manger, elle se leva et vint aborder le clochard céleste.

– Tu veux jouer une partie de jacquet ?

– Pourquoi pas ?

Cloche Marx avait oublié un peu les règles. Sandra les lui rappela vague que vague et comme de mauvais gré, en bafouillant beaucoup dans son anglais mal maîtrisé. Elle fumait clope après clope. Le Québécois joua mal, naviguant au jugé et déplaçant étourdiment les jetons qui l'avantageaient le moins, ce qui procura à son adversaire une avance insurmontable. Elle n'avait plus qu'à avancer deux jetons pour gagner, tandis qu'une bonne moitié de ceux du clochard céleste dormaient encore loin de la ligne d'arrivée. Pour bouger l'un ou l'autre de ses deux jetons, il fallait que Sandra fasse dégorger à ses dés un nombre précis de points, ce qu'elle n'arrivait pas à obtenir. Pendant ce temps, Crabe-la-tortue allait son petit bonhomme de chemin, et poussait ses jetons régulièrement et toujours plus près de la ligne d'arrivée ; tant et si bien qu'à la fin, ce fut lui qui enleva la partie !

– La chance du débutant, s'excusa-t-il. Je ne méritais pas de gagner. J'ai joué comme un lunatique.

Sandra remporta la partie suivante haut la main.

Venue la vesprée, cigarette au bec, elle écrivait de courts poèmes en anglais ; abscons, volontairement ou involontairement, allez savoir (elle laissa Cloche Marx en lire un), qu'elle ornait de naïfs petits dessins figuratifs : palmiers, lunes, dunes de sable... Le jour, elle pou-

vait rester de longs moments assise au soleil, seulette, à ne rien faire d'autre que fumer et travailler du ciboulot.

Un soir, Salama vint voir Cloche Marx qui, pour la première fois de sa vie, se délectait d'un jus de goyave à la terrasse du resto *Alexander*.

– Besoin ton aide, lui dit-il.

C'est de par sa qualité de camarade de Sandra que Cloche Marx pouvait être utile au gérant de l'Hôtel *Youssef*, apprit-il.

– Sandra partir demain matin, seule, pour aller à l'oasis de Bahariya.

– Ah oui ?

– À pied.

– À pied ? Seule ?

C'est ce que la jeune femme venait d'annoncer à Salama, apparemment comme s'il se fut agi de l'avertir tout bonnement qu'elle allait s'acheter un yogourt au coin de la rue. Le gérant avait bien tenté de la raisonner, mais en vain. « Oui, oui, lui avait-elle répété, l'air ennuyé, je sais très bien que c'est à 420 kilomètres d'ici. »

Salama avait de bonnes raisons de croire qu'elle était réellement décidée à mettre sa *menace* à exécution, car il avait vu sa provision d'eau, de bouffe et de cigarettes.

– Toi lui parler pour faire changer d'idée à elle.

Et le gérant de remettre dans les pinces de Cloche Marx une somme de quinze livres, soit la monnaie qu'il devait rendre à Sandra, qui venait de lui régler sa note d'hôtel.

– Toi dire à Sandra que moi t'envoyer pour remettre cet argent à elle, mais toi pas dire que j'ai dit à toi qu'elle veut aller à l'oasis de Bahariya. Toi la faire parler par ruse, puis dire à elle qu'elle doit absolument pas partir pour l'oasis de Bahariya, parce que trop dangereux. Moi pas vouloir être responsable de sa mort.

À reculons, et latéralement, plus Crabe que Cloche, Cloche Marx se rendit à la chambre de Sandra.

– Salama m'a demandé de te remettre l'argent qu'il te devait sur le paiement de ta chambre.

– Merci.

– Alors, tu pars demain ?

– Han-han.

– Pour Alexandrie, ou directement pour Le Caire ?

Sandra hésita, prit le temps d'aspirer deux bouffées de cigarette, puis répondit :

– Je vais à Bahariya oasis.

– Oh ! fit innocemment Cloche Marx. En jeep ?

– Non, à pied, répondit l'Allemande en soufflant un gros nuage de fumée dans l'air.

La suite de leur échange de vues prit vite l'allure d'un long dialogue de sourds. Aucun des arguments pourtant sensés de Cloche Marx n'avait prise sur elle ou n'entamait sa détermination. Têtue comme une bourrique, elle était, la Sandra.

– Mais penses-y, Sandra ! Tu vas mourir dans le désert avant d'avoir parcouru la demie du quart du trajet !

– Tu trouves pas que ça serait être une belle manière de mourir ? répliqua Sandra en aspirant une autre grande bouffée de fumée. Ha ! Ha ! Ha ! Non, non, je sais que c'est possible de faire la distance à pied. Je me suis informée ; pas folle, la guêpe, comme on dit.

Une heure plus tard, étaient rassemblés dans le poste de police : Sandra (que l'on n'avait pas amenée manu militari, mais presque), Cloche Marx, Salama, le responsable du centre d'information touristique (de qui la jeune femme avait obtenu une carte du désert quelques jours auparavant, et qui avait dès lors tenté de lui faire abandonner son projet insensé), ainsi que le chef de la police de Siwa, si si, qui ne parlait que l'arabe. C'est le responsable du centre d'information touristique qui joua le rôle d'interprète entre Sandra et le chef de police, lequel, d'entrée de jeu, pour montrer sa bonne volonté, et nul doute quelque peu impressionné d'avoir affaire à une touriste européenne (ce qui n'était absolument pas ordinaire pour lui), offrit une cigarette à la jeune Allemande, qu'elle accepta volontiers.

Au cours de ce huis clos, il fut dit : hyènes, lions du désert, scorpions, ânes sauvages agressifs, épuisement, manque d'eau, manque de bouffe, chaleur mortelle ; puis enfin et surtout, il fut dit : permis nécessaire, permis non accordé. La pauvre Sandra, incapable de faire valoir comme elle l'aurait voulu son point de vue dans la langue de Shakespeare, seule contre tous, de mauvais gré céda, après avoir avancé à la blague qu'elle acceptait de ne pas y aller à pied, mais plutôt à dos d'âne... La plupart des arguments invoqués, comme de juste, puisqu'elle les avait déjà entendus, n'y étaient pour rien dans son abdication ; le seul qui avait eu du poids dans sa décision était la question du permis qu'on refusait de lui délivrer. C'était d'ailleurs la

première fois qu'elle entendait parler de cette exigence. Elle apprit qu'il y avait au moins deux postes de contrôle militaire dans le désert, près de la piste ; le premier sis à une vingtaine de kilomètres de Siwa, où tout voyageur devait montrer patte blanche.

L'air défait, Sandra expliqua que dans ces conditions, elle renonçait à son dessein et qu'elle prendrait l'autobus de sept heures le lendemain matin pour Marsa Matrouh. Siwa poussa un soupir de soulagement.

Avant d'aller se coucher, la jeune Allemande demanda à Salama de la réveiller à six heures, alors que Cloche Marx lui serra délicatement la main avec sa pince en lui disant au revoir.

Sandra tint promesse. Le lendemain matin, à sept heures, elle montait dans l'autocar à destination de Marsa Matrouh.

— Ouf ! poussèrent à nouveau tous les notables de Siwa.

Le festival de la pleine lune était terminé depuis deux jours. Ce matin-là, au moment où Cloche Marx sortait de l'hôtel pour aller déjeuner, Salama s'approcha de lui pour lui dire :

— Sandra est de retour.

Amie Tendresse, je peux descendre à Saint-Adrien-d'Irlande quand vous le voulez. Ou préférez-vous venir à Sherbrooke ? Je suis disponible n'importe quel jour et à n'importe quelle heure. À bientôt.
- *Votre Tendre.*

CHAPITRE 44

Saint-Adrien-d'Irlande, 3 février. Ami Tendre, dites-moi si ce qui suit vous convient : j'arriverais à la gare d'autobus de Sherbrooke le samedi 15 février à midi et demi. Si vous m'attendiez là, on pourrait alors aller dîner ensemble quelque part au centre-ville. Je porterai un long manteau de fourrure blanche (synthétique), des gants blancs et des verres fumés. J'ai votre photo, bien sûr, mais je préférerais que vous me décriviez vous aussi les vêtements que vous entendez porter. Cela vous convient-il ?

P.-S. - Je préfère vraiment que ce soit moi qui aille vous rencontrer à Sherbrooke. À bientôt. – Votre Tendresse.

CHAPITRE 45

Sherbrooke, 7 février. Bonne amie Tendresse, votre proposition me convient parfaitement. Je vous attendrai à la gare d'autobus de Sherbrooke lors de votre arrivée à midi et demi, le samedi 15 février. Je porterai un long manteau en cuir noir (naturel), des gants noirs, ainsi que des verres fumés. À bientôt. - Votre Tendre.

CHAPITRE 46

Saint-Adrien-d'Irlande, 15 mars. Cher ami Tendre, comme je vous l'ai fait savoir dimanche passé lors de notre dernière rencontre au restaurant l'Étoile, au Lac-Noir, je préfère que nous attendions quelques semaines avant de nous voir une quatrième fois. Je sais, et je vous l'ai dit, ma décision paraît paradoxale puisque nos trois rencontres ont été fort agréables, autant pour vous que pour moi, n'est-ce pas ?

C'est que je ne vous ai pas tout dit, ami Tendre. Je veux dire sur moi, sur ma situation. Je n'en suis pas fière, évidemment. Si j'ai tu des renseignements que vous étiez en droit de connaître, ce n'est pas par malice, sachez-le. J'ai sans doute eu tort dès le départ de fonder notre relation sur cette sorte de malentendu... Une fois notre correspondance en train, je ne pouvais plus vraiment revenir en arrière ; ou peut-être était-ce que je ne le voulais pas... J'ai été de mauvaise foi, et je m'en excuse. Quand vous saurez tout, j'espère que vous me pardonnerez.

J'ai honte de vous avoir réprimandé telle une maîtresse d'école dans l'une de mes récentes lettres. Je vous tançais, vous vous en souvenez, parce que vous affirmiez craindre l'avenir ; eh bien, c'est moi qui ai peur de l'avenir en ce moment. Je vous affirmais péremptoirement qu'on ne peut être vieux quand on est dans la vingtaine ; or, je me sens moi-même vieille, actuellement. Je jouais à l'exaspérée quand vous m'écriviez des mots sibyllins relatifs à ce que vous omettiez de me dire ; or, c'est à mon tour de vous écrire que je devrais tout vous révéler... Mais veuillez être patient, ami Tendre. Il y en a trop à dire, et je ne saurais tout vous dévoiler d'un seul coup.

Je viens de relire votre lettre du 15 janvier. Je peux maintenant reprendre exactement, mais exactement, textuellement, à mon propre compte, les paroles que vous me disiez alors ; je vous cite : « J'aimerais tout vous dire... Il le faudrait. Il le faudra... J'ai peur de ce qui s'en vient... Et je sais que ça doit venir. Et je sais qu'il vaut sans doute mieux que cela vienne... » Vous le constatez, vous avez été plus franc que moi, et plus tôt.

Bon. Par où commencer ? Qu'est-ce qu'il serait préférable de vous dévoiler en tout premier lieu ? Ceci, peut-être : mon Tendre ami, quoiqu'il arrive au terme de toutes les explications que je vais vous

fournir dans cette lettre et dans mes prochaines (si vous consentez à me lire jusqu'à la fin), sachez que j'ai eu une réelle joie à correspondre avec vous pendant plus d'une année, et que pour toujours vous resterez dans mon souvenir, mon Tendre ami.

Bon. Je prends une grande inspiration, et je vous apprends ceci, puisqu'il le faut :

Celle que vous avez rencontrée à trois reprises, ami Tendre, une première fois à la gare d'autobus de Sherbrooke, et les deux autres fois au restaurant L'Etoile, au Lac-Noir, N'EST PAS CELLE QUI VOUS ÉCRIT CES LIGNES ! Elle n'est pas, en effet, celle qui correspond avec vous depuis plus d'un an ! Pour vous rencontrer, j'ai délégué à ma place cette jeune personne que j'aime beaucoup, donc celle que vous avez vue à trois reprises. Ouf ! c'est dit. - Votre Tendresse, malgré tout.

CHAPITRE 47

Sherbrooke, 19 mars. Chère amie Tendresse, je crois important de vous dire tout de suite ceci : je ne vous jette pas la pierre, car moi aussi j'ai à m'expliquer (et comment !), ce que je vais faire bientôt. Mais pour le moment, je préfère garder en réserve certains renseignements à mon sujet, lesquels, si je vous les dévoilais maintenant, m'empêcheraient de vous écrire cette lettre de la manière que je veux le faire et que je le fais.

Je n'arrive pas à croire, ma chère amie Tendresse (et en même temps je le crois : votre lettre transpire la sincérité), que ce n'est pas vous que j'ai rencontrée le mois dernier... Cette jeune femme que j'ai vue arriver à la salle d'attente de la gare d'autobus de Sherbrooke le samedi 15 février dernier avait un visage répondant exactement à la description que vous m'aviez faite de vous : yeux verts, lèvres pleines, nez droit et cheveux châtain longs. Même sa taille m'a semblé être la vôtre : 1,69 m.

Ce sosie de vous est sans doute votre sœur jumelle... Quant à la raison qui vous a poussée à user de ce subterfuge, je formule l'hypothèse suivante : peut-être que l'accident dont vous m'avez parlé, et qui a provoqué la paralysie des jambes de votre mère, est en réalité arrivé à vous ? Je ne vois pas d'autre explication... Et si j'ai vu juste, sachez que l'affection que j'éprouve à votre endroit, l'amitié très forte que je vous porte, tout cela ne sera pas changé d'un iota.

Mon amie Tendresse, dites-moi si j'ai deviné juste. Mais peu importe votre réponse, je vous dévoilerai alors tout ce que je vous ai caché à mon tour, et vous verrez que vos « pieux mensonges » pèsent moins lourd que les miens. Je vous dis à mon tour, mon amie, ce qui suit : quoi qu'il advienne au terme de toutes ces révélations que nous nous ferons mutuellement, sachez que pendant tous ces derniers mois, vous m'avez aidé à vivre plus heureux, et que cela ne s'effacera jamais. - Votre Tendre ami, malgré tout.

PARTIE V

CHAPITRE 48

Puerto Vallarta, Mexico, 14 mars. Bonjour, maman, je ne peux plus garder ce secret pour moi : je suis amoureuse, et vous devinez de qui. Ne m'en veuillez pas si je vous ai fait des cachotteries. Voyez-vous, celui que vous croyez que j'ai rencontré trois fois seulement, je l'ai rencontré en vérité une bonne douzaine de fois... Et, justement, il est venu me rejoindre ici, hier, à Puerto Vallarta, et restera avec moi jusqu'à la fin de mes vacances en terre mexicaine. Je vais donc prolonger mon séjour ici jusque vers la fin du mois. Je vous téléphonerai la veille de mon départ du Mexique. Je vous expliquerai tout à mon retour à la maison.

Je vous embrasse. - Votre fille un tantinet honteuse.

CHAPITRE 49

Saint-Adrien-d'Irlande, 23 mars. Mon cher ami Tendre, écrivez-moi vite, car je nage en pleine confusion. Et pour vous aider à m'éclairer, je vous révèle aujourd'hui le gros de toute l'affaire en ce qui me concerne.

Voici... Vous avez vu juste en supposant que celle qui a les jambes paralysées, c'est moi. En revanche, la personne que vous avez rencontrée à ma place n'est pas ma sœur, mais ma fille...

Voyez-vous, quand j'ai envoyé ma petite annonce à La Tribune, j'avais 59 ans... J'en ai donc 60 au moment où je vous écris ces lignes. Voilà, c'est enfin dit. Je me sens... l'âme un peu plus propre.

Mais figurez-vous qu'hier, j'ai reçu une lettre de ma fille, celle-là même que vous avez rencontrée à «trois» reprises en pensant que c'était moi. Elle est en vacances au Mexique. Elle m'a avoué qu'elle est tombée amoureuse de vous, et qu'elle vous a rencontré non pas trois fois, comme je le croyais, mais une douzaine de fois...

Je tiens à préciser tout de suite que je n'en veux pas à ma fille d'être tombée amoureuse de vous ; pas une miette. Je suis au contraire contente (en vérité, je le suis devenue après une longue réflexion), pour ne pas dire très contente pour elle, même si en quelque sorte, je suis un peu jalouse... De plus, je ne peux pas vraiment vous en vouloir à vous. De quel droit vous en voudrais-je ? Sauf que j'ai hâte de vous relire afin de recevoir les morceaux qui manquent à mon casse-tête.

C'est que, voyez-vous, ma fille m'a également appris, dans sa lettre, que VOUS ÊTES ALLÉ LA REJOINDRE À PUERTO VAL-LARTA LE 13 MARS, et que vous resterez avec elle jusqu'à la fin du mois. Or, le 19 mars, vous m'écriviez une lettre de Sherbrooke... alors que vous étiez censé être au Mexique au même moment...

J'en perds mon latin. Il y a différentes hypothèses qui me viennent à l'esprit, certes, mais je préfère les taire, car elles sont sans doute tirées par les cheveux. Quoique...

Dans quelle bizarre d'aventure nous retrouvons-nous, Tendre ami ? D'un côté, je suis contente que tous ces quiproquos soient sur le point d'être expliqués ; d'un autre, je suis un peu inquiète de ce qui restera de notre amicale relation après tout ça... - Votre Tendresse à qui il tarde beaucoup de vous lire.

CHAPITRE 50

Sherbrooke, 27 mars. Chère amie Tendresse, vous êtes donc la mère et non la fille ! C'est extraordinaire ! Est pris qui croyait prendre... Et quand j'écris « Est pris », je parle de moi, bien sûr. Il est temps, en effet, que je vous fasse des confidences à mon tour.

D'abord ceci : je n'ai pas le don d'ubiquité, et je ne peux donc être à la fois à Puerto Vallarta et à Sherbrooke, où je suis présentement, corps et âme. Sachez que JE NE SUIS PAS ALLÉ AU MEXIQUE. Celui qui est allé rejoindre votre fille à Puerto Vallarta, c'est MON NEVEU. Je triche donc moi aussi avec vous « depuis le début »... Ainsi donc, ce n'est pas moi que v... Non, pas que « vous », mais que « votre fille » a rencontré à la gare d'autobus de Sherbrooke : c'est mon neveu.

Figurez-vous que mon âge ne se situe pas entre vingt et trente ans. J'ai plutôt 64 ans... Mon neveu en a 28. Votre fille a vraisemblablement l'âge que « vous » prétendiez avoir dans vos lettres...

Mon neveu m'avait dit qu'il partait au Mexique, mais pas qu'il allait... (j'allais encore dire : qu'il allait « vous » rencontrer), mais pas qu'il allait rencontrer votre fille.

Nous sommes au milieu d'une bizarre d'aventure, comme vous dites, et moi aussi j'espère que notre amitié n'en sortira pas diminuée. Nous la méritons tous les deux.

Mon neveu est donc amoureux. Je ne peux que m'en réjouir, moi aussi (après réflexion, comme pour vous). Quand il me faisait un compte rendu détaillé de ses rencontres avec celle que je croyais être ma correspondante, je voyais bien qu'il avait une certaine difficulté à garder un ton neutre, et j'ai subodoré que cette personne qu'il rencontrait à ma place n'était pas sans lui plaire un tantet. Ces deux jeunes sont amoureux l'un de l'autre ? Eh bien, à la bonne heure !

Je vais voir mon neveu dans quelques jours, et vous, vous verrez peut-être votre fille le jour où vous recevrez cette lettre. J'ai hâte de parler à mon neveu, mais j'ai encore plus hâte de connaître votre réaction à la suite de ce que je vous révèle sur moi dans cette babillarde. - Sans rancune, votre Tendre toujours.

CHAPITRE 51

Saint-Adrien-d'Irlande, 2 avril. Cher ami Tendre, est prise qui croyait prendre, car c'est moi qui suis à l'origine de tout ça ; c'est moi qui la première, dans ma petite annonce, me suis fait passer pour une jeune fille de 25 ans, alors que j'en avais 59.

Ainsi donc, mon correspondant est un homme de 64 ans ! Voilà qui est plus que mon âge... Mais vous m'avez bien eue !

Ma fille est revenue du Mexique avant-hier (au fait, elle a 26 ans, en effet), toute bronzée, pétante de santé et de bonheur. Elle m'apprend bien des choses, mais préfère ne pas tout me dire ce qu'elle sait. Ce sera vous, me dit-elle, qui pourrez le mieux m'expliquer certains faits. Elle m'a révélé, en tout cas, que dès la troisième rencontre, elle et votre neveu ont décidé de tout se dire, d'avouer qu'ils avaient accepté de jouer le rôle de substituts, et enfin, ils ont décidé que pour un temps ils allaient tous deux, devant nous, feindre que tout se passait comme nous le pensions vous et moi...

Par ailleurs, je compte sur vous pour m'expliquer un « détail ». Le visage de votre neveu, raconte ma fille, ne correspond pas à celui de la photo que vous m'avez envoyée l'année dernière. Ce n'est donc pas la photo de votre neveu que vous m'avez fait parvenir pour me donner le change. Qui est sur cette photo, alors ?

Et aussi, qu'est-ce qui vous a poussé, vous qui étiez alors un homme de 63 ans, à répondre à la petite annonce envoyée à La Tribune par une jeune fille prétendument âgée de 25 ans ? - Votre Tendresse.

CHAPITRE 52

Sherbrooke, 6 avril. Chère Tendresse, mon neveu m'est revenu du Mexique, lui aussi bien bronzé et rayonnant de bonheur. Et lui aussi, à l'instar de votre fille, m'en dit et en retient. Mais qu'est-ce qu'il est amoureux !

Amie Tendresse, votre petite annonce parue dans La Tribune aura eu au moins cette heureuse conséquence : celle de faire le bonheur de mon neveu.

Votre fille a raison. C'est à moi qu'il revient de vous affranchir relativement, entre autres choses, à cette photo que vous avez reçue du correspondant que je suis l'année dernière. Vous savez déjà que ce n'est pas moi qui y figure ni mon neveu. Celui que vous y voyez est un jeune homme que je n'ai jamais vu moi-même... et donc, que je n'ai jamais connu, figurez-vous. Qui plus est, chère Tendresse, CE N'EST PAS MOI QUI VOUS AI ENVOYÉ CETTE PHOTO... Moi, j'ai su que vous l'aviez reçue parce que vous en avez parlé dans l'une de vos lettres.

Je sais, je sais, mais, croyez-le ou non, je n'habite Sherbrooke que depuis le mois d'août dernier. Et la toute première lettre que moi, moi qui vous écris en ce moment, moi, l'oncle du jeune homme avec lequel votre fille vient de passer ses vacances au Mexique ; eh bien, la toute première lettre que moi, je vous ai en réalité écrite et postée est celle du 15 août... Corollaire : toutes les lettres par vous reçues avant cette date sont celles d'un autre correspondant, aussi étonnant que cela puisse vous paraître.

Je constate que je m'y prends mal, et que je vous fais languir en tournant autour du pot. Mais j'y arrive.

Avant le mois d'août de l'an dernier, j'habitais la ville de Cole-raine. Quand j'ai déménagé pour aller habiter la ville de Sherbrooke, j'ai emmené mon neveu avec moi. Mais celui-ci, qui logeait chez moi depuis longtemps, avait hâte d'avoir son propre appartement. Il en a donc trouvé un à Sherbrooke qui lui convenait. De mon côté, je m'en suis déniché un qui faisait mon affaire, mais il était entendu que je n'y habiterais que le temps qu'une place se libère pour moi dans un certain centre d'accueil pour personnes dites « âgées » et autonomes. J'ai un ami d'enfance qui habite dans ce petit centre, et c'est là que je voulais désormais aller vivre. Mon neveu m'offrait de rester tem-

porairement dans son nouveau logement à lui, mais je ne voulais pas l'embarrasser de ma présence et l'empêcher de se sentir enfin vraiment chez lui.

Alors donc, la concierge de l'immeuble où j'aménage temporairement m'apprend que le précédent locataire de mon logement venait de périr par noyade quelque part en Abitibi (pardonnez-moi de vous apprendre ça si brutalement). Cette concierge, vous l'avez sans doute deviné, c'est Mme Féline. L'homme qui venait de se noyer, c'était, hélas, votre premier correspondant, celui que vous aviez choisi parmi les quelques candidats ayant répondu à votre petite annonce.

Je suis désolé pour vous et pour ce jeune homme ; de toute évidence, de nous trois, il a été le seul à ne pas avoir joué double jeu.

Mme Féline savait que ce locataire était orphelin, et on ne lui connaissait aucun parent. Toutes ses possessions, fort peu nombreuses au demeurant, furent confiées et données à la Saint-Vincent-de-Paul. Ou à l'Armée du Salut, je ne sais plus trop. Sauf un petit meuble, un vieux secrétaire en fort piteux état, resté dans l'appartement. Mme Féline m'a expliqué qu'elle allait m'en débarrasser, mais, à ma demande, elle a accepté de me le laisser. Mon neveu aime travailler le bois et réparer les vieux meubles, et donc, je lui ai refilé le vieux secrétaire pour qu'il le retape.

Peu après, alors que je découvrais une première lettre de vous, puis bientôt une deuxième, dans ma boîte aux lettres, qui avait été celle de votre premier correspondant, mon neveu découvrait, de son côté, cachées dans une sorte de double fond du vieux secrétaire, toutes les lettres que vous aviez envoyées au locataire précédent... Vous devinez la suite.

Mon neveu n'a d'abord lu que quelques-unes des lettres avant de venir me les remettre ; j'allais bien sûr toutes les lui faire lire assez longtemps après, lorsqu'il fut question d'une éventuelle rencontre entre vous et moi... Parmi ces missives, il y avait des ébauches de lettres écrites par votre premier correspondant ; sans ces échantillons d'écriture, je n'aurais peut-être pas mené à terme ce projet un peu sacrilège me permettant de me substituer à lui frauduleusement, et de me mettre, quasi sans vergogne, à correspondre avec vous...

J'ai alors, en effet, décidé de m'exercer à imiter l'écriture de votre défunt correspondant et peu après, j'osais vous écrire une première lettre. C'était le 15 août, comme je vous l'ai déjà dit. Comme adresse de retour, je vous ai alors fourni celle de mon neveu qui, bien

sûr; bon complice, ne manqua pas de m'apporter promptement chacune de vos lettres que vous y postiez, et qui m'étaient destinées - manière de parler, puisqu'en réalité, elles étaient destinées à votre premier correspondant.

Voilà l'essentiel de l'affaire. J'aurai peut-être l'occasion de vous communiquer plus de détails dans une ou des lettres subséquentes.

Amie Tendresse, me pardonnez-vous ? - Votre « Tendre ».

CHAPITRE 53

Saint-Adrien-d'Irlande, 14 avril. Cher ami Tendre (je choisis de continuer de vous appeler ainsi), j'ai mis quelques jours à digérer tout ce que vous m'avez appris dans votre dernière lettre. Et j'ai relu toutes celles que vous m'avez écrites depuis le 15 août dernier. Je me sens maintenant assez sereine pour vous répondre.

Bien sûr que je vous pardonne, ami Tendre. Mais d'apprendre que... que mon premier Tendre était décédé m'a touchée profondément. Il est donc mort noyé. J'avais raison de m'inquiéter lorsqu'il partait à la recherche d'eaux tumultueuses pour jouir de sensations fortes. Il est parti, mon pauvre petit, parti pour toujours...

J'ai relu aussi tout ce qu'il m'a écrit, lui. Dans son ultime lettre, datée du 20 juillet, il tient des propos fort... défaitistes, et il est complètement déprimé. Il me dit avoir le cerveau enfumé, être sans appétit ; il n'arrive plus à écrire ses chroniques à La Tribune, et il ajoute qu'il fait tempête dans sa tête... Ah ! Comme il aura souffert, mon premier Tendre ! Sa noyade n'est peut-être pas accidentelle.

Je ne peux pas ne pas me demander si j'aurais pu lui redonner goût à la vie, à ce moment-là, en lui parlant autrement. Ou davantage... J'ai en tout cas le sentiment d'être en deuil d'un fils. Vous savez, la mort inutile de ce jeune homme sensible, orphelin, mélancolique, timide, mais doué et intelligent, renforce mon idée, disons négative, que je me suis faite de Dieu depuis mon propre accident qui m'a clouée dans un fauteuil roulant pour le reste de mes jours.

Mon ami Tendre, vous avez manifestement lu avec grande attention toutes les lettres que j'ai envoyées à mon premier Tendre, car vous avez su parfaitement vous mettre à sa place. L'épisode du changement dans l'écriture m'a fait hésiter un peu, mais fort peu longtemps, car j'ai trouvé plausibles vos explications relatives à vos blessures à la main et à l'épaule. Vous n'avez sans doute pas déménagé de l'immeuble de Mme Féline pour aller vous installer dans un autre appartement moins cher, comme vous le prétendiez ; mais peut-être êtes-vous réellement allé habiter dans un centre d'accueil pour personnes autonomes, dites « âgées » ?

Vous n'êtes sans doute pas allé rendre visite à Mme Féline. Avez-vous réellement fait des marches dans des tempêtes de neige ? Vous n'êtes sans doute jamais allé à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. Vous

n'avez jamais joué au ballon-volant dans votre jeunesse ? Et dites-moi, ami Tendre, votre rêve dans lequel vous et moi nous chaussions des bottes de sept lieues pour faire le tour du monde, l'auriez-vous réellement rêvé ? Au plaisir de vous lire. - Votre Tendresse.

CHAPITRE 54

Sherbrooke, 18 avril. Chère Tendresse, ce rêve où je nous voyais ensemble faire le tour du monde chaussés de bottes de sept lieues, je l'ai vraiment fait, moi, votre deuxième Tendre.

Lorsque j'ai quitté l'immeuble de Mme Féline (que j'ai tout de même habité pendant six mois), ce fut pour aller effectivement vivre au petit centre d'accueil dont je vous ai parlé, et non dans un autre appartement. J'y suis donc depuis la mi-février, et j'ai plaisir à converser quotidiennement avec cet ami d'enfance auquel j'ai fait allusion, je crois, dans ma dernière babillarde.

Je n'ai jamais fait de marches dans des tourmentes hivernales, non, en tout cas, pas pour le plaisir. Mais est-il vrai que vous, en revanche, vous aimiez la marche durant votre jeunesse ? Je n'ai jamais joué au ballon-volant, non. Et votre fille, elle, elle est vraiment sportive ? Mon neveu m'a appris que c'est elle qui est traductrice.

Je ne suis pas retourné rendre visite à Mme Féline, non ; mais il est vrai, cependant, que je me suis promis de le faire, car je l'aime bien ; on a eu maintes occasions d'échanger des points de vue. À deux reprises, d'ailleurs, elle m'a invité à boire un café chez elle, et j'ai accepté. Quant à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, je n'y suis jamais allé. J'ai hâte de vous lire. - Votre Tendre.

CHAPITRE 55

Saint-Adrien-d'Irlande, 22 avril. Cher ami Tendre, peut-être ne vous doutiez-vous pas que j'aurais un grand plaisir d'apprendre que vous avez vraiment rêvé ce rêve dans lequel ensemble nous faisons le tour du monde, bottes de sept lieues aux pieds.

J'étais, oui, une grande marcheuse dans ma jeunesse ; l'automne, surtout. Je n'en ai jamais plus fait par la suite, mais comme un fait exprès, c'est depuis que je n'ai plus de jambes que l'envie d'en faire m'a reprise... Ma fille, en revanche, est vraiment sportive, elle : marche, bicyclette, natation, patin, ballon-panier... Quand elle s'est mise à jouer au ballon-volant au nouveau terrain de jeux, ici, à Saint-Adrien-d'Irlande, je suis effectivement allée la voir. Je n'ai jamais visité, moi non plus, l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, mais il est exact que j'aimerais m'y rendre pour vivre une expérience de silence et de méditation. Je vous encourage à nouveau (il est vrai que la première fois que je l'ai fait je m'adressais à un autre) à visiter Mme Féline ; on ne se rend pas toujours compte combien font plaisir ce genre de petites fidélités.

Cette fois-ci, je ne veux pas manquer de vous parler de votre roman. Car cette histoire de roman, vous ne pouvez tout de même pas l'avoir... « inventée » ! Tous ces chapitres que vous m'avez fait parvenir, il a bien fallu que vous les ayez... « créés » et écrits ! Ou bien il s'agit d'extraits d'un roman existant, écrit par quelqu'un d'autre ? Ou bien encore vous avez un « prête plume », comme on dit dans ce métier-là... Serait-ce, dans ce cas, votre neveu, qui est l'écrivain ? Peut-être, enfin, avez-vous commis un crime de plagiat (Hi ! Hi ! Hi !) ? Ma fille, sur ce point comme sur bien d'autres, reste motus et bouche cousue, car elle préfère que j'apprenne tous ces renseignements de vous. - Votre Tendresse.

CHAPITRE 56

Sherbrooke, 26 avril. Ma bonne amie Tendresse, nos deux jeunes tourtereaux se sont entendus (ils s'entendent sur pas mal de choses, n'est-ce pas ?) pour nous laisser, comme il sied à de grandes personnes, la responsabilité de débrouiller nous-mêmes cet écheveau par nos propres soins fabriqué... Il s'agit en quelque sorte d'appliquer le principe du « qui casse les verres les paie »...

Je vous confesse que je suis bel et bien l'auteur de ce début de roman dont vous avez lu de larges extraits. J'ai toujours aimé écrire. Figurez-vous que j'ai déjà réellement rêvé de devenir écrivain un jour ; lorsque j'étais dans la trentaine, j'ai commis trois romans, tous refusés par les éditeurs. Je n'ai cependant jamais osé m'en défaire ; ils dorment encore, c'est du déjà-vu, dans mes tiroirs. Je n'ai alors plus tâté de l'écriture, jusqu'à il y a une quinzaine d'années, alors que je me suis mis à la nouvelle, cette fois. Bien m'en a pris, car j'ai eu plus de veine. Trois de celles-ci ont été effectivement publiées. Malheureusement, on aurait dit que j'avais alors consommé toute mon inspiration, et je n'ai plus écrit par la suite ; jusqu'à mon arrivée récente à Sherbrooke, s'entend.

Étrange, parfois, comment certains événements arrivent à influer sur nos décisions. Ce n'est pas la lecture de vos lettres trouvées dans le vieux secrétaire qui m'a donné le goût de commencer à écrire un roman. Ou plutôt si (et cela combiné au fait que j'avais un échantillon de l'écriture de votre premier correspondant, que je pouvais m'exercer à imiter), puisque de me mettre à écrire un roman me fournissait le prétexte idéal devant me permettre de justifier ma décision, en tant que substitut frauduleux de votre correspondant, de cesser d'écrire des chroniques pour La Tribune.

Dites-moi, amie Tendresse, que diriez-vous si, malgré le fait que nous ayons découvert que nous étions des imposteurs, que nous n'étions ni l'un ni l'autre celui et celle que nous prétendions être, que diriez-vous si, malgré cela, nous continuions à nous échanger des lettres pour un long temps à venir ? Moi, ça me plairait assez. Je veux dire beaucoup. Et si vous me répondez par l'affirmative, je vous communiquerai l'adresse de mon centre d'accueil. - Votre Tendre.

CHAPITRE 57

Saint-Adrien-d'Irlande, 30 avril. Mon cher Tendre, je suis contente de savoir que vous êtes bel et bien l'auteur de ces extraits de roman que j'ai eu le plaisir de lire. Je ne suis certainement pas la meilleure des juges en littérature, mais il me semble que vous avez du talent, et j'espère que vous mènerez à terme ce projet d'écriture. La preuve, d'ailleurs, que vous avez des dispositions pour le récit d'imagination, c'est qu'on ait déjà, dans le passé, accepté de publier certaines de vos nouvelles. J'aimerais bien les lire, du reste, ces nouvelles, si cela est possible. Si elles ont été publiées dans un recueil, je pourrais peut-être le trouver dans une bibliothèque ?

Oui, s'il vous plaît, envoyez-moi l'adresse de votre centre d'accueil.

Mon cher Tendre, j'ai une demande à vous faire, et vous verrez que, tout bien considéré, c'est une demande qui n'a rien de déraisonnable. J'aimerais que nous cessions de nous écrire pendant une période de deux mois. J'ai besoin de réfléchir tranquillement à tous ces événements récents qui m'ont touchée personnellement. J'aimerais juste laisser décanter tout cela pendant quelques semaines avant de me remettre à vous écrire. Je vous assure que je tiens à poursuivre ma correspondance avec vous. Je vous demande simplement de m'accorder ce petit délai pour me permettre, comme je vous l'ai dit, de considérer avec un peu de recul ce qui vient de m'arriver.

Si vous agréez à ma demande, votre prochaine lettre, en réponse à celle-ci, serait votre ultime avant le fameux délai ; quant à moi, je répondrais à votre dernière, puis me tairai ensuite, à l'égal de vous, pendant deux mois. Enfin, c'est moi qui alors briserais la première le silence. Qu'en dites-vous, Tendre ami ? - Votre Tendresse de toujours.

P.-S. - Si vous avez un autre chapitre déjà écrit sur l'histoire de Cloche Marx, pourriez-vous m'en faire parvenir copie ?

CHAPITRE 58

Sherbrooke, 4 mai. Ma Tendresse de toujours, bonjour. C'est le mois de mai. « C'est dans le mois de mai, en montant la rivière, que les filles sont belles. »

Votre demande au sujet d'un arrêt temporaire de notre correspondance, après mûre réflexion, m'apparaît raisonnable (mais je ne vous cache pas que dans votre lettre, les mots « J'aimerais que nous cessions de nous écrire » m'ont dans un premier temps mis dans tous mes états). Nul doute qu'il s'agit là d'une sage attitude, car moi aussi, à la vérité, j'ai besoin d'un peu de temps pour parvenir à envisager la situation selon une nouvelle perspective. Accordons-nous donc, oui, ce repos épistolaire de deux mois.

Veuillez noter ma nouvelle adresse inscrite ci-dessous, ainsi que sur l'enveloppe.

Je joins à cette lettre une copie de mes trois nouvelles qui ont déjà été publiées dans un magazine culturel aujourd'hui disparu (il s'appelait « Littérature d'ici »). Voici également un autre chapitre de mon roman en chantier.

Sandra était assise sur le muret qui protégeait de la rue poussiéreuse les tables de la terrasse du restaurant Abdu. Elle fumait une cigarette en contemplant les charrettes tirées par des ânes, dont le conducteur était souvent un enfant, souvent prodigue de coups de trique sur la croupe tuméfiée de son animal de trait. Cloche Marx s'approcha de la jeune femme.

— Bonjour, madame Siwa, qu'il prononça pour la taquiner en transformant sa voix.

Elle se retourna lentement, le temps de reconnaître son interlocuteur, puis reprit sa position initiale sans daigner émettre une parole. Près du muret trônait un gros baril en fibre de verre bleue, que le soleil du matin commençait de chauffer de belle façon, aux trois quarts empli de reliefs de nourriture, et au-dessus duquel vrombissait un essaim de mouches excitées par les forts effluves qui en émanaient

— Vous êtes donc revenue, madame Sandra.

— Han-han.

Elle n'était pas d'humeur à plaisanter, la jeune Allemande, et cela, le clochard céleste pouvait le comprendre. Il avait été de ceux qui

s'étaient concertés pour l'empêcher de réaliser son rêve, une expédition pédestre de plus de 400 kilomètres dans le désert, jusqu'à l'oasis de Bahariya.

Cloche Marx s'assit à une table derrière elle, dos au muret, consulta le menu, puis commanda une crêpe à la banane et au miel, ainsi qu'un jus de citron. Il avait apporté un cahier d'écolier ligné et un stylo. La veille, à la brune, à l'orée de la palmeraie, dans un décor fantasmagorique de formations rocheuses où se dressaient, plantés dans l'or du sable de Siwa, des pitons, des cônes et des blocs en terre schisteuse dont les formes évoquaient toutes sortes d'animaux fabuleux, il avait consulté l'oracle d'Alexandre ; il en avait retenu au moins un message clair : on lui avait commandé d'écrire. Sans préciser quoi, ni sur quoi.

Cloche Marx en vint à se convaincre que de tracer des caractères, des mots et des phrases sur du papier blanc, de capturer comme de petites bêtes malfaisantes toutes ces idées et ces pensées qui tissaient malicieusement en lui comme une deuxième personnalité semblant vouloir se substituer à la première allaient lui permettre de mieux se comprendre lui-même.

Il se dit que d'étaler des phrases sur les feuilles de son cahier aurait pour effet de pétrifier ses pensées, les empêchant ainsi de nuire, et que cela pourrait contribuer à le débarrasser de ce sentiment récurrent qu'il éprouvait d'être tantôt un clochard marxiste qui se prend pour un crabe, tantôt un crabe marxiste qui se prend pour un clochard.

Il ouvrit son cahier à la première page. Sur les deux premières lignes, à gauche, il écrivit : *SIWA, ÉGYPTÉ*, suivi d'une mention de la date et de l'année ; à droite : *CLOCHE MARX*. Sur la cinquième ligne, au centre, il inscrivit : Titre : *L'OASIS DE SIWA*. Alors, il garda posée sur la feuille la pointe de la bille de son stylo, et la fixa du regard comme s'il espérait que l'outil se mît à se mouvoir de lui-même, à écrire en ses lieu et place quelque pensée, quelque récit, quelque biographie, quelque histoire ou quelque épopée.

On lui apporta sa crêpe et son jus au moment où s'amenèrent au restaurant deux Arabes en blanche jalabiya, la tête enveloppée dans un chèche à petits losanges blancs et bleus. Sandra jeta dans la poussière son mégot de cigarette, mit pied à terre, contourna le muret pour pénétrer à son tour dans le restaurant, puis d'un pas résolu alla s'asseoir avec les deux barbus, dont l'un faisait de l'embonpoint, tandis que l'autre était sec comme un cactus. Le trio était dans le champ de vision

de Cloche Marx, qui le voyait bien par la large ouverture servant de porte au restaurant. Après de brefs salamalecs, les trois commandèrent du thé. Sandra distribua des clous de cercueil à ses deux voisins, tout sourires, qui les acceptèrent avec force branlements du chef.

La jeune Allemande n'avait sans doute pas renoncé à son fol projet, et, cette fois-ci, forte de son expérience acquise lors de sa première tentative, nul doute qu'elle s'y prendrait d'une manière plus efficace, et qu'elle entendait, de surcroît, ne plus s'en laisser imposer. C'est du moins ce qu'en déduisait Cloche Marx, vu la façon déterminée avec laquelle elle se mouvait au moment où elle avait quitté sa place sur le muret, et celle qu'elle avait maintenant de se tenir la tête bien droite, ce à quoi la Sandra première mouture ne l'avait pas accoutumé.

Le lendemain, à l'heure des mouches, Sandra partit dans le désert. C'est Salama qui l'annonça à Cloche Marx.

— Mais pas à pied, n'est-ce pas ?

— Non, pas à pied.

— En jeep, alors ?

— Non, pas en jeep.

— Ni en jeep ! Mais alors, comment ?

— À dos d'âne.

— À dos d'âne ?

On avait, en effet, vu l'entêtée jeune aventurière traverser la grande place au soleil levant, à califourchon, telle la Marie biblique, sur un âne chargé comme un mulet de bidons d'eau, de sacs de bouffe, de couvertures... Elle n'avait pas oublié d'apporter également une grande provision de cigarettes, comme de juste. On l'avait vue encore emprunter le chemin menant au côté est de l'oasis et vers la piste du désert reliant Siwa à la lointaine oasis de Bahariya.

Ce jour-là, après sa sieste du midi, Cloche Marx s'installa à sa table trop basse, dans sa chambre, et commença à écrire les tout premiers mots d'un récit dans son cahier ligné, tenant bien en pince son stylo à encre bleue.

L'homme à pinces sort de l'aérogare. Une jeune femme marche à ses côtés. Elle porte un gros havresac ; lui, un tout petit. Il est vêtu d'un pantalon léger et d'un gaminet, avec, par-dessus, un long manteau de laine rapiécé. Il porte un chapeau mou informe. La chaleur l'incommode déjà. Ses pieds sont chaussés d'espadrilles mi-parti

noires et blanches. La femme porte un pantalon en coton gris, une chemise kaki, des bottines noires. Son nez d'enfant est chaussé de lunettes de soleil. Ses cheveux châains sont courts, et elle ne porte pas de chapeau. Lui est clochard de son état ; elle, écrivaine. Le soleil jette sur eux des flèches de feu. Le bus poudreux fait un bruit d'enfer.

Ils descendent à la place El Tahrir, près du Mogamma. Le Nil n'est pas loin, du côté du ponant. Ils sont au Caire. Dans la ruche du Mogamma, ils passent sous une arche détectrice de métal. Les soldats sont partout. Armés. Tout de blanc vêtus. Au quatrième étage, comme à tous les autres, des couloirs fuient dans toutes les directions. « Pas là ! » qu'on leur profère. « À gauche ! » Une rangée de soldats tapisse le mur gris. Fusils en bandoulière. Encore là, tous portent des vêtements blancs. L'autre mur est percé d'alvéoles. Derrière chaque vitre, une femme. Voilée. « Pas ici ! Allez au bout du couloir. Tournez à droite ».

Les alvéoles se ressemblent toutes. Derrière la vitre, est assise partout la même femme voilée. Sur la tablette derrière laquelle elle se tient, il y a une haute pile de feuilles. Remplies de petites cases. Dedans les cases, elle écrit des chiffres. Des chiffres en caractères arabes. Derrière elle, en bras de chemise, un vieillard moustachu tape une lettre. Un doigt à la fois. Sur une machine démodée. Celle-là même, prétend-on en fermant les yeux sur l'anachronisme évident, dont se serait servi le grand et sage Mohammed pour écrire le Coran.

Les blancs factionnaires sont las. Ils se tiennent tous sur un seul pied, tels des hérons. Et appuient la semelle de la bottine de l'autre pied contre le mur. L'un après l'autre, les militaires saluent les touristes : « Mesa el kher ! » L'homme à pincettes, Québécois, ne parle pas arabe. Sa copine, Allemande, ne parle pas arabe. Lui, originaire de Saint-Adrien-d'Irlande, ne connaît que le mot « Chocran ». Elle, originaire de Stuttgart, ne connaît que le mot « Chocran ». Il répond : « Chocran ». Elle répond : « Chocran ». On leur dit : « Pas ici ! Un peu plus loin. Le guichet numéro 1897 ». Ils avancent. Un troufion blanc, armé d'une grosse carabine noire et d'une moustache appareillée, lève le bras. L'index pointé devant lui, souriant, il dit : « Là ». Eux disent : « Chocran ».

Ils glissent leurs passeports dans l'ouverture du guichet. La femme voilée a tôt fait de les tamponner et de les leur remettre. « Chocran ». Ils reviennent sur leurs pas. « Non, pas là ! De l'autre côté ! » L'ascenseur est exigü. Dans chaque coin un pioupiou. Blanc. Sa

moustache et sa carabine noires sourient. L'ascenseur a des ratés. Il descend par à-coups. De quatre étages. Puis d'un cinquième et d'un sixième. Il descend encore. Le gros sac à dos de Sandra écrase la poitrine d'un troupier. La jeune Allemande s'appelle Sandra. Le Québécois s'appelle Cloche Marx. Cloche Marx a les yeux fixés sur le sac à dos de Sandra qui comprime la poitrine du troupier.

Au sortir de l'ascenseur, un tunnel noir bée devant eux. Des deux côtés, des militaires sont debout. Vêtus d'une moustache noire et d'un uniforme blanc. Ils sont jeunes. Ils sont manifestement recrues de fatigue. Ils trouvent le temps long. Visiblement. Ils ont tous à la main une lampe de poche. Allumée. Les portes de l'ascenseur sont maintenant fermées. Un soldat dit : « Par là ». De toute manière, il n'y a que par là où aller. Cloche veut dire : « Où ça mène ? » Il dit : « Chocran ? »

Le tunnel débouche sur le Nil. Une moustache noire armée d'une carabine noire s'avance. Elle leur montre, d'un index souriant, une barque. Ils embarquent dans la barque. ♪ Embarque dans ma barque, je te la chanterai ♪, dit Ysabeau s'y promène. Une femme à la proue est assise sur une chaise longue. Elle porte une longue robe moulante. Dorée comme le sable du désert. Dorée la robe et dorée la femme. Pieds nus. Des bracelets aux chevilles. Des bracelets aux poignets. De multiples colliers au cou. Qui miroitent. Dans sa longue chevelure noire, des diamants. Qu'allume le chaud soleil. Elle a de longs cils noirs. Elle met sa main en auvent contre son front. Elle a un long nez. Derrière le rideau mauve de ses paupières peintes à demi abaissées, ses yeux noirs sont fixés sur Cloche et Sandra.

« Mesa el kher ! » prononce Cléopâtre d'une voix langoureuse. La dame allongée sur la chaise longue s'appelle Cléopâtre. « Chocran ! » répond à Cléopâtre le duo de touristes. Il y a quatre troufions dans la barque. Il y a du blanc, du noir, de la carabine, de la moustache. Parmi eux, deux rameurs. La barque avance doucement sur l'eau noire et sirupeuse. À contre-courant. Les crocodiles s'écartent respectueusement devant l'embarcation. Il y a des crocodiles dans le Nil. Oui-da, des crocos dans le Nil.

« Donne-leur du thé, Ti-Toine », ordonne Cléopâtre. L'un des troufions s'appelle Ti-Toine. Ti-Toine sert à Cloche et à Sandra un thé chaud. Chaud et sucré. Dans des verres en verre. Sandra s'est délestée de son lourd havresac. Il est au milieu de la barque. Entre les deux rameurs. Les deux rameurs rament. Et la barque avance. Chauffée par un soleil de plomb. Sur une eau noire et sucrée. Et les crocodiles

s'écartent respectueusement devant la barque. Il y a des crocodiles dans le Nil. Oui-da, des crocos dans le Nil. Et dans la barque il y a deux rameurs. Des soldats rameurs. Qui rament. Il y a du blanc, du noir, de la carabine et de la moustache. Il y a encore deux passagers. Des touristes. Un Québécois et une Allemande. Lui s'appelle Cloche ; elle, Sandra. Il y a enfin Cléopâtre. Elle dit : « César, évente-moi ». L'un des soldats s'appelle César. Pas Ti-Toine, mais l'autre. Pas les soldats rameurs. Les soldats rameurs s'appellent soldats rameurs. César s'empare d'une perche en bambou. Dont un bout est emmanché d'un large éventail. Il remue l'air au-dessus de la royale tête de Cléopâtre. Dans un mol va-et-vient. Et dans un mol vient-et-va.

La rive occidentale du sacré fleuve s'est petit à petit muée en falaise. Les rameurs engagent la barque dans une caverne. Puis dans un canal. Sur la paroi, de place en place brûlent des torches. La barque s'arrête. Le canal se termine là. Ti-Toine et César aident les touristes à débarquer. Sandra a remis son lourd sac à dos sur ses endosses. « Ma'asalama ! » leur dit Cléopâtre. « Chocran ! » Les deux touristes sont au pied d'un escalier en pierre. Au haut de celui-ci, la main d'une moustache noire les invite à monter. La barque s'en va. Avec dedans Cléopâtre et ses quatre soldats. Dont deux rameurs. Les touristes gravissent les dix degrés de pierre. Ils suivent la carabine et la lampe de poche du soldat. Le soldat de blanc vêtu a une lampe de poche. Allumée. Ils montent un autre escalier.

Le soldat dit : « On arrive ». Cloche veut dire : « Où ? » Il dit : « Chocran ? » Un couloir conduit à une porte. Le soldat les fait entrer dans une grande pièce. Aux murs et au plafond en pierre. Le soldat reste en faction devant la porte. La salle est éclairée par des torches. « Bienvenue à Khéops ! Welcome ! » « Where are you from ? » « Canada ? Canada Dry ! Ha ! Ha ! Ha ! » « Germany ? Oh ! Germany Dry ! Ha ! Ha ! Ha ! Welcome ! Welcome to Egypt ! » Le militaire trapu - c'est lui qui vient de leur souhaiter la bienvenue - est derrière un bureau. Vide de toute paperasse. Le soldat trapu est assis sur un fauteuil pivotant monté sur des roulettes. Son béret est sur le bureau. Il est chauve. Pas le béret, mais le soldat trapu. Vêtu de blanc il est.

Dans la pièce résonnent : « Welcome ! » puis « Chocran ! » Derrière le bureau, de biais sur la droite, il y a un autre bureau. Pas le même. Un autre. Et plus petit. Jonché de piles de paperasse. Derrière ce bureau-là, il y a un soldat. Trapu. Plus petit que l'autre soldat. Et plus trapu. Sur le chef il a un couvre-chef. Assis - le soldat, pas

le couvre-chef - sur un fauteuil pivotant. Plus petit, le fauteuil, que l'autre fauteuil pivotant. Ce fauteuil est pourvu de roulettes. Comme l'autre fauteuil. Mais elles sont plus petites. Cet homme de guerre commis aux écritures enlève son béret. Un béret plus petit que celui de l'autre soldat. Il est chauve. Pas le béret, mais le soldat. Il est chauve, mais moins chauve que l'autre soldat. Il est par contre plus soldat que l'autre. Plus soldat et moins chef. Sur son bureau, il y a une vieille machine à écrire; empoussiérée.

Les deux touristes sont à l'intérieur de Khéops. C'est la plus grande des trois plus célèbres pyramides du pays. Elle est Allemande. Pas la pyramide, mais la jeune fille touriste. Elle s'appelle Sandra. Lui est Québécois. Le soldat, celui qui fait plus chef, demande: « Où désirez-vous aller, mes amis ? » Cloche veut dire: « Siwa ». Il dit: « Siwa ». L'autre lui demande: « Vous ne savez pas que l'oasis est interdite aux étrangers ? » Cloche veut dire: « Non ». Il dit: « Chocran ». Le chef soldat dit: « Vous désirez tout de même vous y rendre ? » Cloche veut dire: « Oui ». Il dit: « Chocran ». La réplique de son interlocuteur va comme suit: « Dans ce cas, il vous faut remplir deux conditions ». Cloche veut dire: « Lesquelles ? » Il dit: « Chocran ? » Le chef explique: « La première énonce qu'il faut vous munir d'un permis spécial, et celui-ci coûte 500 dollars étatsuniens ». Cloche veut dire: « Incroyable ! » Il dit: « Chocran ! » L'homme poursuit et dit: « La deuxième condition stipule que vous devrez voyager incognito ». Cloche répète: « Incognito ? » L'autre, un tantet impatient réplique: « Mais oui ! « incognito » comme dans la chanson de Céline Dion. Karpish ? » Cloche entend: « Bakchich », et il dit: « Chocran ».

L'équipage se compose de trois dromadaires. Et de trois méharistes. Devant, un premier vaisseau du désert, conduit par un soldat-guide. C'est parce qu'il est guide qu'il est en avant. Élémentaire, mon cher Watson. Derrière lui, un deuxième vaisseau du désert, conduit par une femme. Toute de noir voilée. Enfin, fermant la marche, un troisième vaisseau du désert monté par une femme. Pas la même que sur le deuxième dromadaire. Mais une autre. Élémentaire mon etc. Toute de noir voilée. Ces deux femmes voilées voyagent incognito.

La première femme, sur le deuxième dromadaire, est une vraie femme. Si si. Mais c'est une fausse musulmane voilée, bien qu'une vraie Allemande écrivaine. La deuxième femme, sur le troisième dromadaire, est une fausse femme. C'est aussi une fausse musulmane voilée. Une fausse musulmane, mais un vrai Québécois clochard. Le

Québécois clochard est moins riche depuis son départ de la pyramide de Khéops. 500 dollars étatsuniens il a payé pour le permis spécial leur permettant de traverser incognito le désert. Presque autant il a payé pour le guide et tout le nécessaire à l'expédition. L'Allemande est moins riche depuis son départ de la pyramide de Khéops. 500 marks elle a dû payer au soldat-chef. Parce que son compagnon a confondu les mots Kapish et Bakchich, ils ont dû payer ça en sus. Une sorte de pénalité.

Bivouac.

La tente est installée. Le sable est tiède. L'eau du thé bout sur un petit feu. Le silence enveloppe les trois voyageurs dans une épaisse bulle, dont la voûte est piquée d'étoiles. Les hyènes sont ailleurs. Le soldat-guide interdit à ses deux femmes d'enlever leur voile. On ne sait jamais. Des nomades sillonnent parfois le désert, même la nuit. Le thé est chaud. Le thé est sucré. Le thé est bon. Les pinces de Cloche intriguent le guide-soldat. Le Québécois les lui prête. L'autre rit en les frappant l'une contre l'autre. Il creuse des trous avec dans le sable. Cloche chantonne : « Lundi matin, le roi, sa femme et son petit prince sont venus chez moi pour me serrer la pince... » Les deux femmes dorment incognito sous la tente. Le guide s'assied et pose son dos contre le gros corps rebondi de son dromadaire, échoué dans le sable maintenant devenu frais.

L'interminable traversée du désert libyque les amène enfin à l'oasis de Siwa. À la montagne de Dakrour, les deux fausses musulmanes voilées font un troc, et non « tronc un froc ». Leurs vaisseaux du désert contre une charrette tirée par un âne : voilà le troc. Conduit par un enfant. Pas le troc, mais l'âne. Elles choisissent l'hôtel le plus central de la place : le Youssef Hotel. C'est Sandra qui négocie le prix de la chambre à deux lits. Elle prétend qu'elle et sa consœur sont toutes deux Turques. Qu'elles ont perdu leur passeport. Salama ne pose pas de question. Salama est le gérant du Youssef Hotel. Salama est compréhensif. Salama est large d'esprit. Salama est un Siwaïen typique dont la réputation d'homme intègre, accueillant, prodigue de son temps, amoureux de sa terre natale déborde les frontières. Il est un personnage. Son nom apparaît dans les guides de voyage.

Cloche la fausse musulmane fréquente les tombes des saints locaux. Se perd dans le labyrinthe de la colline de Shali. Médite dans le jardin de Makali. Dort sur le flanc de Gebel el-Matwa, la montagne des morts. Consulte l'oracle d'Alexandre. Pendant ce temps, Sandra

la musulmane reste claustrée dedans sa chambre. Une histoire mijote en elle. Elle sent qu'elle est à point. Elle ouvre son cahier d'écolière ligné : si c'était l'écolière qui était lignée, il aurait fallu écrire, avec un e final : lignée. À la première page, elle écrit, en haut à gauche : SIWA, ÉGYPTÉ. À droite, son nom et la date. Elle passe deux lignes. Pour laisser de la place au titre. Elle n'a pas encore trouvé son titre. Elle allume une cigarette, puis écrit de son écriture ronde :

« Le crabe montera sur le faîte de la colline de Shali. Au moment où le soleil se couchera sur les palmes poudreuses, dolentes et immobiles de la palmeraie de Siwa, il se mettra debout, enveloppé dans son long manteau de clochard céleste, lèvera les bras au ciel, toutes pinces écartées. Il criera aux vautours survolant la colline dans un cercle interminable et vicieux : « Rendez-moi mes mains ! Je veux ravoir mes mains ! Qu'ils me rendent mes mains à moi ! » Un premier vautour fondra sur le malheureux crabe au long manteau céleste raccommodé. Les serres de l'oiseau charognard happeront l'une de ses pinces, l'arracheront à son poignet. Le gros oiseau disparaîtra dans la boule sanglante du soleil couchant. Un deuxième vautour viendra dépouiller le céleste crabe de son autre pince, puis à son tour plongera avec dans l'incandescente boule du soleil vermeil.

Le crabe épincé dévalera alors la colline de Shali, franchira ensuite plein d'espérance et d'un seul trait la longue distance qui sépare la colline de Shali de la fontaine de Cléopâtre. Une fois à destination, exténué, à bout de souffle, il s'agenouillera sur le bord de l'eau, puis plongera ses bras étêtés dans l'onde pure, fraîche et sombre, où tantôt la pleine lune viendra se mirer pour vérifier l'éclat de son fard.

Quand les ouaouarons commenceront leurs prières nocturnes, et pas avant, le crabe au long manteau céleste rapiécé retirera ses bras de l'eau, puis dans le sable, du plus profond qu'il le pourra, il enfoncera ses bras. Quand la lune viendra enfin se mirer dans le miroir frais de la fontaine de Cléopâtre, le crabe au manteau céleste rapiécé sentira pousser au bout de ses deux poignets ensablés une main. Un à un lui pousseront tous ses doigts. Au moment où, à la montagne de Dakrou, l'on donnera le branle aux festivités annuelles en l'honneur de la pleine lune, il sera pourvu de deux mains neuves. Il se rendra alors au pied de la montagne, tremblant de fatigue, mais détendu et enfin serein, dans une charrette tirée par un âne, conduite par un jeune conducteur.

Il marchera ensuite, la main joyeuse, dans la fraîche poussière en suspension de l'air nocturne sur le petit chemin qui, pour l'occasion, sera bordé de dizaines de gargotes improvisées, éclairées par la débile lumière d'ampoules nues se balançant au bout d'un fil noir. Devant les tentes ouvertes à tout vent seront suspendus des morceaux de viande rouge, voire des quartiers entiers, et partout les enfants en jalabiyas bleues s'épivarderont sur le sable frais du désert.

Des jeeps arriveront du centre de Siwa, pêle-mêle, en même temps que d'autres pèlerins s'amenant qui à pied, qui à dos d'âne, qui en charrettes tirées par des ânes ou des tracteurs. Tout Siwa sera là. Une centaine d'hommes en jalabiyas blanches, avec sur le chef quelque blanc tarbouch ourlé de dentelle, formeront un grand cercle sur le sable, rond comme la lune. Ils se tiendront par la main et commenceront la danse de la pleine lune. Le meneur se promènera dans le milieu de ce cercle, et c'est lui qui imposera le tempo. Les danseurs balanceront d'avant en arrière leur corps, et tandis qu'une moitié d'entre eux entonneront une mélodie aux paroles répétitives, hypnotisantes, l'autre moitié scandra le rythme avec de profonds soupirs saccadés, sans cesse expulsés de gorges aux cordes vocales assouplies par le sucre puissant des dattes réputées de l'oasis :

— Hanhahon-hahonhahon ! Hanhahon-hahonhahon ! Hanhahon-hahonhahon ! Hanhahon-hahonhahon !

Le meneur, par des gestes subtils, non perçus par la majorité des spectateurs qui se pressent autour des danseurs qui font la ronde, indiquera que le moment est venu de permuter les tâches. Le groupe des chanteurs de la mélodie se chargera désormais de scander :

— Hanhahon-hahonhahon ! Hanhahon-hahonhahon ! Hanhahon-hahonhahon ! Hanhahon-hahonhahon !

Le groupe de percussions vocales chantera alors la mélodie mélancolique, dont les motifs sans cesse répétés agiront comme un philtre qui troublera les esprits des danseurs, et même ceux parmi les spectateurs qui seront aux premières loges. Le faisceau évasé de la lumière d'un haut lampadaire viendra prêter main-forte à la lune, et ceux qui se seront installés à quelque hauteur sur le flanc de la montagne sacrée auront l'impression de voir en contrebas, sur le sable laiteux, un animal fabuleux, une géante méduse des sables dont le pourtour est animé de pulsions qui la dilatent, puis la contractent alternativement. Viendra le moment où le cercle se cassera, et les deux arcs lentement se déplaceront l'un près de l'autre en sens inverse,

jusqu'à se superposer un bref instant, et chacun des danseurs aura l'occasion de serrer la main de tous ceux qu'il croquera. Les deux arcs progresseront de façon à ce que bientôt le cercle puisse se parfaire.

Sous l'auvent d'un bâtiment pourvu d'une terrasse en ciment, un Arabe criera à l'encan des jarrets de bœuf au sang non encore coagulé, des pattes de chèvre au poil noir, des queues noires, de vaches, à la racine sanguinolente. Alors viendra le moment de la grande bouffe. Alignés au pied de la montagne, placés au-dessus d'un feu, d'immenses chaudrons en fonte blanche serviront à faire bouillir les viandes. Ailleurs, les viandes seront rôties au-dessus des feux. La vaste place sera piquée de duos, de trios, de petits groupes d'hommes et d'enfants en jalabiyas, la plupart assis sur le sable, et dans la nuit douce de l'oasis de Siwa, des rires fuseront, et des voix sereines raconteront les événements les plus marquants de l'année dans la vie de l'oasis.

Le crabe au long manteau céleste rapiécé, tout à sa joie de ses mains retrouvées, jubilera. Il aura été invité à s'intégrer au groupe de danseurs, et le voilà maintenant qui s'assiéra dans le sable avec un petit groupe de jeunes Siwaïens pour écouter un vieux sage barbu de la place raconter l'histoire de l'âne de Buridan. Le céleste clochard n'y entendra goutte, mais cela n'aura aucune espèce d'importance.

Il était une fois un âne né de parents robustes qui logeaient dans la caverne rouge de la colline de Shali. Tant qu'il fut trop jeune pour être attelé à une charrette, il eut tout le loisir de se déplacer comme bon il l'entendait à travers toute l'oasis. Une nuit, il fit un rêve dans lequel il découvrait qu'il avait le don de la parole, à l'égal des humains. Pour que ce don devienne effectif, il lui suffisait de braire pendant une bonne minute, à la suite de quoi il devenait doué de la parole pendant une durée de cinq heures. Quand il se réveilla, il décida de vérifier s'il ne pourrait pas faire comme dans son rêve, et se pourvoir facilement du don de la parole. Il poussa ses cris de bourricot pendant au moins une minute, après quoi, hors d'haleine et fébrile, il tenta de parler. Il ouvrit la gueule, fit mouvoir ses muscles de la gorge, puis ses mandibules, et alors ses cordes vocales produisirent des sons articulés, puis de vraies paroles.

—Je suis l'âne de Buridan.

Il n'en croyait pas ses longues oreilles de bourricot. Il ouvrit à nouveau la gueule, fit jouer les muscles de sa gorge et ses mâchoires ; à nouveau, il s'entendit dire :

—Je suis l'âne de Buridan. J'ai cinq mois. Je suis né à Siwa, dans la caverne rouge de Shali.

Il exultait de joie. Il pouvait parler comme un humain ! Il galopa au pied de la colline en criant : « Je parle ! Je parle ! Je parle ! » Quand il vit l'étranger au long manteau céleste rapiécé qui examinait un palmier en le tâtant de ses drôles de mains qui ressemblaient à de géantes pinces de crabe, il décida de l'éblouir en lui parlant humain. Pendant qu'il s'en approchait, il vit arriver une étrangère qui fumait une cigarette. Elle s'assit au pied d'un palmier, sortit une carte du désert comportant des dessins d'oasis avec des écritures que l'âne de Buridan n'aurait pas été en mesure de décrypter, tout doué du don de la parole qu'il fût. La jeune femme s'intéressait à l'oasis de Siwa et à celle de Bahariya, plus à l'est, et éloignées l'une de l'autre de plus de 400 kilomètres. L'homme à pinces salua de la pince la jeune femme, mais celle-ci fit mine de ne pas le voir.

L'âne de Buridan avait grand-hâte d'impressionner quelques humains par une démonstration de sa capacité à parler, mais il marquait de l'hésitation. Lui et les deux humains se trouvaient, par pure coïncidence, placés à égale distance l'un de l'autre. Chacun se trouvait à constituer la pointe d'un triangle équilatéral parfait. L'âne de Buridan se trouvait donc rigoureusement à égale distance de l'étranger et de l'étrangère. Valait-il mieux parler à celle-là plutôt qu'à celui-ci ? ou à celui-ci plutôt qu'à celle-là ? Il cherchait une raison valable pour fixer son choix, mais n'en trouvait point. Si celui-ci avait été plus près de lui que celle-là, ne serait-ce qu'un tout petit peu, c'est à celui-ci qu'il aurait sans hésiter adressé la parole ; de même, si ç'avait été celle-là qui avait été plus près de lui plutôt que celui-ci, et ce, ne serait-ce qu'un tout petit peu, c'est à celle-là, naturellement, qu'il aurait parlé sans délai.

Mais là, se trouvant positivement à égale distance de l'une et de l'autre, comment se décider ? Pourquoi, en effet, devrait-il privilégier l'une au détriment de l'autre, ou l'autre au détriment de l'une ? Il n'arriverait jamais à s'extraire de ce dilemme, à trouver des raisons valables lui permettant de privilégier l'une des branches de l'alternative plutôt que l'autre. En plein soleil, il garda les yeux fermés pour réfléchir à son affaire inextricable, complexissime.

Au bout d'une très longue réflexion, la lumière se fit dans son cerveau de bourricot, et il sut ce qu'il fallait faire. Il allait tout simplement s'adresser aux deux humains à la fois ! Il ouvrit les yeux :

l'étranger n'était plus là ; l'étrangère n'était plus là... Il fut si décontenancé, qu'il n'eut même plus l'idée de partir à la recherche d'un autre humain. Ce soir-là, l'âme en peine, l'âne de Buridan alla conter à sa mère l'extraordinaire qui lui était survenu, ainsi que ses déboires. Pour à la fois le consoler et le distraire, sa brave bourrique de mère lui fit le récit curieux d'une affaire semblable dont le protagoniste était un chaton qui avait appartenu à leur maître Abdulah :

Cela se passait bien avant ta naissance, commença la maman ânesse, les yeux posés sur ceux de son jeune âne de Buridan. Il y a de cela des lunes et des lunes. C'était le jour où l'on me bâtait pour la toute première fois, et qu'on m'attelait à une charrette. Je n'avais donc pas le cœur à la fête, tu comprends bien, car je savais pertinemment que le sort des animaux de trait et de bât n'a rien d'enviable. Or donc, en ce premier jour de ma vie d'esclave - il faut bien appeler un chat un chat, et mieux vaut que tu saches à quoi t'en tenir, car ton tour viendra bien assez vite, hélas, mon fils -, je ne savais pas toujours répondre correctement aux ordres de mon maître. J'étais d'ailleurs une ânesse fort rétive. Parfois je me rebellais en refusant d'avancer, je plantais mes sabots dans le sable et m'entêtais à ne plus bouger. Malgré les sales coups de trique qu'on me balançait sur les fesses, je m'obstinais à ne pas remuer d'un seul centimètre.

Maintenant, tu connais mon engouement irraisonné pour les carottes ; pour moi, le paradis c'est un grand champ de carottes qu'on vient d'exhumer. Or, mon maître le savait. Il m'assujettit sur le dos une longue baguette de bambou qui me passait sur l'échine et sur la tête, entre mes deux oreilles, et qui s'allongeait jusqu'à une trentaine de centimètres devant mon mufle. À l'extrémité de cette canne de bambou, en plein milieu de mon champ de vision, mon maître retors suspendit une belle carotte orange grosse comme ça, et longue comme ça. Tu comprends bien que j'ai tout de suite voulu m'en emparer pour la bouffer. Instantanément, mes pattes sont sorties de leur paralysie, et je me mise à marcher très vite pour attraper ma grosse carotte qui pendouillait si près de mes dents, me semblait-il, mais qui, mystérieusement, restait toujours à la même distance et hors de portée de mes lèvres remuantes, et ce, en dépit des pas que je faisais.

À la fin de la journée, j'étais exténuée, et pas une seule fois je n'avais réussi à mordre dedans ma belle grosse carotte de rêve. Au moins, avant d'aller dormir, mon maître est venu me porter, en

même temps que mon eau et mon herbe, la belle grosse carotte en question. Je n'ai jamais goûté à une carotte aussi succulente, ni avant cet épisode, ni après de toute ma vie d'ânesse. Cette nuit-là, je me suis couchée en me demandant si chaque jour que m'apporterait Allah, j'allais vivre des émotions contradictoires de ce genre. Le doux sommeil tomba sur mes yeux las. Au milieu de la nuit, je fus réveillée par les pleurs d'un chaton venu frôler son petit museau froid et humide contre mon mufle. Il avait de beaux yeux oblongs et de drôles de petites oreilles en triangle. C'était un chaton précoce qui avait beaucoup réfléchi. Il m'apprit qu'il était existentialiste, et il professait que sa vie et la vie en général étaient tout à fait absurdes. C'est avec sympathie que je l'ai écouté me raconter sa courte vie et celle de sa défunte mère. Il commença ainsi :

Je suis né une nuit de pleine lune, dans une niche naturelle au pied de la colline de Shali. Dès que ma mère observa que j'étais en mesure de comprendre tout ce qu'elle me disait, elle me raconta l'histoire du serpent qui mangeait les chats :

Il était une fois, me dit-elle, un serpent qui aimait manger les chats, surtout les chatons, et ce, autant que les chats se plaisent à manger les souris et les mulots. Un jour, le président des chats - il était d'obédience communiste, celui-là - convoqua toute la gent féline de Siwa-centre afin que l'on discutât des mesures à prendre pour se prémunir contre les nombreux serpents qui décimaient notre communauté. Au cours de cette réunion extraordinaire, dans le but de faire valoir ses arguments, le président nous conta l'histoire suivante :

Il était une fois...

Ma chère Tendresse, bonnes vacances épistolaires. - Votre Tendre.

CHAPITRE 59

Saint-Adrien-d'Irlande, 8 mai. Mon bon Tendre, merci d'accéder à ma demande de nous priver pendant quelque temps du plaisir de nous lire mutuellement. Je dois admettre que ma privation sera un peu moins grande que la vôtre, puisque je me réserve pour demain la lecture de vos nouvelles dont vous avez eu la gentillesse de m'envoyer sous ce pli.

Bon printemps, Tendre ami. Je recommencerai à vous écrire cet été, sans faute, comme je vous l'ai promis. - Votre Tendresse.

PARTIE VI

CHAPITRE 60

Saint-Adrien-d'Irlande, 8 juillet. Comment allez-vous, mon cher ami Tendre ? Comment vous portez-vous en ces beaux jours d'été ensoleillés ? Aussi bien que moi, j'espère. Je n'étais pas joyeuse comme ça à pareille date l'année dernière.

J'ai eu du plaisir à lire vos trois nouvelles. L'une d'elle, en particulier, celle qui est pleine de tendresse... C'est ma préférée. Vos deux autres, un peu cruelles, avouez, sont cependant fort captivantes, elles aussi. Par ailleurs, j'ai beaucoup ri à la lecture de la suite de votre roman de Cloche Marx ; une bonne idée toutes ces histoires gigognes. Vous m'impressionnez. Vous êtes ma Shéhérazade des Mille et Une Nuits.

Vous le savez certainement déjà : d'un commun accord, ma fille et moi avons invité votre neveu à venir souper chez moi mercredi prochain. J'ai très hâte de faire sa connaissance.

Mon cher Tendre, comme nous ne sommes pas celui et celle que nous pensions être réciproquement, il y a plein de détails sur vous que je ne connais pas. Je me sens un peu comme celle qui viendrait tout juste de faire paraître une petite annonce dans le journal, et que vous étiez un tout nouveau correspondant.

Quelle profession ou quel emploi avez-vous exercé durant votre vie active ? Quant à moi, j'ai été pendant très longtemps secrétaire pour une compagnie de mines d'amiante à Thetford-les-Mines. Vous êtes-vous marié ? Avez-vous eu des enfants ? Ma fille est enfant unique. Mon mari était cultivateur et, hélas, alcoolique. Et c'est précisément parce qu'il conduisait notre voiture, alors qu'il était en état d'ivresse, que nous avons eu ce terrible accident il y a maintenant six ans. J'y ai laissé mes jambes, comme vous le savez, et lui sa vie. Fort heureusement, ma fille n'était pas avec nous ce jour-là ! Au sortir de l'hôpital, j'ai fait une longue dépression, et le Dieu de mon enfance n'est pas sorti indemne, lui non plus, de cette tragédie. Ce Dieu bon et infiniment aimable de notre Église catholique romaine, eh bien, je n'y crois plus.

J'espère que vous continuez à écrire votre roman. Répondez-moi vite ; je suis en manque de votre voix. - Votre Tendresse.

CHAPITRE 61

Sherbrooke, 12 juillet. Ma bonne amie Tendresse, comme c'est bon de vous entendre à nouveau ! Vous m'avez drôlement manqué au cours de ces dernières semaines. Est-ce la raison pour laquelle je n'arrive plus à poursuivre l'écriture de mon roman ? En fait, j'ai noirci pas mal de feuilles, mais ça n'a vraiment rien d'inspiré ou de pétillant. J'ai beau m'échiner à retravailler tous ces pans de récit, à pétrir tout ça, eh bien, la pâte ne lève pas. Je crois bien que le mieux serait de jeter toutes ces pages au panier, et de tout reprendre à partir du dernier chapitre que je vous ai fait parvenir au printemps, et dont j'étais assez content, je vous avoue.

Vous savez certainement que je suis allé souper avec mon neveu et votre fille. Qu'est-ce que mon neveu a de la chance ! Votre fille est toute intelligence, toute amabilité, tout équilibre. Ils sont faits l'un pour l'autre, ces deux-là, n'en convenez-vous pas ?

Je me porte donc très bien, moi, ma chère Tendresse, malgré mes préoccupations de scribe. Je fais souvent de longues marches avec mon ami d'enfance dans un parc de la ville. Il me remercie, d'ailleurs, de lui donner l'occasion de faire un peu d'exercice physique, car il se plaignait d'être devenu trop sédentaire. Cet ami a mis un terme, il y a peu, à une longue carrière d'avocat ; il a plein d'anecdotes à me raconter. Il en a vu de toutes les couleurs pendant ces longues années durant lesquelles il était inscrit au barreau. Je me porte donc bien, et encore mieux maintenant que je sais que vous êtes vous-même pleine de bonne humeur. Au cours de la dernière semaine, je me suis souvent dit : « Et si, après mûre réflexion, ma Tendresse avait décidé qu'il valait mieux pour elle de mettre un terme à notre relation épistolaire ? »

J'ai travaillé presque toute ma vie comme notaire à Coleraine. Je suis célibataire de mon état. Je n'en suis pas moins devenu un peu père à l'âge de 51 ans (non pas par l'opération du Saint-Esprit. Hi ! Hi ! Hi !) quand j'ai décidé, à l'époque, de m'occuper de mon neveu qui venait d'avoir quinze ans. Votre fille vous a peut-être raconté que le père de mon neveu est mort dans un accident d'auto, et que sa mère est morte d'une crise cardiaque un an plus tard. Mon neveu et moi, on a bien eu quelques disputes de loin en loin, mais le fait demeure qu'on a beaucoup de respect l'un pour l'autre, et que l'on s'aime beaucoup. C'est pourquoi je suis si réconforté de le voir heureux !

Je vais maintenant répondre à l'une des questions que vous m'aviez posées dans une autre de vos lettres, et à laquelle je n'ai pas encore répondu. Évidemment, vous ne saviez pas à ce moment-là que ce n'était pas moi qui avais donné suite à votre petite annonce dans le journal. Dans les circonstances, votre question revient à celle-ci : pourquoi diable, moi, à l'âge de 63 ans, ai-je décidé de correspondre avec une femme que je croyais être âgée de vingt-cinq ans ? Eh bien, voici...

Dans ma jeunesse, voyez-vous, j'ai été amoureux fou d'une fille de vingt-cinq ans, et quand j'ai lu les lettres par vous envoyées à votre premier correspondant, tout ce lointain passé m'a reflué à la mémoire ; j'ai alors éprouvé la vive et folle impression que celle qui était l'auteure de ces missives était ma première flamme... Dans tout ce que vous écriviez, ou presque, eh bien, il m'a semblé que cette fille dont je m'étais entiché à l'époque aurait parfaitement pu le dire, ou l'écrire (je n'ai d'ailleurs jamais su ce qu'il est advenu d'elle). Nous n'avions pas encore parlé de fiançailles, mais j'étais sur le point de lui faire la grande demande lorsque, sans que je n'aie rien vu venir, elle m'annonça tout à trac, un soir, qu'elle était désolée, mais qu'elle en aimait un autre plus que moi... Or donc, pour en revenir à nos moutons, si j'ai effectivement décidé de me subtiliser à votre correspondant en allé, c'est un peu beaucoup parce que l'occasion fait le larron, aussi bête que cela. L'alpiniste dit qu'il a escaladé la montagne parce qu'elle était tout simplement là. Vos lettres étaient là, ainsi qu'un échantillon d'écriture de votre correspondant...

Mais vous, ma chère Tendresse, je vous relance la balle, pourquoi donc à 59 ans décider de feindre d'en avoir 25, puis d'envoyer une petite annonce à un journal pour quérir un correspondant ? J'ai hâte de vous entendre à nouveau. - Votre Tendre.

CHAPITRE 62

Saint-Adrien-d'Irlande, 16 juillet. Cher ami Tendre, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, ces temps-ci. Primo, je me porte fort bien ; secundo, vous aussi (avec un bémol, peut-être, pour Tendre le romancier) ; et tertio, nos deux enfants, si je puis dire, sont sans conteste très heureux. J'espère, cher ami, que, par ailleurs, vous serez bientôt en mesure de me faire parvenir un autre chapitre de votre intrigante histoire au sujet de Cloche Marx.

Vous avez donc été notaire. J'avais pensé professeur.

Quels beaux cadeaux m'avez-vous fait apporter par votre neveu ! C'est gentil de m'avoir retourné toutes ces lettres que j'avais écrites à mon premier Tendre. Je n'ai pu réprimer quelques larmes en relisant tout ça... Ensuite, quelle bonne idée de m'avoir fait présent de son petit secrétaire ! Remerciez votre neveu de ses bons offices ; le joli meuble, si cher à mon premier Tendre, a l'air tout neuf. Un excellent point pour vous, cher ami, que d'avoir deviné que ça me ferait grand plaisir de conserver ce petit meuble devant lequel, d'ailleurs, je vous écris en ce moment même cette lettre.

Pourquoi, à 59 ans, ai-je décidé d'écrire une petite annonce pour dénicher un correspondant, tout en me faisant passer pour une jeune fille de 25 ans ? D'abord, je vous répondrais un peu prosaïquement que c'était pour le plaisir d'écrire des lettres. J'ai comme un côté Mme de Sévigné (excusez du peu !) ; j'aime écrire des lettres, et en recevoir.

Quand j'étais jeune, chaque fois que mon père ou ma mère avait une lettre à écrire, j'insistais pour qu'on me laisse la rédiger. J'avais même fait une liste des membres de la parenté, et je disais souvent à ma mère : « On pourrait écrire à Untel ou à Unetelle. Ça fait longtemps qu'on leur a donné de nos nouvelles. » Plus tard... tiens tiens ! j'ai été secrétaire... Et puis j'ai eu une copine qui, après son mariage, est allée vivre à Matane, en un premier temps, puis à Nice, France, dans un deuxième temps. J'ai entretenu une correspondance régulière avec elle pendant des années. C'est d'ailleurs quelque temps après son décès qu'il m'est venu l'idée de me trouver un correspondant à l'aide des petites annonces du journal. Du reste, je me sentais un peu désœuvrée, à l'époque. Je vous confie cette autre raison : je voulais entendre un homme me parler d'amour... Mon mari et moi, on s'ai-

mait quand on a décidé de se marier ; on s'aimait réellement d'amour. Mais nos fréquentations, comme on disait dans ce temps-là, ont été très courtes, et mon homme ne savait pas parler d'amour. Il ne m'a pour ainsi dire quasiment jamais soufflé tous ces mots tendres que j'aspirais à entendre... Adolescente, j'étais assez romantique, il faut dire, et je lisais sans cesse des photos-romans...

Et vous, Tendre ami, en sus des amicales conversations que vous pouvez tenir avec votre ami qui fut avocat, à quoi occupez-vous vos loisirs ? Au plaisir de vous lire. - Votre Tendresse.

CHAPITRE 63

Sherbrooke, 22 juillet. Ma bonne amie Tendresse, le jour précédant l'arrivée de votre lettre, j'entendais à la radio une chanson que j'aime beaucoup, et c'est un peu celle que je vous entends « chanter » dans votre lettre : « Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres... »

Le romancier en moi se porte un peu mieux. Il a jeté plein de pages dans sa corbeille à papier, puis a repris quasiment à neuf tout un chapitre. Il sent que ça va mieux, cette fois-ci. Il touche du bois.

Figurez-vous que ces temps-ci, je joue aux dames. Pas à la manière des chevaliers du Moyen Âge, mais avec sensiblement moins de poésie et de galanterie, je joue à l'aide de petites rondelles de bois, des rouges et des noires, ainsi que d'un damier. Avec mon ami avocat. Quand je travaille à mon roman, j'aime alterner écriture et lecture. La lecture de bons romans me permet de bonifier mon propre vocabulaire, et me donne des idées (tous les écrivains sont des plagiaires, par la force des choses). Je ne déteste pas regarder la télévision, et je me plais beaucoup à lire les journaux. Quand j'occupais ma charge de notaire, ma détente préférée, hormis la lecture, c'était la pêche ; autant, sinon plus pour le simple plaisir d'être en pleine nature que pour celui d'attraper des poissons.

Et vous, amie Tendresse, savez-vous jouer aux dames, aux échecs (je n'ai pas appris à jouer aux échecs, moi) ? Êtes-vous amatrice de mots croisés ? J'aime bien, moi, les mots croisés. Vous lisez beaucoup, n'est-ce pas ?

Vous savez, chère Tendresse, ou plutôt, vous ne le savez sans doute pas, mais j'ai un portrait de vous. Mon neveu est une sorte d'artiste polyvalent (il écrit des poèmes, au demeurant). Il peut, entre autres choses, dessiner des portraits. Il a réalisé le vôtre, mais en vous imaginant à l'âge de 25 ans ; il s'est inspiré en partie de la courte description que vous avez donnée de vous-même dans l'une des lettres adressées à votre premier correspondant. Il m'en a fait cadeau. Ça ne vous ennuie pas, j'espère ?

De votre côté, vous avez une photo de moi. En quelque sorte. Je vous propose, en effet, de considérer de moi cette photo que vous avez reçue de votre premier correspondant. Pourquoi pas ? De cette manière, nous resterons tous deux, et pour longtemps, de jeunes cor-

*respondants avec un avenir devant, plutôt que derrière eux... - Votre
Tendre.*

CHAPITRE 64

Saint-Adrien-d'Irlande, 29 juillet. Mon bon ami Tendre, ça me plaît que chacun de notre côté nous ayons de l'autre une image où nous sommes représentés jeunes. Vous avez de bonnes idées, vous.

J'aime bien regarder la télévision, moi aussi, du moins depuis mon accident. Difficile de ne pas se laisser prendre par les histoires de tous ces téléromans. Vous savez, quand ma fille n'est pas là, je trouve parfois le temps long. Heureusement, ma maison est aménagée pour me permettre de me déplacer facilement en fauteuil roulant. J'ai emménagé dans cette petite résidence coquette, au cœur du village de Saint-Adrien-d'Irlande, dès après mon accident. Au sortir de ma dépression, on n'a pas mis longtemps, ma fille et moi, à décider de rénover l'intérieur, de même que le terrain autour, afin que tout devienne fonctionnel pour moi. On n'a pas regardé à la dépense.

Je continue donc d'être une personne passablement autonome. Du reste, ma voisine, veuve elle aussi, et dont la maison est presque collée sur la mienne, vient me voir pratiquement tous les jours. Nous sommes devenues de grandes amies. De la sorte, ma fille n'a aucune raison de se sentir coupable chaque fois qu'elle sort de chez nous ou qu'elle quitte Saint-Adrien-d'Irlande (moi, je me sentirais coupable si ma fille se sentait obligée de rester toujours ici pour s'occuper de moi).

Je joue donc aux cartes avec ma voisine amie. Mais depuis l'année dernière, on s'est toutes les deux entichées pour un autre jeu de société : le Scrabble. C'est devenu pour nous une véritable passion. Je ne lis pas régulièrement les journaux, je n'ai jamais joué aux échecs ; en revanche, j'ai déjà joué aux dames dans ma jeunesse. Quand mon futur mari venait me voir à la maison paternelle, on avait pris l'habitude de jouer... aux dames. Ha ! Ha ! Ha !

Et j'aime lire les romans. Sachez, pour votre gouverne, que lorsque j'en commence un, je le lis toujours jusqu'au bout. En bon entendeur, salut ! Ha ! Ha ! Ha ! - Votre Tendresse.

CHAPITRE 65

Sherbrooke, 6 août. Ma belle Tendresse, figurez-vous que mon ami avocat et moi, on a commencé de jouer au Scrabble à notre tour. On avait déjà joué tous les deux par le passé, mais jamais ensemble, et il y a bien longtemps en ce qui me concerne. Dites-moi, ça se joue-t'y par correspondance, le Scrabble? Ha! Ha! Ha!

Vous connaissez comme moi le projet de nos deux tourtereaux. Ils n'ont pas encore décidé s'ils vont s'installer à Montréal ou à Laval. Vous savez, mon neveu commençait à considérer que son diplôme universitaire, en histoire et en géographie, n'allait finalement jamais lui servir; du moins pas à gagner sa vie. Et puis voilà qu'à Laval, on l'engage comme professeur. Il a un trac fou, mais il est fort heureux, et moi itou. Votre fille pourra sans problème continuer à travailler comme traductrice à la pige, surtout que, comme elle me l'a expliqué elle-même, ses fournisseurs en contrats ont pignon sur rue à Montréal. Ça va nous faire un peu drôle de les voir s'éloigner un peu de nous, hein?

Amie Tendresse, ce soir, comme dans la chanson de Pauline Julien, j'ai l'âme à la Tendresse. - Votre ami Tendre.

CHAPITRE 66

Saint-Adrien-d'Irlande, 13 août. Mon Tendre ami, eh oui, nos deux jeunes s'installeront bientôt dans la région de la métropole. Je verrai ma fille moins souvent, mais je suis si heureuse pour elle !

Vous rendez-vous compte que, pour des personnes comme nous qui aiment écrire, ça a son bon côté ? Nous aurons désormais deux correspondants chacun au lieu d'un seul... Sauf qu'il est probable que nos enfants trouveront plus commode de communiquer avec nous par téléphone (et par courriel).

Figurez-vous donc que ma fille va me faire cadeau de son ordinateur ; elle va s'en acheter un nouveau, ou bien partager celui de votre neveu, je ne suis pas sûre. Elle m'a déjà initiée à l'Internet, l'année dernière, mais ça ne m'a intéressée que vaguement. Or, maintenant que ma fille s'éloigne, eh bien, pour que l'on puisse communiquer facilement, je vais m'appliquer à apprendre à utiliser convenablement le courrier électronique.

Dites-moi, mon Tendre ami, avez-vous accès à Internet, là où vous habitez ? Et puis, contez-moi un peu comment ça se passe dans votre centre d'accueil pour personnes autonomes ?

Au plaisir de vous lire. - Votre tendre Tendresse.

Fin

Du même auteur :

Sous la surface des choses, recueil de nouvelles

Éd. Point de fuite, 2002 - ISBN 2-89553-024-6

J'ACCUSE tout ce monde-là d'en être, essai

Éd. : À compte d'auteur, 2007 - ISBN 978-2-9809941-0-4

Petit palmier dans le ventre, roman

Éd. Point de Fuite, 2012 - ISBN 9782895530503

Poignard rebelle, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2020 - ISBN 978-2-9816132-9-5

La Haine en partage, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2020 - ISBN 978-2-9816132-7-1

Du sang dans le cosmos, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2020 - ISBN 978-2-9816132-5-7

Par qui nous nous anglicisons, essai

Éd. L'Escargot bleu, 2020 - ISBN 978-2-9816132-8-8

L'Île qui ensorcela L'Écrivain, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2020 - ISBN 978-2-9816132-6-4

Le Cargo, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2021 - ISBN 978-2-9819325-3-2

Méchant loup, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2021 - ISBN 978-2-9819325-4-9

Question d'accent, mon cher, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2021 - ISBN 978-2-9819325-5-6

L'Archevêque et la Prostipute, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2021 - ISBN 978-2-9819325-2-5

Un palmier et une grenouille, conte alberto-adrienirlandois illustré

Éd. L'Escargot bleu, 2021 - ISBN 978-2-9819325-6-3

